

NOTE TO USERS

The original manuscript received by UMI contains pages with slanted print. Pages were microfilmed as received.

This reproduction is the best copy available

UMI

Poèmes acadiens de Napoléon-P. Landry

Édition critique par Chantal Richard

thèse soumise en vue de
l'obtention du diplôme de M.A.

Département d'études françaises
Université de Moncton
Le 14 octobre 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-33886-X

AVANT-PROPOS

Dans la Préface de son premier recueil de poésie, *Poèmes de mon pays*, publié en 1949, Napoléon-P. Landry évoque pour ses lecteurs un souvenir d'enfance. Il avait été ému par la force d'un poème : « De là, l'ébauche d'un rêve, qui malgré tout, grâce au ciel, enfin se réalise¹. » Ce jeune garçon, né en 1884 dans la petite paroisse de Memramcook, sentait déjà en lui un désir, une volonté puissante qu'il allait chercher à accomplir jusqu'à ses derniers jours. Il comprit très tôt le pouvoir des mots et des symboles.

Ce désir qui allait influencer tous les autres aspects de sa vie n'était pas simplement d'écrire des poèmes. Religieux, patriote et amateur d'histoire acadienne, Landry voulait plus que tout donner à son Acadie une littérature. C'était un projet ambitieux. Non pas de créer une littérature à partir du néant, mais de se laisser inspirer par son pays, son histoire pour en tirer quelque chose de beau, qui inspirerait à son tour. Mais afin de s'imposer au public de l'époque, cette littérature devait être en mesure de se comparer avec celles des grandes cultures, vu que c'était les seules littératures auxquelles les Acadiens avaient été exposés, et elle devait s'exprimer en une forme reconnaissable et acceptable. Elle devait aussi réussir à pénétrer les journaux, et par ce moyen, les foyers des Acadiens qu'ils soient fermiers ou avocats. De plus, cette littérature devait aussi être proprement acadienne en ses thèmes. Dans ses carnets de notes conservés au Centre d'études acadiennes, Landry exprime cette conviction : « Il est temps, au lieu de regarder ces fresques de la vieille Europe, de connaître notre propre pays² ». Réussir à émouvoir ses lecteurs, à les faire vibrer au son de personnages et de lieux de l'ancienne Acadie, c'était là le désir de Landry.

Certes, la qualité du travail de Landry peut être mise en question. Certains de ses poèmes ne sont sûrement pas à la hauteur de son projet de créer littérature acadienne et les nombreuses variantes qui attestent de son effort n'amènent malheureusement pas toujours

¹ Landry, Napoléon-P., *Poèmes de mon pays*, Montréal, École industrielle des sourds-muets, 1949.

² Brouillons de « La lutte contre les flots », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-5, CÉA.

une amélioration au texte. Toutefois, d'autres poèmes tels que « Rivière de mon pays » et « Notre Baie Française », aux vers imagés et d'une force à la fois violente et contrôlée, sont mieux réussis. Finalement, il semble incontestable que Landry ait contribué à réaliser ce rêve qu'il avait de donner naissance à une littérature acadienne, même si sa poésie n'en constitue que les premiers débuts.

En somme, j'ai cherché par cette thèse à remplir un vide qui avait été négligé trop longtemps car très peu de critiques s'étaient attardés à ce poète auparavant. En plus des poèmes mêmes, qui ont subi des modifications importantes suite aux indications de l'auteur, l'apparât critique qui s'ajoute aux *Poèmes acadiens* permettra, je le souhaite, de donner à l'oeuvre une densité inconnue jusqu'ici. La relecture qui est proposée ici s'engage dans cette voie.

Je dois donc mes premiers remerciements au « père 'Nap » qui a osé rêver et qui a poursuivi son projet sans relâche jusqu'à sa mort. Son travail sans cesse repris et sa volonté d'exprimer sur papier ses plus profonds sentiments m'ont permis de le connaître un peu mieux et d'entreprendre cette édition critique.

Je désire ensuite exprimer de sincères remerciements à mes directeurs de thèse, James de Finney et Pierre M. Gérin qui ont été indispensables à la réalisation de ce travail. J'offre également mes remerciements au Centre d'études acadiennes et à son personnel - la collection du CÉA est une mine d'or pour tous les étudiants et les chercheurs. Je suis reconnaissante au doyen et à la Faculté des arts ainsi qu'à la Faculté d'études supérieures et de la recherche qui m'ont permis de réaliser ce travail en m'assurant des bourses et de bonnes conditions de travail. Le Département d'études françaises et ses professeurs m'ont offert un encadrement et un soutien intellectuel nécessaires à l'épanouissement. Denis Bourque, président du jury de soutenance de thèse, m'a été particulièrement généreux de ses commentaires tout le long de mon séjour à l'Université de Moncton et je voudrais ici lui

exprimer ma profonde reconnaissance. La secrétaire du département, Louise Moreau, mérite une mention spéciale pour ses mille et un petits et grands services.

De nombreux individus ont contribué à parfaire mes connaissances sur la personne de Napoléon Landry et doivent être mentionnés : Sarah à Pierre, le père Oscar Bourque, le Sénateur Louis J. Robichaud entre autres. Merci à mon grand-père, Aquila, de m'avoir fait connaître certaines de ces personnes.

Finalement, sans Gordon et mes parents, cette thèse n'aurait jamais pu voir le jour. Leur soutien financier et moral, ainsi que la confiance qu'ils ont investie en moi, m'ont permis de poursuivre mes études et mes propres rêves.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	8
L'auteur	11
1. Les années d'enfance	12
2. Formation et vocation	13
3. L'« habit noir »	17
4. Le poète de Sainte-Marie	19
5. Landry face à la mort	22
L'époque et sa littérature	24
1. Des années 1920 à 1937 : idéologie d'une littérature	25
2. 1937 - 1955 : période de publication de Landry	31
La réception de l'œuvre	41
Pour une relecture des <i>Poèmes acadiens</i>	46
1. La forme poétique	48
2. Les thèmes et leurs fonctions	53
a. Écrire le mythe	53
b. Nommer un pays	58
 Note sur l'établissement du texte	 64
 Sigles et abréviations	 67
 <i>Poèmes acadiens</i>	 68
Invocation	69
Résignation	69
À notre maternelle patronne	70
Votre Assomption	70
Notre Acadie	72
La terre acadienne	72
La voix de la terre acadienne	73
À notre Acadie	75
Apostrophe de la côte à la mer : méditation à Caraquet	76
Le Petitcodiac	78
La pêche sur le Petitcodiac	80
Rivière de mon pays	82
Notre Baie française	83
Memramcook	84
Nos églises d'autrefois	87
Un crucifix de la Dispersion	88
Un ciboire de vieille Acadie	90
Dédicace de la cathédrale	92
<i>Fresques de notre épopée</i>	94
Idelka : héroïne indienne du Grand-Sault	95

Maître Lescarbot et sa cantilène	99
La découverte de Cocagne	100
Notre immortelle héroïne : Dame Marie de Latour	102
L'héroïne de Tintamarre : Dame Madeleine Bourg	106
D'Entremont, héros acadien	110
Le laboureur de Grand-Pré	114
Du Traité d'Utrecht à la Dispersion	115
Le siège de Louisbourg	116
L'expédition de Beaubassin à Grand-Pré	118
Bataille navale sur la Baie française	123
Pichon, le traître de Beauséjour	126
La veille de la bataille de Chipoudy	129
La bataille de Chipoudy	131
Dernière sépulture à Chipoudy	134
La mort de grand'mère	134
Poèmes à l'occasion du Bicentenaire de la Dispersion	137
Invocation au Blomidon	137
L'aigle et la colombe	138
Un épisode de la Dispersion à Cobequid	139
Cet automne-là en Acadie	139
L'Acadienne : cette jardinière	139
L'Acadienne : de l'école	139
Présages du Grand Dérangement	140
Au fond du Bassin des Mines	141
La Proclamation fatale	142
L'épouvante	143
L'exode	143
Juste châtiment	144
Lawrence le tyran	145
Ce grand Jour	145
Blomidon	146
Dernier combat près de Beauséjour	147
Évasion	151
L'exil	155
Notre-Dame des Douleurs	156
La messe blanche	157
L'exilé à l'âme libre	158
La marche héroïque	158
La souffrance d'un peuple	159
Au lendemain de la Dispersion	160
Requiem de guerre	160
La survivance	161
Le printemps dans la vallée	162

À Longfellow	162
Vers notre Normandie	163
Gratitude à Longfellow	165
Ton destin	165
Évangéline	167
Une société va naître	168
Les douze apôtres	169
La première assemblée des douze	170
Pourquoi nos aïeux aimaient la Vierge	174
La cathédrale de l'Assomption	175
Pie XI : l'homme des cimes	176
La lutte contre les flots	178
Marche patriotique	179
Chant de congrès	179
Épitaphe	181
Notes sur le texte	182
Appendices	183
Variantes	184
Glossaire des noms propres	199
Bibliographie	210

INTRODUCTION

En 1955, année du bicentenaire de la dispersion des Acadiens, un recueil humblement intitulé *Poèmes acadiens* apparaît sur la scène littéraire en Acadie. L'auteur était déjà connu sous le nom de père Napoléon-P. Landry pour son premier recueil de poésie en 1949 ainsi que ses nombreuses publications dans *l'Évangéline*. Aucune maison d'édition n'existe en Acadie à l'époque et Landry doit publier ses deux recueils de poésie au Québec. Cependant, sa nationalité acadienne s'affiche clairement : de « Notre Acadie » jusqu'à « La Proclamation fatale », ses poèmes traitent presque exclusivement de l'histoire et de thèmes acadiens. Toutefois, sa poésie ne connaît pas une popularité de longue durée. Les années cinquante sont mouvementées : on est en pleine période de changement autant sur le plan idéologique que sur le plan littéraire. Les futurs grands auteurs comme Antonine Maillet commencent à se faire connaître, et leurs prédécesseurs sont vite oubliés. Mais le fait d'appartenir à cette décennie de transformations sociales et littéraires est en partie ce qui fait l'intérêt de l'œuvre de Landry. Ce « premier grand poète de l'Acadie »³ représente un point tournant pour le peuple acadien, sa littérature et son idéologie. Landry est traditionnel par sa forme, et innovateur par son traitement nouveau d'anciens thèmes. Il sonne le glas des anciens et prépare la venue des poètes modernes.

³ Marguerite Michaud, « Un poète se révèle », *l'Évangéline*, le 21 septembre 1949, p. 7.

Marguerite Maillet affirme que « [l]e nom à retenir parmi ceux qui se sont essayés à la poésie avant 1958, c'est assurément celui de Napoléon-P. Landry (1884-1956)⁴. » Cité brièvement dans les anthologies, Napoléon Landry est rarement relu à fond⁵. Certains disent que le talent ou l'inspiration lui manquent⁶, d'autres que sa poésie est tournée vers le passé⁷. Depuis la révolution poétique des années 1970 en Acadie, on s'est appliqué à critiquer et à rejeter sa poésie sans avoir cherché à la réinterpréter. Bien entendu, il a fallu faire table rase de cette poésie qui - il faut le dire - est bien éloignée des formes plus contemporaines du genre en Acadie.

Autant le rejet des *Poèmes acadiens* fut essentiel pour la naissance des Raymond LeBlanc et Herménégilde Chiasson, autant sa redécouverte aujourd'hui est nécessaire à l'établissement d'une suite chronologique de l'histoire de la poésie acadienne. L'analyse du texte de Landry devient un élément indispensable d'une vision d'ensemble de la poésie acadienne moderne.

⁴ Marguerite Maillet, *Histoire de la littérature acadienne*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, p. 173.

⁵ Voir par exemple : Claude Beausoleil et Gérard Leblanc, *la Poésie acadienne de 1948 à 1988*, Trois-Rivières/Paris, Les Écrits des Forges/Castor astral, 1988, p. 22-23 ; Raymond Leblanc et Jean-Guy Rens, *Acadie/Expérience. Choix de textes acadiens : plaintes, poèmes et chansons*, Montréal, Éditions Parti-pris, 1977, p. 69-71 ; Marguerite Maillet, *Histoire de la littérature acadienne: de rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, p. 173-176 ; Marguerite Maillet, Bernard Emont et Gérard Leblanc, *Anthologie de textes littéraires acadiens*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1979, p. 429-435.

⁶ « *Poèmes de mon pays* s'impose par la précarité de l'inspiration, le recours perpétuel aux procédés les plus désuets... ». Louis Morin, « Landry (N.-P) », *Lectures*, vol. 9, n° 5, janvier 1953, p. 217.

⁷ « Il s'agit d'une poésie tournée vers le passé, évoquant les malheurs, les gloires et les traditions d'une Acadie qui ne saurait mourir... ». Marguerite Maillet, Bernard Emont et Gérard Leblanc, *Anthologie de textes littéraires acadiens*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1979, p. 429.

Outre cet aspect extrinsèque au texte même, le recueil contient plusieurs éléments qui, à eux seuls, justifient sa relecture. De prime abord l'œuvre de Napoléon Landry peut paraître simple, même naïve dans son expression romantique. Cependant, sa complexité se révèle autant par le travail formel, rythmique et sonore au niveau de la forme que par le traitement imaginaire des thèmes historiques et patriotiques. Le labeur de ce scripteur perfectionniste peut être constaté par le nombre de variantes compilées à partir des carnets et manuscrits conservés au Centre d'études acadiennes.⁸ Afin de renouveler l'approche au texte, de nouvelles pistes de lecture sont proposées au lecteur. Ce sont, entre autres, l'aspect mythique, les rapports entre le texte et son contexte historique et littéraire ainsi que la poésie des toponymes comme moyen de réappropriation symbolique du territoire.

Entre la publication de *Poèmes de mon pays* en 1949 et de *Poèmes acadiens* en 1955, une évolution de l'écriture de Landry devient évidente par l'étude des variantes. Le deuxième recueil peut être vu comme une suite du premier car il en reprend certains poèmes tout en y ajoutant de nouveaux. Ce sont ses *Poèmes acadiens* qui font l'objet de notre édition critique, puisqu'ils constituent la dernière et la plus travaillée des deux publications. De plus, une version annotée de la main de Landry conservée par le Centre d'études acadiennes rend possible et souhaitable une nouvelle édition de ce recueil.

⁸ Voir « Variantes », *infra*, p. 181.

L'auteur

La perspective adoptée dans cette section est surtout celle de Napoléon Landry poète. Sa formation, ses influences et les événements les plus marquants de sa vie ont tous contribué à son écriture et figurent donc dans notre analyse. Toutefois, peu de renseignements biographiques sont présents dans les carnets déposés au Centre d'études acadiennes. Les textes que nous avons pu consulter sont fragmentaires et ne peuvent offrir qu'une connaissance partielle de la vie de cet auteur. Comment concilier l'image du prêtre dévoué qui écrit « Dédicace de la cathédrale⁹ » et « Pie XI : l'homme des cimes¹⁰ », pour ne nommer que deux de ses poèmes, avec celle du jeune homme qui se décrit portant « cet habit noir, qu['il] hai[t] et qu['il] adore¹¹ »? Deux forces opposées coexistent chez Landry dès un très jeune âge : « en mon cœur deux rois formidables se font la guerre, la chair et l'esprit, le monde et le prêtre¹². » Cet antagonisme crée une tension qui sous-tend l'écriture chez le poète-prêtre. Il faut bien dire poète-prêtre et non prêtre-poète : la poésie était présente chez lui bien avant qu'il ne choisisse la prêtrise. Il se consacre d'ailleurs entièrement à ses poèmes lorsque sa santé ne lui permet plus de dire la messe. Si Napoléon Landry a choisi de servir Dieu, et cela non sans difficulté, il s'est toujours su poète.

⁹ Voir *infra*, p. 89.

¹⁰ Voir *infra*, p. 173.

¹¹ Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-7, CÉA.

¹² *Ibid.*

1. Les années d'enfance

Joseph Napoléon Landry est né de Philippe Landry, ingénieur, et de Marie Rose Gaudet le 31 décembre 1884, dans la paroisse de Memramcook. Napoléon est le fils aîné d'une modeste famille de quatre. Il a un frère nommé Raymond qui s'établit à Truro, Nouvelle-Écosse, et deux sœurs, Marie-Anita, qui devient supérieure du couvent Sainte-Anne, à Shédiac, et Élise Landry qui épouse Alfred Léger de Waltham.

L'événement le plus important dans l'enfance de Napoléon est la mort de son père en avril 1899¹³. Cette perte le marque profondément :

À douze ans j'avais à peine commencé de connaître et d'aimer mon père, quand la Mort l'emporta, ... Son corps repose dans notre cimetière, à l'ombre d'une humble tombe que je lui ai érigée, mais depuis mon cœur saigne d'une plaie qui jamais ne se fermera. Nous sommes ainsi fait [*sic*]. Malgré nous, nous pleurons nos parents, nos amis défunts. Mais consolons-nous¹⁴.

Le père Oscar Bourque, qui obtint la cure de Sainte-Marie à la retraite du père Napoléon Landry en 1954, nous affirme que le père Landry lui avait parlé de la grande perte que fut la mort de son père : « Il avait trouvé qu'il y avait une lacune dans sa vie, un manque¹⁵... ». Remarquons que Napoléon est réellement âgé de 14 ans à la mort de son père. Ce genre de décalage par rapport à la réalité est assez commun dans ses notes autobiographiques, surtout vers la fin de sa vie. Bien qu'il ait pu se tromper, une part d'exagération peut également

¹³ Registre de la paroisse de Memramcook, S 21, microfilm F-1900, CÉA.

¹⁴ « Holy Heart Seminary », 1912-1915, Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-7, CÉA.

¹⁵ Entretien avec le Père Oscar Bourque, juillet 1996, à Moncton.

apparaître dans ses souvenirs, comme l'indique ce commentaire écrit à la suite du récit d'un souvenir d'enfance¹⁶ : « En ce moment c'est l'imagination créatrice d'un poète manqué qui vous parle. Il faut tout prendre avec un grain de sel. »¹⁷ La perception que Landry avait de lui-même comme poète manqué peut sembler contredire l'ambition qu'il démontre ailleurs dans ses carnets. Toutefois, ces deux extrêmes s'inscrivent parfaitement dans l'âme de cet auteur à la fois poussé par le désir d'écrire et rongé par le doute ainsi que l'impossibilité d'atteindre la perfection dont il rêve.

2. Formation et vocation

À 18 ans, en 1903, Napoléon Landry commence ses études classiques au Collège Saint-Joseph. Il y suit des cours de latin, d'histoire, de littérature française (Style, Poétique, Belles-Lettres), d'instruction religieuse et de sciences. Paradoxalement, il excelle en sciences, mais reçoit seulement une note de passage en Belles-Lettres. Ce manque d'encouragement peut en partie expliquer l'opinion qu'il a de lui-même comme poète manqué (voir *supra*). Pourtant, il commence déjà à écrire quelques poèmes et compositions, tels que « Boishébert » et « Le cimetière¹⁸ », qu'il reprendra plus tard dans ses recueils. Ses thèmes préférés sont l'histoire acadienne et la nature. Les auteurs qui l'inspirent sont surtout romantiques : Hugo, Rousseau, Spalding, Byron, Lamartine, Chateaubriand, Musset et Schiller n'en sont que quelques-uns.

¹⁶ Il reçoit une image de Saint-François d'Assise à l'école pour une dictée bien réussie et court à la maison la montrer à sa mère qui le félicite. Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-5, CÉA.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ « Notes littéraires », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-10, CÉA.

Vers 1908¹⁹, « sur demande du père Daignaud sup. et recommandation du père L. Guertin sup.²⁰ », il entre au Collège Sainte-Anne à titre de professeur de rhétorique anglaise. Il en profite pour continuer ses études. Landry précise que : « [t]out en suivant des cours de littérature et de philosophie sous la direction du Père LeBarzic, il reçoit [le] titre [de] Bachelier-ès-arts ²¹ [...] ».

En 1909, il est admis au Séminaire Saint-Cœur de Marie à Halifax où il fait ses études théologiques. Son orientation vers la prêtrise se définit de plus en plus, mais non sans lui causer des crises de conscience assez aiguës, comme le suggère ce manuscrit inédit :

Au R. Dismas²²

21 Oct. 1909

Après un dernier regard
 Sur la "Butte à Pétard"²³
 Je suis partit [*sic*] hagard
 Sans verser une larme
 Sans craindre nulle alarme
 Le front haut, l'arme en main
 Stoïque comme un romain.

Je suis venu non par sentimentalité, mais par raison.
 Je porte sur moi cet habit noir, que je haie [*sic*] et que j'adore ; car en mon cœur deux rois formidables se font la guerre, la chair et l'esprit, le monde et le prêtre. Quoique presque toujours le premier est battu par l'autre, je passe

¹⁹ 1907 est la dernière date à laquelle il est inscrit au Collège Saint-Joseph.

²⁰ « Notes biographiques », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-4, CÉA.

²¹ Ces « Notes biographiques » écrites à la troisième personne semblent avoir été composées pour *l'Évangéline*, Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-4, CÉA.

²² Le Père Dismas LeBlanc est un camarade de classe du Collège Saint-Joseph et la grande amitié entre Napoléon Landry et le père LeBlanc prononce son oraison funèbre.

²³ C'est ainsi qu'on nommait la colline sur laquelle est construit l'ancien Collège Saint-Joseph à Memramcook.

de haine en amour, de rage en douceur, de crainte en espérance, de tempêtes en tranquillité sereine; et voilà comment avec un corps et une âme en un être unique, parfois j'abhor[r]e, parfois j'adore.²⁴

Sachant qu'il se dirige vers le sacerdoce, Napoléon Landry exprime peu de mélancolie en quittant sa paroisse natale, mais décrit de façon romantique le déchirement qui l'habite. Les émotions opposées qui coexistent en « un être unique » sont justement les pôles extrêmes d'amour et de violence qui apparaissent dans sa poésie. La nature, qui est le reflet de l'âme d'après les romantiques, y passe quelquefois : « de rage en douceur, de crainte en espérance, de tempêtes en tranquillité sereine ». Par exemple, dans « Le Petitcodiac²⁵ » la mer est violente :

La vague en démente s'apprête
 Au combat. - Une énorme crête
 Se recourbe, prend son galop
 Engloutit tout, carène, îlot,
 Attaque les flancs de la terre,
 Roule et gronde comme un tonnerre,
 Rage, écume, crinière au vent

Mais ailleurs, la mer est présentée comme figure maternelle :

Comme une mère dodeline
 Son enfant qui s'endort sans bruit,
 La Baie emporte ainsi sur l'onde,
 En lui murmurant sa chanson,
 La barque vers la mer profonde.²⁶

²⁴ Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-7, CÉA.

²⁵ Voir *infra*, p. 75.

²⁶ Voir « La pêche sur le Petitcodiac », *infra*, p. 77.

Ces contradictions entre une mer douce et rageuse ne sont donc que deux forces opposées habitant le même corps.

Le respect de l'autorité et la discipline qu'exigent les professions ecclésiastiques peuvent expliquer en partie l'aversion envers « l'habit noir » que ressent Landry. Mais chez ses supérieurs il trouve pourtant l'amour paternel qui lui a tant manqué. Il exprime d'ailleurs fréquemment dans sa correspondance son dévouement et sa gratitude envers les prêtres qui l'ont encouragé. De plus, sa situation financière précaire joue un rôle important dans sa formation, surtout après la mort de son père. Très jeune, Napoléon Landry éprouve une grande satisfaction à s'instruire et continue à vouloir écrire, mais il dépend entièrement de l'Église pour financer ses études. À l'époque, celle-ci vient souvent en aide aux jeunes gens qui montrent un intérêt pour la vie religieuse. Néanmoins, l'incertitude de Landry face à sa vocation ne se dissipe pas facilement, et il continue à se confier à son ami : « Dismas, comment guérir mon âme ? L'infini la dévore ; mais elle n'est que tiède et je voudrais la voir brûlante²⁷. » Napoléon Landry cherche l'émotion intense, le coup de foudre. Dans une autre lettre datant de son séjour au Séminaire d'Halifax il écrit :

Tout va bien ici, mais, dois-je te confesser j'ai parfois entre deux feux des bout[s] de nostalgie. Je m'ennuie des solitudes des bois, des "sauvages". C'est peut-être parce que, vois-tu, j'ai encore au fond de l'âme un peu de sauvagerie ?²⁸

²⁷ «Holy Heart Seminary», Fonds Napoléon Landry, 18. 1-6, CÉA.

²⁸ *Ibid.*

Cette « sauvagerie » se manifeste dans certains poèmes comme « Notre baie française²⁹ » :

Aux vents de l'équinoxe, aux remous de la lune,
 Notre Baie se fait rouge et hurle sur la dune
 [...]
 Tous ses flots éperdus, l'un, l'autre aux chocs de l'onde,
 Aux rafales des vents, dans l'énorme entonnoir,
 S'exaspéraient, rageurs, aux tumultes du soir ;

Plus bas dans cette même lettre à Dismas, il ajoute : « La mélancholie [*sic*] a deux remèdes : La mort ou Dieu ». Vraisemblablement, Landry retrouve une certaine paix en Dieu.

3. L'« habit noir »

Le 29 juin 1914, Napoléon-P. Landry (il porte maintenant l'initiale de son père) est ordonné prêtre par Mgr L. O'Leary, évêque de Chatham. Le 5 juillet 1914 il célèbre sa première messe dans l'église Saint-Thomas de Memramcook. Élu président d'une classe de dix-neuf prêtres « finissants³⁰ », il est nommé vicaire de Bouctouche sous l'autorité de Mgr. J. Hébert et y demeure pendant trois ans. Le 15 juillet 1917, il est nommé vicaire à Sackville et dessert également les missions de Port-Elgin et Melrose. Finalement, en 1925, il succède à Mgr. J. J. Gaudet à la cure de Sainte-Marie. Il y reste pendant 29 ans.

Le père Nap', comme on en vient à l'appeler affectueusement dans sa paroisse, reçoit souvent au presbytère la visite de prêtres et de ses paroissiens. Il est très accessible et

²⁹ Voir *infra*, p. 80.

³⁰ « Notes biographiques », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-4, CÉA.

aime parler avec les gens, allant même trouver les fermiers dans leurs champs. On dit de lui en 1950 : « Taillé en Hercule, M. l'abbé N.-P. Landry, curé de Sainte-Marie, Nouveau-Brunswick, n'a nullement l'apparence d'un poète ³¹. » S'il se place assez naturellement au même niveau que les cultivateurs et les bûcherons lorsqu'il les rencontre dans leurs champs, ses paroissiens ont parfois une certaine difficulté à le suivre quand il prêche en chaire : d'après le père Bourque, il s'élève quelquefois au-dessus des têtes de ses paroissiens pendant ses sermons, mais s'en aperçoit vite et met un grand effort à se faire comprendre³². Néanmoins, certains fermiers se moquent un peu de son penchant pour la poésie. Il est reconnu surtout pour son sérieux, mais aussi pour sa grande bonté et sa dévotion.

Pendant ces années à la cure de Sainte-Marie, il fait deux voyages d'études en Europe³³. Le premier, débutant en avril 1921³⁴, est entrepris en compagnie de l'abbé Cormier, curé de l'Assomption. Ensemble, ils visitent Londres, la France, l'Italie, la Suisse et l'Espagne, en passant par la Terre-Sainte. Napoléon Landry confirme dans ses « Notes biographiques³⁵ » avoir été reçu en audience privée par les papes Benoit XV et Pie XI (il dédie un poème à celui-ci quelques années plus tard³⁶).

³¹ L.-P. Roy, « Poèmes de mon pays », *l'Évangéline*, Moncton, le 4 avril 1950, p. 3.

³² Entretien avec le père Oscar Bourque, juillet 1996, à Moncton.

³³ « Notes biographiques », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-4, CÉA.

³⁴ [s. a.], « Départ de Monsieur l'abbé Cormier, curé de l'Assomption », *l'Évangéline*, Moncton, le 4 avril 1921, p. 1.

³⁵ Fonds Napoléon Landry, Doc. 18. 1-4, CÉA.

³⁶ Voir *infra*, p. 173.

Toutefois, la carrière poétique de Napoléon Landry ne l'empêche pas de remplir son devoir envers la communauté. Il devient même un porte-parole de celle-ci : il est notamment élu représentant du conseil exécutif de la succursale Beauséjour de la Société l'Assomption vers 1918³⁷ et président de la Chambre de Commerce de Memramcook en mars 1950³⁸.

4. Le poète de Sainte-Marie

Installé à Sainte-Marie, Napoléon Landry commence à publier des poèmes dans *l'Évangéline* en juillet 1937, à l'occasion du Congrès de Memramcook. Ce rassemblement d'Acadiens, qui est un événement important pour la société de l'époque, l'incite à écrire des poèmes pour sa patrie. L'histoire acadienne l'intéresse beaucoup : il lit avec une attention particulière les articles de Placide Gaudet dont plusieurs inspirent sa poésie³⁹. Il n'était pas rare pour le père Landry de partir en voyage aux États-Unis pour y faire des recherches historiques. Une lettre de Placide Gaudet qui se réfère aux travaux de recherche qu'il a entrepris pour le père Landry confirme l'importance que ce poète accorde à

³⁷ [s. a.], « Amherst, N.-É. », *l'Évangéline*, Moncton, le 23 janvier 1918, p.4.

³⁸ [s. a.], « Abbé Landry élu président de la C. de Commerce », *l'Évangéline*, Moncton, le 30 mars 1950, p. 8.

³⁹ Voir comme exemple, « D'Entremont, héros acadien », *infra*, p. 107.

l'histoire acadienne⁴⁰. Il définit ainsi son rôle : « Je suis une voix qui veut reprendre le temps perdu depuis deux cent [sic] ans en Acadie ⁴¹. »

Landry comme historien est logique et ordonné, mais il existe un côté tourmenté à son âme d'artiste :

Mais oui! la Poésie est une sublime folle
 Qui se livre la nuit pour chanter la Douleur
 Amante de la lune du silence et des soirs
 Seule elle vient s'asseoir sur le seuil en silence
 Une harpe en main et compte les étoiles
 Le mystère l'attire, elle aime l'infini
 Dieu l'a créé[e] ainsi, ce n'est pas de sa faute⁴²

Ailleurs, sa description des forces qui le poussent à écrire est encore d'inspiration romantique, mais cette fois, plus violente :

Elle [la poésie] se fait impitoyable, et ne me laisse plus de paix. Elle m'éveille la nuit et me tourmente de me lever et de marche[r]. Elle prend parfois la voix du lion et me rugit le remord[s] à m'en faire mourir; ou bien elle prend la voix d'une mère et me supplie de marcher. Ah la tyrannique! il me faudra donc l'obéir [sic]⁴³.

En 1949, il publie son premier recueil, *Poèmes de mon pays*, qu'il avait fait lire et corriger par le jeune Louis J. Robichaud, alors étudiant à l'Université Laval. Ayant rencontré ce jeune homme au moulin à bois de son père, Amédée Robichaud, Napoléon

⁴⁰ Fonds Placide Gaudet, Doc. 1. 76-1, CÉA. Dans cette lettre du 9 février 1920, Placide Gaudet demande à Napoléon Landry de lui payer la recherche qu'il a effectuée sur Tintamarre et dit qu'il attend son « prochain envoi ».

⁴¹ Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-5, CÉA.

⁴² « Holy Heart Seminary », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-7, CÉA.

⁴³ Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-7, CÉA.

Landry lui avait remis ses manuscrits. Les corrections apportées auraient été surtout de l'ordre du compte syllabique selon ce lecteur⁴⁴.

Une ancienne ménagère du presbytère de Sainte-Marie, connue sous le nom de Sara à Pierre⁴⁵, nous a renseigné sur les habitudes d'écriture de Landry. Elle nous a confié qu'elle devait faire bien attention lorsqu'elle nettoyait la chambre du curé à cause de la multitude de brouillons qui étaient éparpillés partout⁴⁶. Selon elle, il pouvait travailler à plusieurs poèmes simultanément, et il était très important de ne rien déranger.

Après sa retraite en 1954, le père Landry demeure au presbytère de Sainte-Marie à l'invitation du père Oscar Bourque et se donne entièrement à l'écriture. Passant de longues heures dans l'isolement de sa chambre, il prépare alors probablement le plus gros de son deuxième recueil. Il reprend une partie importante des poèmes du premier recueil qu'il retravaille et renouvelle. D'après le père Bourque, les œuvres de Victor Hugo et de Lamartine influencent beaucoup Landry à cette époque. À l'occasion, son travail est interrompu par un moment de loisir passé à l'écoute de son gramophone, car il cultive un goût pour la musique française qu'il accompagne de sa voix de basse.

⁴⁴ Entretien avec l'hon. sén. Louis J. Robichaud, le 10 septembre 1996, à Saint-Antoine.

⁴⁵ Inspirée par le poète-prêtre, elle publie en 1983 « ma première Poésie » (appendice D).

⁴⁶ Entretien avec Sara à Pierre [Girouard], le 10 septembre 1996, à Saint-Antoine.

En 1950, le Grand Séminaire de Halifax offre à l'abbé Landry le diplôme honorifique de Maître-ès-Arts « pour son inlassable dévouement de prêtre, son amour de l'étude, son culte des choses de l'esprit, son intérêt persévérant à l'endroit de l'éducation⁴⁷ ». En 1951, il est nommé Lauréat de l'Académie des Jeux Floraux de Lyon. Deux ans plus tard, la Société des poètes canadiens-français lui décerne un diplôme d'honneur pour *Poèmes de mon pays* dans le cadre d'un concours de poésie⁴⁸. Il reçoit le Grand prix de la langue française de l'Académie française en 1955⁴⁹. Cette même année, Napoléon Landry publie son deuxième recueil, *Poèmes acadiens*.

Durant l'hiver 1953-54, « la santé de l'abbé Landry dev[ient] précaire ; [...] il d[oit] passer six mois sous les soins de spécialistes de Montréal et, au cours de l'été, il f[ait] de fréquents stages à l'Hôtel-Dieu de Moncton⁵⁰. » Au moment où il quitte ses fonctions de curé à Sainte-Marie en 1954 et prend sa retraite, on mentionne également le fait que sa santé se détériore. Il reçoit les soins de médecins de Boston et on lui recommande un repos de quelques mois⁵¹.

⁴⁷ [s. a.], « R. P. Nap. Landry », *l'Évangéline*, Moncton, le 10 juin 1950, p. 3.

⁴⁸ [s. a.], « À l'honneur », *l'Évangéline*, le 11 juin 1953, p. 2.

⁴⁹ [s. a.], « Élégant certificat », *l'Évangéline*, le 20 août 1955, p. 5.

⁵⁰ [s. a.], « Longue et fructueuse carrière sacerdotale de l'abbé Nap. Landry », *l'Évangéline*, le 4 décembre 1954, p. 5.

⁵¹ *Ibid*, p. 5.

5. Landry face à la mort

Pendant les derniers mois de sa vie, le père Landry fait de fréquentes visites à l'hôpital. Son ouïe s'est affaiblie. Seul un carnet, qu'il semble avoir gardé près de lui pendant une de ses convalescences, nous donne des indices au sujet de cette affliction⁵². Une lettre qui est insérée dans ce carnet et datée du 20 janvier 1955 à « Mercy-Hospital, New-Orleans, Louisiana », laisse penser qu'il aurait fait un voyage en Louisiane à cette époque. Il mentionne une douleur aux reins et « une verrue qui [lui] pousse au centre de la vessie ». Sa maladie le porte à écrire, et il est triste, voire mélancolique en contemplant sa mort : « J'ai dû me soigner comme un enfant pour n'en pas mourir. Et j'espère pouvoir entendre encore, dans mon rêve, le carillon des clochers de mon pays. » Dans ce même carnet se trouve un rêve (en appendice) où il décrit la mer qui l'engloutit alors qu'il se promène le long du rivage. Cette vision symbolise la crise psychologique qu'il traverse alors que son état physique se détériore.

Devant l'inéluctable glissement vers la mort, le père Landry sent qu'il perd des forces. Les conflits intérieurs le rongent et il ressent plus que jamais le besoin de donner un sens à sa vie, de clore le tout. Il écrit :

Le temps glisse si vite sous les pas de l'homme qu'à son insu il s'aperçoit qu'il n'est plus qu'un vieillard qui n'a pas même vécu et qui regarde devant lui sa tombe s'ouvrir.

En marge, il ajoute : « Faut-il croire que je m'en vais vers ma deuxième jeunesse ? » Notons que plusieurs corrections nécessitées par une détérioration de l'écriture ont été apportées par

⁵² • Carnet de convalescence », Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-6, CÉA.

nos soins. Ses « Notes autobiographiques » présentent également une orthographe hésitante et une certaine confusion autour de faits personnels importants tels que sa date de naissance et le titre du premier recueil (il le nomme « Poèmes d'Acadie »). Quel est donc son état d'âme pendant ces dernières années de sa vie ? Souffre-t-il de sénilité en plus de maux physiques ? Cette « deuxième jeunesse » peut très bien désigner l'état que traduit l'expression « retomber en enfance ». La perte de ses facultés intellectuelles doit être beaucoup plus tragique pour cet homme de lettres que tout autre aspect de la détérioration de sa santé. Certes, cela ne change rien à l'œuvre du père Landry, sauf que certains poèmes qui paraissent pour la première fois dans *Poèmes acadiens* en 1955 peuvent avoir été inspirés par ses souffrances spirituelles autant que physiques. Dans l'« Épitaphe⁵³ » qu'il insère à la fin de son recueil, il exprime ses dernières volontés au public lecteur : « Quand je ne serai plus, pas même un souvenir, / Enfants, rappelez-vous, de nos aïeux, l'histoire ; ».

Il retourne à Moncton quelques mois avant sa mort. Napoléon Landry meurt accidentellement le 28 septembre 1956 vers 17h15. À Moncton, au coin de la rue Lutz, il est frappé par un train qu'il n'entend pas venir en raison de sa surdité. Le père Oscar Bourque, nouveau curé de Sainte-Marie, célèbre les obsèques, et le sermon de circonstance est prononcé par le père Dismas J. LeBlanc. Il est inhumé au cimetière paroissial de Saint-Thomas de Memramcook à côté de son père, dont il partage la pierre tombale qu'il avait lui-même fait ériger pour ce dernier.

⁵³ Voir *infra*, p. 178.

L'époque et sa littérature

Pendant la première moitié du XX^e siècle, un des moyens de diffusion des textes historiques et littéraires en Acadie est *l'Évangéline*. Ce journal fait paraître les premiers textes publiés par Napoléon Landry en 1937, et le nombre de ses textes poétiques que le journal publie dépassera la cinquantaine avant sa mort en 1956. *L'Évangéline* sert donc de moyen de diffusion de la production littéraire du poète. C'est également par ce journal que la réception critique de son oeuvre peut être mesurée vu le nombre important de critiques et de commentaires qui s'y trouvent au sujet du premier recueil, *Poèmes de mon pays*. Mais pour bien comprendre les facteurs qui ont influencé l'auteur, ses lecteurs et critiques, il est nécessaire d'effectuer un retour dans le temps afin de retracer les développements importants dans le monde littéraire en Acadie. La première section précise le rôle que jouait la littérature dans la société acadienne à partir des années vingt et jusqu'aux premières publications de Landry en 1937, la seconde traite de l'évolution de l'idéologie et de l'apparition de nouveaux mouvements littéraires au cours des années qui suivent ces publications.

1. Des années 1920 à 1937 : idéologie d'une littérature

Pendant l'époque en question, *l'Évangéline* s'inscrit encore dans une idéologie cléricale et nationaliste. Le discours du mythe fondateur, imprégné d'intertexte biblique, y est omniprésent. C'est l'idéologie des Conventions nationales acadiennes qui prône la sauvegarde du peuple par la glorification de son passé. Raymond Daigle affirme que :

Démunis économiquement et socialement, [les Acadiens] pourront se réclamer de ce passé glorieux et de ces traditions ancestrales qui les différencient des autres et leur confèrent en même temps une certaine supériorité morale. C'est pourquoi, à l'identité acadienne, se rattache une véritable épopée historique où puise constamment le nationalisme. L'Acadie, c'est en quelque sorte le passé. [...] Cet événement auquel on fait constamment référence [la déportation], c'est en quelque sorte le « baptême de sang » qui a fait des Acadiens des « martyrs professionnels » [terme emprunté à René Beaudry] de leur langue et de leur foi⁵⁴.

Les énergies de l'élite sont largement concentrées sur cette idéologie. Tout ce qu'on fait a pour but, d'une façon ou d'une autre, d'assurer la survie de la société en se redéfinissant continuellement par rapport à ce passé.

Les conventions nationales, dès leurs débuts dynamiques en 1881, sont devenues des occasions de ralliement pour le peuple acadien. Ces regroupements sont des lieux de discussions et d'auto-promotion qui permettent également de faire le bilan des progrès et de se fixer de nouveaux buts. C'est à la suite d'une suggestion formulée lors de la convention de Moncton en 1927 que l'on fonde la « Société historique et littéraire acadienne ». Le récit de la déportation avait été un thème constant lors de chacune des conventions précédentes. Toutefois, c'est en 1927, lorsqu'on fait la liste des oeuvres publiées sur l'Acadie depuis 1921, que l'on entreprend des démarches concrètes pour assurer la transmission écrite de l'histoire acadienne aux générations futures. Cette Société historique et littéraire acadienne se donne pour but principal de promouvoir l'enseignement de l'histoire acadienne dans les écoles : « La fonction d'une société historique consiste surtout à enseigner l'art de rapporter

⁵⁴ Raymond Daigle, « Le nationalisme acadien dans le journal *l'Évangéline*, 1949-1960 », thèse de maîtrise, Québec, Université Laval, 1978, f. 31-32.

et d'apprécier les événements du passé. [...] l'histoire est une science et un art⁵⁵. » En effet, les documents cités en 1927 par le Comité d'histoire acadienne représentent un entrecroisement d'histoire et de littérature. Ce sont, par exemple, *la Tragédie d'un peuple* d'Émile Lauvrière, *le Grand Dérangement* de Placide Gaudet et *la Gaspésie au soleil* du Frère Antoine Bernard. Tous instruits dans l'art de la rhétorique, ces auteurs se servent de procédés littéraires pour présenter les faits historiques de façon à amener les lecteurs à adopter leur point de vue. C'est la suite du discours tenu par les auteurs du siècle précédent comme Napoléon Bourassa et Henri-Raymond Casgrain :

Si bien que la reconstitution des faits n'est plus une fin mais un moyen. Tout en prétendant à l'objectivité, elle est perturbée par une parole antagoniste qu'il s'agit de réduire au silence. De là une argumentation fondée sur une abondante documentation certes, mais de là également, pour ajouter à l'argumentation, la présence d'une rhétorique romantique qui s'adresse aux passions, à la sensibilité et à l'émotivité, tout en ayant l'air de parler à la raison⁵⁶.

Ces textes littéraires qui traitent les thèmes de la déportation et de la survie des Acadiens ont un effet cumulatif ; les auteurs s'appuient l'un l'autre, et le récit collectif devient schématisé.

La valeur esthétique d'une œuvre n'est reconnue que si elle contribue au mythe collectif. Rares sont les exemples de textes littéraires de l'époque qui ne traitent pas de ce

⁵⁵ Domitien Robichaud, « Travaux sur l'Acadie publiés depuis 1921 », étude présentée au Comité d'histoire acadienne au Congrès de Moncton et publié dans *l'Évangéline*, le 6 octobre 1927, p.11

⁵⁶ Pierre Rajotte, « Un pèlerinage au pays d'Évangéline : l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction », *Présence francophone*, n° 49, 1996, p. 85.

mythe et de ses mythèmes, directement ou indirectement. Cela amène les auteurs à recourir à l'écriture hybride du roman historique et des poèmes patriotiques. Finalement, l'idée du littéraire comme domaine autonome est rapidement oubliée et la « Société historique et littéraire acadienne » devient tout simplement la « Société historique acadienne ».

Cette fonction idéologique de la littérature en Acadie dicte aussi le choix des textes, la place qu'on leur accorde dans *l'Évangéline*, ainsi que le discours qui les entoure. C'est-à-dire que l'on n'imprime pas n'importe quel texte littéraire, choisissant ceux qui protègent et perpétuent la bonne morale nationaliste et religieuse. On déclare la guerre aux textes malsains et aux auteurs dangereux. Journal acadien et catholique avant tout, *l'Évangéline* joue le rôle de moralisateur, s'imposant comme responsabilité de promouvoir la littérature « saine » auprès de ses lecteurs.

L'influence religieuse du Québec comme pouvoir ecclésiastique de l'époque n'est pas négligeable. Dès la fondation du *Devoir* en 1910 son directeur Henri Bourassa expose son programme « trinitaire » : « catholicisme, patriotisme, autonomisme⁵⁷. » Il continue à affirmer pendant les années vingt « qu'on ne saurait trop répéter que la lutte pour la langue et la culture françaises, légitime en soi, n'est qu'accessoire et subordonnée à la lutte pour la

⁵⁷ Jean-Louis Morgan (dir.), *le Devoir : reflet du Québec au 20e siècle*, Québec, Hurtubise HMH, 1994, p. 20.

foi⁵⁸. » Le devoir moral de l'élite intellectuelle au Québec, et par extension, en Acadie, est explicité par l'Abbé Groulx :

Les travailleurs de l'esprit doivent fortifier l'armature morale de notre race. Une nation se détruit elle-même de ses propres mains. Elle meurt par le suicide, par la pourriture morale ou l'abdication antinationale qu'auront déterminés les doctrines de lâcheté ou de révolution que lui auront prêchées ses intellectuels. [...] Nos responsabilités intellectuelles sont des responsabilités de catholiques. [...] Les intellectuels voudront se souvenir que l'art ne saurait pécher contre les règles de l'éthique sans pécher contre les règles de l'esthétique⁵⁹.

Non seulement les auteurs doivent se souvenir de ces règles du Beau, mais les critiques littéraires ont également un devoir de se montrer vigilants et sévères envers les « mauvais livres ». Les autorités religieuses interviennent fréquemment dans les journaux pour garder le public bien averti :

Devant le déchaînement d'une littérature qui, invoquant la liberté de l'art, se croit tout permis, le Saint-Siège a cru nécessaire et opportun de rappeler des règles de morale qui sont en même temps des règles du goût.[...] ...le mal est d'autant plus grave que les consciences ont été faussées par le laisser-aller de nos mœurs, l'indiscipline des esprits et les complaisances de la critique⁶⁰.

Remarquons néanmoins que les textes considérés comme proprement « littéraires » ont leur petite place dans *l'Évangéline* des années vingt ; une page entière leur est dédiée, sous la rubrique de « Petit album littéraire ». En effet, entre les articles plus longs tels que « La critique littéraire et les mauvais livres » dont l'extrait ci-dessus est tiré, on y trouve quelques extraits de Victor Hugo, Racine, Lamartine, Musset, bref, des « bons » poètes

⁵⁸ *Ibid*, p. 33.

⁵⁹ [s. a.], « L'A. C. J. C. décerne ses prix d'Action intellectuelle », *l'Évangéline*, le 23 février 1928, p.10.

⁶⁰ L'abbé Groulx, « La critique littéraire et les mauvais livres », *l'Évangéline*, le 15 mars 1928, p. 10.

français. Cependant, les directives morales sont plus visibles, donc plus importantes que les textes dont ils parlent. Par précaution et manque de critiques acadiens, les critiques littéraires sont habituellement empruntées à *l'Action catholique* ou au *Soleil*.

Cette page du « Petit album littéraire » disparaît de *l'Évangéline* en 1930 et à sa place paraît une petite colonne portant le titre « À la devanture du libraire », qui donne de courts comptes rendus ou des appréciations de livres. Un avertissement paraît en tête de la colonne indiquant que : « Les livres qui sont signalés sous cette rubrique peuvent être lus par tous, à moins d'indications contraires ⁶¹. » Parmi les ouvrages qu'il est permis de lire, tous les genres figurent, qu'il s'agisse de textes religieux, historiques, même pratiques (par exemple : « Économie et Placements vs Gaspillage ⁶² »). Sous la rubrique « La Veillée Acadienne » qui s'adresse aux femmes, les textes littéraires côtoient les illustrations de mode et les recettes de cuisine, assumant un rôle plutôt divertissant qu'intellectuel.

En plus de promouvoir le récit national et les « bons livres », on cherche à maintenir les liens avec la France. Si, en 1930, on proclame que le Nouveau-Brunswick possède deux littératures et deux cultures, on se réfère à celles que l'on a héritées de l'Europe : « Et ce ne sont pas des cultures et des littératures quelconques ! Les plus riches peut-être qu'aient

⁶¹ [s. a.], « À la devanture du libraire », *l'Évangéline*, le 30 octobre 1930, p. 1.

⁶² [s. a.], « À la devanture du libraire », *l'Évangéline*, le 12 mars 1931, p. 1.

produites l'Europe⁶³. » On ne se pense pas périphérique et on souhaite plutôt s'associer à la « grande » littérature. D'après l'abbé Groulx :

Il faut aller à la littérature classique, parce que nulle plus que toi, ô littérature de Corneille, de Racine, de Molière, de Boileau, de Pascal, de Bossuet, nulle plus que toi n'est... canadienne⁶⁴.

En s'appropriant ces grands auteurs, les idéologues cherchent à élever l'Acadie et à combattre le malaise que cause la littérature populaire. Mais les auteurs classiques ne provoquent pas la réaction voulue par l'abbé Groulx ; ce seront plutôt les auteurs romantiques qui réussiront à rejoindre l'âme sensible des Acadiens.

2. 1937 - 1955 : période de publication de Landry

En février 1937, pour la première fois, un ensemble de poèmes écrits par un Acadien paraît dans *l'Évangéline*. Avant cette date, seuls paraissaient quelques poèmes épars souvent anonymes ou signés par des religieux. Ce groupement de poèmes est remarquable par son volume et par le fait qu'il se proclame religieux et patriotique. Signés « Napoléon-P. Landry, prêtre, Ste-Marie, N.-B. », ces poèmes sont intitulés : « Un ciboire de vieille Acadie », « À la cathédrale nouvelle », « Béthel » et « La messe blanche ». Landry adopte la forme rigide et officielle du vers bien mesuré et rythmé qui indique un désir d'élever à un niveau littéraire, voire d'institutionnaliser, le discours collectif. La thématique est évidente : la « vieille Acadie » et sa « messe blanche⁶⁵ » sont juxtaposées à la « cathédrale nouvelle », et la survivance

⁶³ [s. a.], « Deux littératures, deux cultures ! », *l'Évangéline*, le 11 décembre 1930, p. 1.

⁶⁴ Abbé L.-A. Groulx, « À propos du congrès », *l'Évangéline*, le 5 août 1937, p. 9.

⁶⁵ Comme les Acadiens dispersés se retrouvaient souvent sans prêtre, un laïc assumait alors ce rôle ; en plus de dire la messe, il mariait les couples et baptisait les enfants.

acadienne est symbolisée par un vieux ciboire. L'exil et le retour se complètent, mais sans oublier la souffrance de ce peuple martyr.

En juillet paraît une autre série de poèmes sous le titre : « Le salut de l'Acadie au Rocher de Québec ». Les liens de fraternité entre cette Acadie qui tente de renaître et le « Rocher » qu'est le Québec sont fondés sur une commune souffrance, une foi infailible et une descendance française :

Langue, aux suppliantes prières,
Apprise aux genoux de nos mères.
Qui malgré le poids des douleurs,
De sa joie anime nos cœurs.
Et lie à la vieille Croyance
Tous les vrais enfants de France ⁶⁶.

Ce texte comprend tous les éléments qui sont recherchés par les critiques de *l'Évangéline* à l'époque : la valorisation de la langue, de la foi et des traditions ; un guide moralisateur ; un genre littéraire précis et reconnu ; la perpétuation de l'idéologie nationaliste.

Le groupement suivant apparaît en l'honneur de la Convention nationale acadienne qui a lieu quelques mois plus tard à Memramcook. Les poèmes reprennent à nouveau les thèmes religieux, mais le souffle nationaliste est acadien plutôt que québécois, la dédicace indiquant clairement à qui ils s'adressent : « Dédié à Son Excellence Mgr Melanson et à «La Société l'Assomption»⁶⁷ ». Napoléon Landry se veut le porte-parole de l'Acadie, dont il salue

⁶⁶ Napoléon Landry, « Le salut de l'Acadie au Rocher de Québec », *l'Évangéline*, le 8 juillet 1937, p.3.

⁶⁷ Napoléon Landry, « À la veille du Congrès », *l'Évangéline*, le 5 août 1937, p.10.

les principaux dirigeants ecclésiastiques et laïcs, tout en signalant son appartenance à cette terre qu'il nomme : « Notre Acadie⁶⁸. »

Outre la publication de ces poèmes, plusieurs événements importants pour les Acadiens marquent l'année 1937. Ce sont la nomination du premier archevêque acadien à Moncton, Monseigneur J.-Arthur Melanson, le 50^e anniversaire de *l'Évangéline*, qui, pour l'occasion, change son nom en *la Voix d'Évangéline* tout en demeurant essentiellement le même journal et la dixième convention nationale acadienne à Memramcook, site de la première convention en 1881, et la dernière de ce genre.

Si on célèbre encore le texte de Longfellow lors de cette convention, c'est parce que en idéalisant la vie des Acadiens, le poète américain leur a donné des modèles de conduite.

L'élite a donc attribué un aspect idéologique au texte de Longfellow pour l'exploiter :

Pour tenir tout un continent suspendu à sa plume en parlant de nous, qu'a-t-il [Longfellow] donc chanté, vanté à notre sujet? La vie pastorale de nos ancêtres, l'attachement à la religion, leurs champs leurs travaux champêtres, leurs récoltes, leurs troupeaux, leurs instruments aratoires primitifs qu'il a ennoblis dans des strophes harmonieusement cadancées [*sic*] et qu'il a transformés en instruments efficaces de notre réhabilitation aux yeux de ses nombreux lecteurs⁶⁹.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ [s. a.], « Discours d'ouverture de S. S. le juge LeBlanc, président du 10^{ème} Congrès national acadien », *l'Évangéline*, le 12 août 1937, p. 3.

De tels discours, qui sont dans la même veine que ceux de Mgr Marcel François Richard sur les bienfaits de l'agriculture et de la colonisation, sont cependant incapables de ralentir l'avancement de la modernité. Le discours traditionnel nationaliste-martyr perd de sa force :

Après 1937, la Société Nationale l'Assomption devint languissante: [l'auteur cite Clément Cormier] « Le ralliement de 1937 fut comme un chant du cygne, suivi d'années d'inactivités, comme si la Société était vouée à sa disparition... Le digne président élu au Congrès s'est dépensé sans relâche pour maintenir le feu sacré mais en vain. »⁷⁰.

L'urgence des premières conventions a disparu puisque la plupart des buts ont été atteints.

Les orateurs tentent vainement de justifier l'importance de continuer le travail commencé :

Nous avons besoin de ces réunions parce qu'elles sont en elles-mêmes l'évocation touchante d'un passé héroïque et d'invocations pressantes à toutes les forces de la religion et la patrie pour la conservation de notre race d'origine si pure, de foi si ardente et d'aspirations si généreuses. [...]

Renoncer donc à nos congrès, ce serait ne pas vouloir se souvenir; ce serait piétiner nos tombes ; déchirer les plus belles pages de notre histoire et fuir les lieux où toujours l'Acadien a trouvé l'inspiration, le bonheur et la paix⁷¹.

L'insistance, qui devient presque une réprimande dans cette citation, suggère le désespoir montant de l'élite en face d'un peuple qui ne sent plus l'inspiration de ses ancêtres. C'est un nationalisme élaboré en réaction à la menace de sa propre disparition que décrit Jean-Paul Hauteccœur :

Les grandes conventions de jadis où les orateurs savaient attiser la mystique nationale et où « les thèmes patriotiques éveillaient un rayon d'espoir chez une population qui ne s'était pas encore relevée de ses misères » ne peuvent plus aujourd'hui susciter d'aussi solennels rassemblements. La population n'est

⁷⁰ Jean-Paul Hauteccœur, « L'Acadie : idéologies et sociétés », thèse de Ph. D., Québec, Université Laval, 1972, p. 191-192.

⁷¹ [s. a.], « La génération actuelle doit continuer ardemment l'œuvre de la renaissance acadienne », *L'Évangéline*, le 9 septembre 1937, p. 6.

plus avide de ces discours pathétiques qu'ont remplacés les divertissements commercialisés du vingtième siècle. Mais aussi, parce que le temps des « oppressions injustes » est passé, l'orateur a perdu sa fonction sociale éminente⁷².

Bien que certains auteurs aient contesté la vision idéologique de Hauteœur, il est néanmoins évident qu'avec chaque pas en avant que fait le peuple, l'ancien nationalisme semble perdre de sa force puisqu'il a de moins en moins sa raison d'être. En mars 1938, en consacrant officiellement l'Assomption comme fête nationale, le Vatican reconnaît l'existence du peuple acadien. Si l'Acadie n'existe pas géographiquement, le fait d'être reconnu par l'Église a pu paraître extrêmement significatif pour ce peuple pieux. À cette occasion, Landry publie son poème « La Cathédrale ».

Entre-temps, la modernité et la commercialisation assaillent les lecteurs du journal ; les rubriques « Le radiophile » et « À l'écran », qui traitent des émissions de radio et du cinéma, constituent de nouveaux ajouts aux pages de *l'Évangéline*, et les annonces publicitaires se font plus nombreuses. La grande préoccupation de la première moitié des années quarante c'est la guerre. Dès 1943, la rubrique « Chronique militaire » apparaît de façon régulière. Cette préoccupation pénètre même la poésie dans des morceaux comme : « Trouvé sur un soldat mort » par le Capitaine Georges Rollin.⁷³ La deuxième guerre mondiale a pour effet d'ouvrir l'Acadie au monde. Les influences de l'anglais et des États-Unis se font ressentir de plus en plus dans la société acadienne par de nouveaux médias

⁷² Jean-Paul Hauteœur, « L'Acadie... », p. 191-192.

⁷³ Capitaine Georges Rollin, « Trouvé sur un soldat mort », *l'Évangéline*, le 10 août 1944, p. 11.

comme la radio et le cinéma. L'anglicisation est une menace que les éditeurs de *l'Évangéline* et l'élite acadienne ne prennent pas à la légère :

On voit aussi quelle contribution [la radio] peut apporter à la formation ou déformation littéraire de nos gens. Quand tout le long du jour ils entendent des chants, des conférences, des bulletins de nouvelles en français, comment pourraient-ils oublier leur langue et ne pas apprendre à la mieux parler. Quand, au contraire, tout leur arrive dans une langue étrangère, ils en viennent forcément à penser, à juger, à parler enfin dans cette langue⁷⁴.

L'ouverture sur le monde qu'amène cette guerre bouleverse les règles morales et esthétiques de ce peuple catholique qui avait conservé les traditions de ses ancêtres. Déjà, en 1790, Moïse Delesdernier est d'avis que les Acadiens d'après la déportation désirent demeurer dans un état « d'isolement quasi inviolable par rapport aux autres groupes de la société⁷⁵. » Mais la nouvelle ouverture au monde, surtout à son voisin du sud, fait inévitablement subir un changement de perspective à l'Acadie.

Au printemps de 1945, la fin de la guerre permet qu'on recommence à parler de littérature dans la chronique « Nouveaux livres ». Outre les volumes canadiens-français, on recommande des œuvres écrites par des auteurs étrangers tels que les romans fantastiques : *le Prince Russe* et *l'Armoire normande*. L'exotisme est recherché sous la forme de contes merveilleux ou d'œuvres mettant en scène des héros européens ou américains.

⁷⁴ Mgr Norbert Robichaud, « Le français en Acadie », *l'Évangéline*, le 11 mars 1943, p. 2.

⁷⁵ N. E. S. Griffiths, « Les Acadiens », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec/Toronto, les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1991, p. xxxi.

En 1946, Eddy Boudreau publie dans *l'Évangéline* son poème « Au seuil de novembre ». Deux ans plus tard, il publie son premier recueil : *la Vie en Croix*.⁷⁶ Malade et infirme depuis l'adolescence, il cherche à comprendre sa maladie et à vaincre (en quelque sorte) sa mortalité, par ses écrits poétiques et philosophiques. Il s'agit essentiellement d'un recueil d'essais et de pensées parsemées de quelques poèmes. Néanmoins, aux yeux de l'élite intellectuelle et religieuse, la lutte personnelle de Boudreau rejoint la problématique acadienne, bien que Boudreau lui-même n'y fasse pas référence explicitement. Dans *l'Évangéline* on insiste surtout sur la maladie de Boudreau et la souffrance qu'il réussit à dépasser : « *la Vie en Croix* s'adresse de façon particulière à ceux qui souffrent: l'âme acadienne y trouvera une lecture intéressante et utile. [...] Nous tenons [...] à féliciter M. Boudreau qui a su surmonter l'infirmité corporelle; on pourrait même dire qu'il a profité de l'infirmité pour développer ses qualités d'écrivain ⁷⁷. » L'élite intellectuelle de l'époque a certes pu reconnaître en Boudreau un symbole puissant pour une nation qui a sa propre infirmité à surmonter. Toutefois, Boudreau semble être peu lu par le public en général - le genre est indéfinissable tout comme le destinataire. Il qualifie son livre de « Recueil de méditations sans prétentions littéraires... » dans sa « Préface », mais la morale est toujours présente dans ses textes. Sa poésie se rapproche de la prose par son rythme et l'absence de rimes régulières. C'est une écriture plus personnelle et plus moderne que celle de Napoléon Landry.

⁷⁶ Eddy Boudreau, *la Vie en croix*, Québec, Ateliers de l'Institut de St-Jean-Bosco, 1948, 111 p.

⁷⁷ Emery LeBlanc, « Deux livres : un village », *l'Évangéline*, le 25 mars 1948, p. 3.

La même année, le Père Camille (Trappiste) publie un historique de la paroisse de Petit-Rocher ; *l'Évangéline* remarque que Boudreau et le Père Camille travaillent tous deux dans l'isolement : « ...le premier dans un hôpital, le second dans un monastère. Leur isolement leur a permis de mieux travailler, et tout en vivant cachés du monde, ils exerceront une grande influence grâce à leurs écrits⁷⁸. »

Après 1950, il s'est opéré un changement important dans l'équipe de rédaction de *l'Évangéline*. À Emery LeBlanc de Moncton et Euclide Daigle du Madawaska, nationaliste traditionnel, s'ajoute Jean Hubert, natif du Québec, mais né d'une mère acadienne. À son sujet, Raymond Daigle affirme que :

Ses idées sont, par le fait même, les plus neuves, sortant le plus de l'ornière tracée par l'idéologie acadienne traditionnelle. Sa définition du nationalisme est la plus précise, la plus dynamique. C'est, pour reprendre l'expression de Hauteœur, « l'idéologue le plus productif de l'époque⁷⁹ ».

Malgré l'ajout d'un nouveau membre à l'équipe, on croit, pendant les années 1950, que les valeurs et les traditions acadiennes sont menacées par la modernité. *L'Évangéline* tente donc de combattre ce malaise. La langue est de plus en plus reconnue comme un outil indispensable à la survie du peuple. On tente également de faire renaître les récits qui appartiennent à la tradition acadienne puisqu'on reconnaît le pouvoir du mythe sur de la nouvelle génération. Raymond Daigle décrit cette fonction :

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Daigle, « Le nationalisme... », p. 31.

Les historiens sont d'ailleurs accusés de vouloir « faire de l'histoire une science froide » et de vouloir « s'en tenir aux faits nus, décolorés ». Car, pour *l'Évangéline*, il faut perpétuer les mythes si l'on veut garder vivante la fierté nationale : [citation tirée d'un éditorial de *l'Évangéline* en 1960] « Nos jeunes ont besoin de héros... Qu'importe si la légende s'éloigne un peu de la vérité toute crue, toute nue, ils leur apprendront la fierté de leur origine... la valeur de leurs ancêtres⁸⁰. »

D'après les idéologues de l'époque, l'Acadie ne peut survivre que si ses aînés réussissent à transmettre les valeurs et les traditions aux jeunes.

Les fêtes du Bicentenaire de la Déportation en 1955 représentent un effort pour atteindre ce but. On reprend les questions de l'expulsion et du serment d'allégeance. Dans un numéro spécial de *l'Évangéline*, une grande participation de la part du clergé et des paroisses est évidente : chaque diocèse a sa page de photos d'églises, de curés, de religieuses, etc. L'élaboration des fêtes autour de cette célébration de la survie d'un peuple est une préoccupation des journaux pendant toute l'année du Bicentenaire. Chose curieuse, on s'y réfère comme étant le Bicentenaire de l'Acadie⁸¹, comme si on avait oublié que l'Acadie avait existé avant 1755. Cela montre à quel point la déportation est vue comme l'événement fondateur de l'Acadie moderne.

La déportation est revécue par la masse afin de l'exorciser de la mémoire collective. On cite les noms acadiens des cours d'eau et des paroisses tombés aux mains des Anglais comme ceux des soldats après la guerre ; c'est la réappropriation symbolique du territoire

⁸⁰ *Ibid*, p. 34-35.

⁸¹ *L'Évangéline - numéro du Bicentenaire*, le 15 août, 1955, 81 p.

par l'évocation des lieux communs de la conscience collective. Des articles comme « Le Bicentenaire acadien : Affirmation de la survivance d'un peuple » ne laissent plus de doute :

le peuple acadien est bel et bien vivant. Judith Perron remarque que :

Dans le discours on insistera ainsi sur la période communément appelée la Renaissance. [...] Stratégie politique, donc, qui poursuit le processus évidemment nécessaire d'exorcisation en misant sur le passé douloureux et sur les acquis qui se font plus nombreux en 1955⁸².

Si ce numéro spécial de *l'Évangéline* marque un moment clé de l'ancien nationalisme acadien, il en signale aussi une certaine fin, selon Hauteccœur :

Si l'ancien nationalisme des premières conventions acadiennes s'était prolongé comme tradition explicite jusqu'en 1955, il apparaît clairement que l'année 1955 marque la fin d'un règne, et l'année 1960 le début d'un nouveau. 1955 est l'année de la commémoration du bi-centenaire de la déportation des Acadiens : une fête nationale très importante dans le calendrier acadien, à haute signification mythique. Elle tient lieu dans l'histoire récente de cérémonie de passage en même temps clôture et ouverture, transition symbolique entre le passé et l'avenir⁸³.

Puisque le centenaire de 1755 ne fut pas célébré, le Bicentenaire permet à l'Acadie de revivre la déportation et en même temps de constater que l'on s'en est sorti. C'est en quelque sorte la catharsis si longtemps attendue. Cette célébration prépare la venue de la modernité :

Représenter le Grand Drame en 1955, c'est le faire revivre au moyen du culte qui réunit l'histoire en son royaume non séparé du sacré, et donc le rendre présent en la mémoire, comme s'il était actuel, comme si chacun y participait totalement. C'est pour la société un rite exceptionnel de réjuvenation qui refait toute sa solidarité morale dans la communion aux aurores tragiques de l'histoire. Il faut revenir, en 1955, sur la Déportation pour marquer officiellement et collectivement la nouveauté de la situation des

⁸² Judith Perron, « Théâtre, fêtes et célébrations en Acadie (1880-1980) », thèse de Ph. D., Université de Moncton, 1995, 267 f.

⁸³ Hauteccœur, « L'Acadie... », p. 52.

Acadiens dans les années cinquante. En consacrant l'histoire, on inaugure une « ère nouvelle⁸⁴ ».

1955 est donc un point tournant, une fin et un début pour le peuple.

En 1957, les poèmes de Ronald Després, le premier des poètes modernes en Acadie, commencent à paraître dans *l'Évangéline*. La poésie de la modernité est d'une veine nouvelle et moins nationaliste ; la rime a disparu et la forme est libre. L'année suivante, c'est Antonine Maillet qui prend la place d'honneur avec son premier roman *Pointe-aux-coques* qui lui mérite le prix Champlain en 1960. Au tournant de la décennie, l'actualité a remplacé le regard vers le passé dans *l'Évangéline* : on débat la question du bilinguisme officiel, et en juin 1960, c'est l'élection d'un Acadien, Louis J. Robichaud, au poste de premier ministre du Nouveau-Brunswick, qui occupe les manchettes. Une ère nouvelle s'amorce en Acadie.

Réception critique de l'œuvre

Des accents de haute valeur, une sobriété d'artiste caractérisent les cent soixante-trois pages de texte, lesquelles sont aussi éloquentes et aussi lyriques les unes que les autres. [...] Par l'harmonie de ses mots, il accroît celle de la source poétique. En somme, l'on pourrait bien dire qu'il est le premier grand poète de l'Acadie⁸⁵.

C'est en ces mots que Marguerite Michaud qualifie le travail poétique de Napoléon Landry.

Cette critique paraît dans *l'Évangéline* à la suite de la publication de son premier recueil de

⁸⁴ *Ibid*, p. 185-186.

⁸⁵ Marguerite Michaud, « Un poète se révèle », *l'Évangéline*, le 21 septembre 1949, p.7.

poésie, *Poèmes de mon pays*, en 1949⁸⁶. Ce recueil connaît un succès incontestable auprès des critiques d'Acadie et d'ailleurs. Toutefois, le deuxième recueil du poète-prêtre de Sainte-Marie-de-Kent, publié en 1955 par Fides, passe à peu près inaperçu aux yeux des critiques et lecteurs de l'époque. Marguerite Maillet souligne pourtant à son sujet que : « ... même si l'auteur reprend les poèmes consacrés à l'Acadie, sauf deux, les deux tiers de son ouvrage sont des inédits et l'ensemble se révèle d'une qualité supérieure à son premier recueil⁸⁷. » En effet, le deuxième recueil fait preuve d'un travail formel qui vient perfectionner les poèmes qui sont repris, et manifeste une inspiration toujours en évolution ; les thèmes, s'ils rejoignent quelquefois certains *leitmotive* de *Poèmes de mon pays*, s'élargissent et se diversifient dans *Poèmes acadiens*.

Quels facteurs expliquent cette indifférence à l'égard du deuxième recueil de Landry ? La répétition apparente d'un tiers des poèmes du premier recueil dans *Poèmes acadiens*, a certainement pu être une première cause de l'absence d'intérêt pour ce dernier. Une deuxième cause semble être la simultanéité de la parution du recueil et des fêtes du Bicentenaire. L'intention de l'éditeur est clairement exprimée à la dernière page du recueil : « Ce volume est sorti des presses de l'Imprimerie FIDES le vingt-cinquième jour de juillet mil neuf cent cinquante-cinq en l'année du bicentenaire de la Dispersion des Acadiens⁸⁸. » Mais l'idée de faire correspondre l'apparition du deuxième recueil de Landry avec cet

⁸⁶ *Poèmes de mon pays* est imprimé par l'École industrielle des Sourds et Muets à Montréal et les frais d'impression sont payés par Mgr Norbert Robichaud.

⁸⁷ Maillet, *l'Histoire...*, p. 175.

⁸⁸ Napoléon Landry, *Poèmes acadiens*, Montréal, Fides, revers de la dernière page.

événement fortement symbolique ne produit pas l'effet désiré. Il est oublié parmi les fêtes et supplanté par la modernité. Finalement, la mort de Napoléon Landry en 1956 met fin à ses fréquentes publications dans *l'Évangéline*, publications qui avaient servi d'outil de promotion.

Toutefois, la réception décevante de cette œuvre ne peut être attribuée exclusivement à ces causes. Le climat dans lequel *Poèmes acadiens* fut reçu peut aussi dévoiler des éléments qui nous permettent d'élucider la question. Certains changements se seraient vraisemblablement opérés dans l'attitude du public lecteur entre 1949 et 1955. En réalité, ces transformations, qui sont surtout idéologiques, sociales et littéraires, ne furent que le résultat d'une longue évolution qui atteint un certain plateau vers 1955.

Les fêtes du Bicentenaire de la Déportation ont permis au peuple de revivre et, d'une certaine façon, d'évacuer cette Acadie mythifiée. La sursaturation du public lecteur par les récits traditionnels et nationalistes porte l'Acadie des années cinquante à se tourner vers l'avenir et à vouloir se détacher du passé. Les critiques modernes réagissent négativement aux textes romantiques de l'époque précédente. Au Québec, la critique littéraire est en période de transition entre 1955 et 1965.⁸⁹ Puisqu'une partie importante de la critique littéraire de Landry et des autres poètes acadiens provient du Québec, tout changement

⁸⁹ Agnès Whitfield, « Frontières critiques : 1955-1965 », dans *Critique et littérature québécoise*, Annette Hayward et Agnès Whitfield (dir.), Montréal, Tryptique, 1992, p. 149-161.

affecte nécessairement l'évolution de la littérature en Acadie. Louis Morin fait une critique acerbe de Landry dès 1953 :

Poèmes de mon pays s'impose par la précarité de l'inspiration, le recours perpétuel aux procédés les plus désuets, l'accumulation de clichés poussiéreux et vieillots, l'emphase grotesque.⁹⁰

Bien que certains nationalistes traditionnels valorisent la poésie de Landry, ils sont conscients qu'il est exclu de la modernité, ce qu'ils considèrent comme un avantage :

Une critique moderne, moins soucieuse de la règle littéraire que protagoniste de l'aberration vers-libriste, cherchera la paille dans ce lingot d'or vierge. Elle en trouvera toujours pour se boucher les yeux. Mais le lecteur ordinaire, celui qui demande à nos livres l'aliment de son cœur et la lumière de sa pensée, ne se rassasiera point de méditer cette poésie sobre et grave, simple et claire, expressive et entraînant. Il s'en dégage un dynamisme auquel ne résistera pas le vieux levain patriotique de la race acadienne.⁹¹

Mais on ne peut résister longtemps au changement, et les années cinquante sont particulièrement fertiles en Acadie comme au Québec. Victime de ces changements de goût et de mode, la poésie de Napoléon Landry est donc reléguée à l'oubli.

La critique et les commentaires au sujet de ce recueil n'ont pas beaucoup changé avec le temps. Dans les anthologies et les revues on relève l'aspect formel de sa poésie, l'idéologie traditionaliste et la foi comme étant des éléments importants de son oeuvre. Par exemple on lit en 1972 :

Foi, amour du pays, admiration des ancêtres, soumission à l'histoire, voilà autant d'éléments que l'on retrouve chez Napoléon Landry dont la poésie se présente sous l'aspect de la perfection stylistique et formelle. Il y a

⁹⁰ Louis Morin, « Landry (N.-P.) », *Lectures*, vol. 9, n° 5, janvier 1953, p. 217.

⁹¹ Euclide Daigle, « Poèmes acadiens s'ajoute à notre littérature », *l'Évangéline*, le 20 août 1955, p. 4.

là un véritable travail poétique : recherche de rimes, alexandrin, etc. [...] Chez ce poète, il était inévitable que la glorification du passé amène celle du peuple : il a donné à cette exagération l'aspect d'un mythe⁹².

Beaucoup plus récemment, Yves Bolduc affirme que :

À confronter ces textes à la réalité historique du passé et du présent, on perçoit leur caractère profondément idéologique et irréaliste ; en somme, des textes de littérature pure si la littérature se définissait par son décollement de la réalité ! Par la religion et le nationalisme, s'exprime une Acadie mythique qui pèsera lourd sur les consciences⁹³.

Cette tendance à vouloir dénoncer le mythe est reprise dans le contexte d'une anthologie de poésie acadienne en traduction :

Father Landry's work is representative of the Acadian poetry which preceded it. Written in quatrains of alternately rhyming alexandrine and using language that is formal and stilted, this work illustrates the insidious partnership that can exist between a conventionally accepted art-form and a conventionally accepted idea of a society, both of which bear little or no relationship to the reality that they are supposed to represent.

It is well realized that words, particularly symbols, can on occasion be revolutionary. What is not so well recognized is that words, particularly symbols, can weigh like a dead weight upon creativity in any real sense⁹⁴.

Toutefois, la critique de Fred Cogswell se limite aux aspects symboliques et formels de l'œuvre. En plus, sa critique repose sur une lecture mal informée puisque la majorité des

⁹² Pierre Roy et Gérard LeBlanc, « Bilan des 20 dernières années », *la Revue de l'Université de Moncton*, 5e année, n° 1, jan. 1972, p. 6-9.

⁹³ Yves Bolduc, « La poésie acadienne », *Langues et littératures au Nouveau-Brunswick*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1986, p. 140.

⁹⁴ « L'œuvre du père Landry représente surtout la poésie acadienne qui l'a précédée. Écrite en quatrains composés de vers alexandrins en rimes croisées dans une langue formelle et figée, cette œuvre démontre la relation insidieuse qui peut exister entre l'idée conventionnelle d'une forme d'art et celle d'une société, sans que ni l'une, ni l'autre ne ressemble à la réalité qu'elles sont censées refléter.

Il est bien connu que les mots, les symboles en particulier, peuvent à l'occasion être révolutionnaires. Ce qui est moins connu c'est que les mots, particulièrement les symboles, peuvent peser lourdement sur toute créativité. » (notre traduction) Fred Cogswell, « Modern Acadian Poetry », *Canadian literature/Littérature canadienne*, N° 68-69, Spring-Summer 1976, p. 63-68.

poèmes de Landry ne sont pas écrits en quatrains. Son approche de la poésie de Landry est aussi conventionnelle que la forme poétique dont il parle puisqu'il ne cherche pas à en faire une relecture, mais plutôt à répéter les idées reçues sur Napoléon Landry et son époque. C'est ce genre de critique figée qui a contribué à la réputation de ses œuvres.

La réception d'une œuvre considérée dans son ensemble est inévitablement influencée par l'idéologie dominante de la société dans laquelle elle s'inscrit. C'est surtout le cas du nationalisme acadien du début du XX^e siècle : la valeur esthétique y est soumise. Le fait que les poèmes de Napoléon Landry s'insèrent bien dans cette idéologie est en même temps la source de son succès littéraire dès 1937 et de son échec après 1955.

Pour une relecture des *Poèmes acadiens*

Nous proposons, dans cette section, des pistes de lecture qui invitent une approche renouvelée de l'œuvre. Jusqu'à présent, les lectures de l'œuvre de Landry ont été minimales et limitées à la critique idéologique ou à la lecture formelle traditionnelle. Bien que ces aspects méritent d'être examinés, cette analyse tente de donner des pistes de lecture qui permettent d'aller au-delà des lectures précédentes. Les poèmes sont abordés dans deux perspectives distinctes : une lecture stylistique est suivie d'une lecture thématique.

Il est utile ici de dire quelques mots sur le choix de la forme poétique ainsi que sur l'épopée historique privilégiée par Landry. Les cours de Belles-Lettres et de Rhétorique qu'ont suivis Napoléon Landry et ses contemporains les initiaient à la versification classique

Il est utile ici de dire quelques mots sur le choix de la forme poétique ainsi que sur l'épopée historique privilégiée par Landry. Les cours de Belles-Lettres et de Rhétorique qu'ont suivis Napoléon Landry et ses contemporains les initiaient à la versification classique et romantique. Parmi les auteurs au programme figuraient un bon nombre de romantiques français, anglais et américains tels que Lamartine, Hugo, Coleridge, Longfellow, etc⁹⁵. Il est donc naturel que Napoléon Landry choisisse de s'exprimer en vers rimés. Si le lecteur d'aujourd'hui peut sentir cette forme comme étant lourde et artificielle, un examen plus approfondi montrera que dans les meilleurs cas, la forme versifiée vient enrichir le contenu du poème.

Le vœu le plus cher de Landry est de rendre immortelle l'histoire acadienne ; il insère donc les personnages et les événements qui ont formé l'Acadie dans ce qu'il nomme la Grande Histoire. Le poète reprend les récits historiques de Placide Gaudet pour en extraire des vers lyriques, avec pour ambition de donner à l'Acadie une épopée glorieuse comparable à la littérature épique que son éducation classique lui a fait connaître. Le travail de Landry se fait donc double ; il doit maintenir la forme poétique tout en donnant à ses poèmes une dimension historique. L'histoire acadienne est de cette façon transposée en une forme littéraire qui, jusque-là en Acadie, avait été réservée aux « Grandes Cultures ».

⁹⁵ D'après les cahiers d'écolier de Napoléon Landry: « Notes Littéraires » (1904-1905), Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-10, CÉA et 18.1-7 CÉA.

1. La forme poétique

D'après la définition du latin *vertere*, le vers est : « un sillon qui revient sur lui-même en lignes égales et mesurées⁹⁶. » Si Napoléon Landry s'exprime en vers, ces vers sont plus variés et son travail plus complexe que ne le laisse croire Fred Cogswell⁹⁷. Landry ne se limite pas à l'alexandrin et aux rimes croisées. L'alexandrin romantique et l'octosyllabe sont les mètres les plus communs chez Landry, mais il écrit également quelques poèmes hexasyllabiques (« À notre Acadie⁹⁸ », « La messe blanche⁹⁹ »). Ce vers de six syllabes tient surtout de la chanson. Le vers plus long est naturellement plus apte à exprimer l'épopée alors que le vers court se prête plutôt aux poèmes brefs dont l'idée est moins complexe. Ses poèmes épiques sont presque toujours composés uniquement d'alexandrins, mais il arrive que plus d'une forme de vers syllabique se trouvent dans le même poème. Le changement dans le compte syllabique a toujours une raison d'être, comme dans le poème « L'évasion » où il introduit un nouvel interlocuteur :

N'écoutant que son cœur, une plainte alors
Comme un écho d'antan, s'échappait de son âme.

La complainte du pâtre acadien

Pourquoi, cimes de mon pays,
Vous faites-vous, ce soir, si belles ?

⁹⁶ Pierre Guiraud, *la Versification*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, p. 5.

⁹⁷ Voir *supra*, citation de Fred Cogswell à la p. 42.

⁹⁸ Voir *infra*, p. 72

⁹⁹ Voir *infra*, p. 154.

L'alexandrin classique se distingue de l'alexandrin romantique par une césure ou un accent rythmique sur la sixième syllabe qui divise les deux hémistiches en deux énoncés parallèles par leur syntaxe. Il peut être présent chez Landry, par exemple dans le vers : « Aux vents de l'équinoxe, aux remous de la lune »¹⁰¹. Mais en général, le vers de douze syllabes dans ses poèmes est considéré comme romantique compte tenu de la plus grande liberté des accents rythmiques. Par exemple, un autre vers à l'intérieur du même poème comprend trois césures, ce qui donne un trimètre romantique : « Elle ignorait, en ces temps-là, toute candeur. »

Bien que nous sommes loin de déplorer l'arrivée du vers libre, il nous paraît intéressant de souligner les aspects rythmiques et sonores de la poésie rimée qui est à peu près disparue de nos jours. L'auteur tient compte de ces aspects dans les *Poèmes acadiens* qui devraient être lus à voix haute. Plus que caprice poétique, la rime est censée être un « plaisir des sens¹⁰² », une attention particulière au signe comme objet d'art en lui-même. L'alternance des rimes plates (aabb), croisées (abab) et embrassées (abba) crée des effets complexes et démarque les limites de la strophe qui, habituellement, devrait contenir une idée complète en soi. Par exemple, dans la strophe suivante, du poème « La voix de la terre acadienne¹⁰³ », bien que la phrase se termine après « mugissements » au deuxième vers, le lecteur attend la rime croisée qui complète l'évocation du printemps arrivé :

¹⁰¹ Voir « Notre Baie française », *infra*, p. 80.

¹⁰² Guiraud, *la Versification*, p. 53.

¹⁰³ Voir *infra*, p. 70.

Mes champs à leurs sueurs prodiguaient l'abondance.
 Mes vallons s'emplissaient de sourds mugissements.
 Mes vergers refleuris, à la brume qui danse,
 Embaumaient de parfums les brises du printemps.

Les rimes masculines ou oxytoniques (« mugissements » et « printemps »), en alternance avec les rimes féminines ou paroxytoniques (« l'abondance » et « danse »), sont un trait du vers français et contribuent à la mélodie et à l'harmonie du vers. L'oxyton, qui est un mot accentué sur la syllabe finale, est « plus dur, plus sonore, plus rapide, alors qu'on peut tirer des effets de douceur, de lenteur, de mollesse, etc., de coupes paroxytoniques «féminines»¹⁰⁴. » Les vers un et trois se terminent donc sur une note plus légère, alors que les vers deux et quatre se terminent de façon plus sèche et sérieuse.

Dans les *Poèmes acadiens*, la rime plate signale souvent l'intervention du narrateur omniscient, surtout lorsqu'elle paraît seule à la fin du poème :

L'ennemi, ce jour-là, n'eut que son juste sort.
 La Baie, enfin, s'anime aux rafales d'Éole.
 Le Vengeur ouvre l'aile et libre enfin s'envole,
 Cingle les flots d'argent et regagne son port.

Et voilà ce combat que nous chante l'Histoire
 Et qui se nimbe encor d'une palme de gloire¹⁰⁵.

Ce distique qui suit une rime embrassée est un commentaire sur le poème. Le changement de la rime embrassée ou croisée à la rime plate peut également signaler l'apparition d'un

¹⁰⁴ Guiraud, *la Versification*, p. 89.

¹⁰⁵ Voir « Bataille navale sur la Baie française », *infra*, p. 120.

nouvel interlocuteur comme dans « La mort de grand-mère¹⁰⁶ » où la rime est croisée jusqu'au vers 18 quand la grand-mère prend la parole. La rime plate est maintenue tout le long du discours de celle-ci et est suivie d'un distique-commentaire, mais la strophe suivante reprend la rime croisée.

Ailleurs, la rime plate peut servir à accélérer le rythme, comme dans le cas du poème

« Juste châtement¹⁰⁷ » :

Le loup sauvage a beau courir,
La flèche au flanc le fait mourir.
Ainsi le crime, après lui, traîne
Au fond du cœur sa propre peine.

Ce rythme accéléré est interrompu plus loin dans le poème, lorsque survient un moment que l'auteur veut marquer particulièrement. Décrivant le remords de Lawrence qui a condamné le peuple acadien à l'exil, Landry s'arrête au soir de sa mort, lors de la célébration de sa victoire. Il y insère une rime embrassée qui comprend en surplus un vers central rimant avec les deux vers extrêmes (ababa) :

N'entends-tu pas au loin des pleurs ?
Un soir d'orgie, il te faut boire,
D'Espagne les fines liqueurs.
Tu bois ta coupe à la victoire !
- Ton cœur n'en éprouve qu'horreurs !

¹⁰⁶ Voir *infra*, p. 131.

¹⁰⁷ Voir *infra*, p. 141.

Le poète a ainsi créé une pause d'autant plus marquée qu'elle est prolongée par le vers du milieu. L'effet qui résulte de cette pause est d'insister sur l'atmosphère festive sous laquelle se cache l'horreur du crime, ce qui incite le lecteur à s'indigner contre Lawrence.

« L'expédition de Beaubassin à Grand-Pré¹⁰⁸ » présente un cas semblable : les 174 vers sont entièrement en rimes croisées sauf dans la section intitulée « *Le réveillon chez Martin* ». Cette section est composée d'une série de vers aux rimes croisées qui décrivent le festin en train de se dérouler devant les soldats ; elle est suivie d'une série de vers aux rimes plates et embrassées qui décrivent l'atmosphère de bonne humeur et de gaieté. Ce changement soudain correspond à un moment de répit pour les soldats qui devront, le lendemain, lancer l'attaque.

Si Napoléon Landry s'exprime en vers rimés et rythmés, c'est de façon à ce qu'ils contribuent à préciser le sens et l'atmosphère du poème. L'inspiration romantique française correspond bien à la thématique de Landry : « [c]ette première forme du “mal de siècle” frappe une génération marquée, certes, par les chocs révolutionnaires durant lesquels le Bien et le Mal ont changé de camp à plusieurs reprises [et] par l'exil¹⁰⁹... ». Les contradictions, les passions fortes et le déchirement propres à ce mouvement rejoignent parfaitement la situation en Acadie.

¹⁰⁸ Voir *infra*, p. 115.

¹⁰⁹ Jacques Bony, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 16.

2. Les thèmes et leurs fonctions

a. Écrire le mythe

Les critiques littéraires ont fréquemment souligné l'aspect mythique du recueil de Napoléon Landry. En effet, les mythes et mythèmes sont incontournables pour la compréhension de l'œuvre et nous permettent de mieux saisir l'importance de ceux-ci dans la littérature. Toutefois, le mot mythe, dans l'esprit des critiques des années 1960-70 (Hauteœur, etc.), est associé à l'illusion et à l'idéologie alors que les travaux récents dans le domaine de la mythanalyse proposent une nouvelle approche du mythe. Le mythe est plus que tout, récit. Car « est-ce possible de raconter un événement, ou même de le vivre tout simplement, sans l'insérer nécessairement dans une vision du monde et du devenir¹¹⁰ ? » Plus l'événement est marquant, plus le besoin d'en rendre compte s'impose, et l'on peut dire sans réserve que la Dispersion est l'événement le plus marquant dans l'histoire du peuple acadien. L'œuvre de Landry, par son traitement des mythèmes qui se sont développés autour de la Dispersion, contribue donc au récit commun de la collectivité acadienne (tel qu'il est répété dans les conventions nationales acadiennes, par exemple) qui exprime son identité par ce récit.

L'organisation du recueil de Landry trace le parcours mythique de l'histoire acadienne. La première moitié du recueil comprend, outre les poèmes d'invocation de la Muse et de dédicace aux figures religieuses, trois parties distinctes qui traitent

¹¹⁰ Armand Abécassis, « Bible et histoire », dans *la Bible, images, mythes et traditions*, Paris, Albin Michel, p. 28.

respectivement des lieux, des personnages et des événements qui définissent l'Acadie pré-déportation. Parmi ceux-ci, on retrouve « Le Petitcodiac », « Dame Marie de Latour » et « La bataille de Chipoudy » par exemple. Le point tournant du recueil est situé à peu près à mi-chemin et traite de l'événement central de l'histoire acadienne sous le titre : « Poèmes à l'occasion du Bicentenaire de la Dispersion ». Ces poèmes traitent de l'Acadie immédiatement avant la déportation dans « L'Acadienne : cette jardinière », des événements qui ont lieu pendant le drame tels que « La Proclamation aux portes de l'église » et se terminent par des poèmes traitant du retour, comme « Ce grand jour ». Suivent les poèmes d'après la dispersion et ceux de la Renaissance acadienne tels que « La survivance » et « Une société va naître ». On y décèle des mythèmes d'âge d'or (« Notre Acadie »), de chute et de peuple martyr suivant le modèle de la chrétienté (« Un crucifix de la Dispersion ») et d'accès ou retour à la terre promise par la souffrance (« Les douze apôtres »). Cette structure ne peut qu'être voulue par Napoléon Landry ; elle se termine sur une note d'espoir et d'affirmation pour la nouvelle Acadie. Le peuple est donc sorti, en quelque sorte, de son purgatoire, et a gagné son ciel.

La mythification du passé est loin d'être propre à l'Acadie. En effet, « à mesure que s'effrite la différence culturelle dans le vécu, elle est projetée de plus en plus sur l'histoire. L'importance de l'histoire, des *révélés* de la culture, est donc primordiale¹¹¹. » Les auteurs québécois ont également eu recours à la mythification de l'histoire dans la littérature :

¹¹¹ Sherry Simon, « Espaces incertains de la culture » dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 16.

Élever les premiers colons canadiens au rang des héros de l'épopée classique sous-tend en réalité une stratégie bien précise. [...] [I]l s'agit de « littériser » l'histoire canadienne, de la mythifier au point de la rendre consubstantielle aux plus grands sujets des épopées antiques¹¹².

L'épopée est une forme littéraire qui se prête bien à la mythification puisqu'elle décrit presque toujours des événements mythiques. Ceci permet de produire chez le lecteur « un plaisir d'une espèce plus vive et une admiration d'un degré plus élevé que ceux que pourrait produire une simple et sincère narration historique de l'événement lui-même¹¹³. » Napoléon Landry cherche à émouvoir ses lecteurs, à susciter les grandes émotions au rappel d'un passé qui ne peut être compris autrement par les lecteurs de l'époque. Si le symbole, comme la métaphore, sert à exprimer l'inexprimable, le mythe explique l' inexplicable. C'est ce besoin d'exprimer son angoisse face à l'incompréhensible qui incite les peuples à se créer des mythes d'origine et des cosmogonies. Pour les Acadiens, la Dispersion est devenue une partie du mythe d'origine et ils s'identifient en fonction de cet événement. Mais pour accepter et comprendre la Dispersion, il a fallu transcender le temps linéaire pour accéder au temps cyclique. Aussi Lévi-Strauss dit-il que « tout mythe est une recherche du temps perdu¹¹⁴. » Il est également un retour au temps cyclique, brisant la linéarité du récit. Un événement d'une telle dimension n'a de sens pour les Acadiens que lorsqu'il est situé en regard du retour et de la Renaissance acadienne. C'est pourquoi Napoléon Landry prend soin de compléter le cycle dans la structure même de son recueil.

¹¹² Pierre Rajotte, *les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots*, Montréal, l'Hexagone, 1991, p. 160.

¹¹³ Bony, *Lire...*, p. 98.

¹¹⁴ Claude Lévi-strauss, *la Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 433.

Pour l'Acadien, le temps perdu est retrouvé dans l'Acadie pré-1755. On trouve le mythe d'un âge d'or dans la plupart des sociétés. En fin de compte, le rêve d'un passé idyllique sous-entend l'expression d'un désir de l'avenir : « l'utopie de la Jérusalem céleste a pour but concret de soutenir l'espérance des fidèles dans l'attente du retour proche du Seigneur¹¹⁵... » Ce désir est d'autant plus prononcé que l'événement de la Dispersion a été traumatique pour les Acadiens. Outre l'auto-justification que leur procure ce mythe d'une société pure et vertueuse, ce « souvenir » d'une époque d'abondance et de bonheur leur permet d'espérer de le retrouver dans l'avenir. L'idée d'une renaissance correspond à ce désir.

Néanmoins, cette représentation d'une Acadie « vierge » chez Landry est habituellement marquée d'un pressentiment du malheur qui s'approche, à la façon des Romantiques. La nature est vivante dans la poésie de Landry, elle a une voix et une conscience. Cette strophe du poème « La voix de la terre acadienne » est envahie à la fois par le bonheur et la tristesse :

Je sentais dans mon sein ardent germer la vie.
 Je sentais de douleur mes flancs se déchirer.
 Une immense rumeur montait inassouvie,
 Dans les flammes du soir, des cimes de Grand-Pré.

L'anticipation de l'Événement est une tache sur la vision édénique de ce peuple qui est inextricablement attaché à sa terre. Dans le poème « L'Acadienne: cette jardinière », l'auteur

¹¹⁵ [collectif], *la Bible, images, mythes et traditions*, Paris, Albin Michel, p. 197.

décrit également la beauté du paysage et l'abondance de la nature. Mais comment ne pas voir la menace qui s'approche dans la strophe :

Du verger revenait la belle jardinière.
Les branches se courbaient sous le poids de leurs fruits.
Quelque chose, pourtant, parlait de « fin dernière. »
Des deux bords de la mer surgissaient trop de bruits.

Inspiré par le récit de la *Genèse* et du poème *Evangeline* de Longfellow, le poète ne peut s'empêcher de représenter la Dispersion en suivant les archétypes de la chute première. Et bien qu'il condamne durement les actes de Lawrence, il n'exonère pas les Français de tout blâme. Si les Acadiens, décrits comme de paisibles paysans, sont épargnés, Landry dénonce tout de même les traîtres du côté des Français dans « Le siège de Louisbourg » :

La prise de Louisbourg n'est que la résultante
D'un manque d'union au milieu des Français,
Qu'un signe avant-coureur de la « Grande-Tourmente » !
Quand, Français, ferons-nous dans tous nos rangs, la paix ?
Dites ! quand serons-nous de vrais enfants de France ?
Bannissons de nos rangs les Bigots, les Vergors,
C'est là la condition de notre survivance
En cette Amérique du Nord.

Les vrais héros se trouvent dans la collectivité, dans le « nous » du peuple. Selon Mircea Eliade, le mythe vivant « fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là même signification et valeur à l'existence¹¹⁶. » Cette fonction est évidente chez Landry :

« À la Reine du ciel notre cœur fut fidèle.
L'ennemi sans pitié, par un subtil serment,
Voulut voler notre âme, et nous détacher d'Elle !
Nous fûmes, sans broncher, fermes, jusqu'à la mort.

¹¹⁶ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 10.

Le corps pouvait périr, mais - Grand Dieu - jamais l'âme !
Le droit du juste reste, après tout le plus fort¹¹⁷... »

Le rôle de la répétition dans le mythe mérite une attention particulière, sur le plan formel ainsi que sémantique : « Le mythe est une répétition rythmique avec de légères variantes, d'une création. Plus que raconter, comme le fait l'histoire, le rôle du mythe semble être de répéter comme le fait la musique¹¹⁸. » Cette répétition sert à rassurer et à renforcer l'inconscient collectif de la société acadienne, lui donnant des repères communs qui permettent de se définir. Répété suffisamment dans la tradition orale, le mythe finit par prendre l'apparence d'une vérité historique. La phrase de Mircea Eliade, « Un peuple sans histoire [...] est comme s'il n'existait pas! » aurait pu être écrite par les idéologues acadiens des conventions nationales¹¹⁹. L'angoisse existentielle n'est pas inconnue des Acadiens et le récit créant une identité propre à ce peuple en est le remède. En brisant les limites du temps linéaire pour accéder au temps mythique, Napoléon Landry et les Acadiens réussissent également à vaincre leur propre mortalité :

Quand je ne serai plus, pas même un souvenir,
Enfants, rappelez-vous, de nos aïeux, l'histoire ;
Leurs gestes immortels réjouiront l'Avenir,
Et le Temps, à jamais, vous chantera leur gloire.

Dans les *Poèmes acadiens*, les mythes de l'Acadie entourant la Dispersion valorisent le peuple acadien en lui donnant une identité spécifique en fonction de son histoire glorifiée.

¹¹⁷ Voir « la Cathédrale de l'Assomption », *infra*, p. 172.

¹¹⁸ Gilbert Durand, *les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992, p. 418.

¹¹⁹ Voir, Ferdinand J. Robidoux, *les Conventions nationales des Acadiens*, Shédiac, Imprimerie du *Moniteur Acadien*, 1907, 231 p.

En représentant dans ses poèmes des héros, des événements et des lieux acadiens, Landry a cherché à susciter la fierté et l'admiration de ses lecteurs. En littérature, comme dans la société, le mythe sert à élever l'Acadien au-dessus de sa situation quotidienne, à lui permettre de s'insérer dans une « vision du monde et du devenir¹²⁰ », même lorsqu'il vit dans un milieu où il est minoritaire et sans frontières définies.

b. Nommer un pays

L'« Arcadie¹²¹ », terre mythique et utopique, se définit par son passé et n'existe que dans la mémoire collective. Voilà d'où vient l'importance de la nommer. En plus des événements et des personnages importants, l'énumération des noms de villages et des cours d'eau est une constante du recueil, qui lui-même se réfère immédiatement au territoire par son titre. Il ne s'agit pas, toutefois, de nommer ces lieux comme ils existent aujourd'hui, mais de rappeler les noms anciens, tout comme *l'Évangéline* l'avait fait dans le Numéro du Bicentenaire de la Dispersion.

L'Acadien du retour a le sentiment d'être déterritorialisé : la terre qu'il a laissée est occupée par d'autres et il doit reconstruire une nouvelle Acadie qui est déplacée de son

¹²⁰ Armand Abécassis, « Bible et histoire », dans *la Bible...*, p. 28.

¹²¹ Une des hypothèses longtemps soutenue sur l'origine du nom Acadie suggère que Giovanni de Verrazzano aurait donné ce nom à la côte atlantique du continent nord-américain. Ce serait une référence à la région montagneuse de la Grèce antique, « Arcadie », représentée traditionnellement en littérature comme lieu mythique de paix et d'abondance. Toutefois, une deuxième hypothèse plus récente propose que le nom serait dérivé du suffixe mi'kmaq, « cadie », qui désigne un morceau de terre ou un territoire. (William B. Hamilton, *Place Names of Atlantic Canada*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1996, p. 7.)

berceau à Grand-Pré. Il ne reconnaît plus ses villages qui portent maintenant des noms anglais. L'énumération des lieux d'origine permet donc la réappropriation symbolique du territoire. « Notre Baie française », « Rivière de mon pays », « Nos églises d'autrefois » ; ces poèmes portent tous un adjectif possessif dans leurs titres et se réfèrent à un temps où les Acadiens étaient maîtres de leurs terres. Du Cap des Beaumonts (maintenant Lower Cape dans le comté d'Albert) à Chébouctou (aujourd'hui Halifax), la multitude de noms de lieux présente dans ce recueil sert à ancrer le récit :

Le territoire acadien étant fictif, nommé, la poésie acadienne plonge souvent au passé de l'Amérique, là elle dérive dans des images où naît l'idée d'une identité antérieure dont les effets portent leurs traces dans le monde contemporain¹²².

La première Acadie est définie par ces noms de lieux qui font appel à la mémoire collective de l'espace (la Baie-Française, La Have, Beauséjour, le Coude, Chipoudy, Joli-Cœur, Rivière-des-Habitants, Cap-Rouge, la Baie Verte, le Fort Latour, la Pré-des-Bourgs, etc...).

Cette attention portée à l'espace territorial s'est poursuivie dans la poésie acadienne contemporaine. Pierre L'Hérault oppose la vision de Landry à celle qui l'a suivie, c'est-à-dire celle où le territoire est une notion intérieure plutôt qu'extérieure. *Mourir à Scoudouc* d'Herménégilde Chiasson est, d'après lui, « une inversion du signe : mourir, non pas au mythe, mais à l'illusion de faire coïncider le réel et le mythe¹²³. » Les poètes acadiens depuis l'essor des années 1970 ont substitué aux noms de villages qui n'existent plus des noms de

¹²² Claude Beausoleil, « Le motif de l'identitaire dans la poésie québécoise 1830-1995 » dans *l'Identité ou l'ode à une terre nommée Québec*, Ottawa, Groupe de création Estuaire, 1996, p. 69.

¹²³ L'Hérault, *Fictions...*, p. 93.

rues et de villes qui reflètent un espace urbain. Mais ce n'est pas moins une expression du besoin de se définir dans un territoire qui n'en est pas un :

L'éclatement territorial, c'est ce que tente de masquer le récit de l'origine. D'où l'importance accordée par les poètes à la référence spatiale. Un espace qui déborde les frontières et se trouve en discordance avec l'idée d'un territoire bien marqué¹²⁴.

Les poètes modernes rêvent d'une Acadie qui est en même temps permanence et fluidité, en même temps espace concret et concept abstrait. Si l'importance des frontières a disparu, les noms de lieux demeurent. Ce rejet des frontières rejoint le rejet de l'ancienne idéologie acadienne :

Refus d'une Acadie ancestrale où le patriotisme s'exprime en accord avec une fidélité aveugle au passé, refus également d'une Acadie actuelle trop somnolente et dans laquelle le poète se sent étranger. Ce sentiment d'aliénation provoque chez lui [Raymond Guy LeBlanc] un vif mouvement de révolte¹²⁵.

Le pleurnichard Abbé Landry a refusé les problèmes de son temps, et les discours officiels ont donné naissance au nationalisme religieux sous le regard bienveillant d'une vierge malicieuse...¹²⁶

Ces poètes modernes tels que Raymond Guy LeBlanc reprennent les mêmes référents géographiques que Landry, mais en les déconstruisant. Ils expriment l'impossibilité de rejoindre le passé dans leur situation actuelle :

Inconsciente vague tu me cherches un nom
Qui se perd dans un cerveau à deux lobes

¹²⁴ *Ibid*, p. 95-96.

¹²⁵ Pierre-André Arcand, Gérald Leblanc et Pierre Roy, « Une poésie militante », dans *la Revue de l'Université de Moncton*, 5^{ème} année, n° 1, janvier 1972, p. 115.

¹²⁶ Pierre-André Arcand, Gérald Leblanc et Pierre Roy, « Entrevue avec Raymond LeBlanc » publiée dans *la Revue de l'Université de Moncton*, 5^{ème} année, n° 1, janvier 1972, p. 97.

Une rue sillonne un réseau vers le sud
 Une direction s'interroge au carrefour de l'est¹²⁷

Cette impossibilité de se nommer n'est que l'envers de la médaille des vers de Napoléon

Landry :

Quelle vie ardente est la tienne
 Rivière de mon fier pays !
 Qu'un passant ait pour toi mépris,
 Moi je t'aime et t'appelle mienne¹²⁸.

Alors que le Petitcodiac de la vision de Landry « charrie un flot rouge et fort / Et sème la vie à plein bord », celui de LeBlanc : « charri[e] la boue comme autant de villages /brisés / au croisement des villes anglaises ». LeBlanc s'oppose aussi de façon formelle à Landry et, probablement inspiré par les poètes québécois, déconstruit le langage pour exprimer son refus du passé. Mais le fait d'affirmer fièrement comme le fait Landry et d'interroger cette affirmation comme le fait LeBlanc sont deux réactions qui proviennent du même désir d'appartenance. D'ailleurs, la réappropriation symbolique du territoire continue d'être un élément marquant de la poésie acadienne. Dans « Chipoudie, 1697-1755¹²⁹ », Serge Patrice Thibodeau est pris entre « la mémoire écrite en lettres de feu dans le ciel » et le désir de cesser d'être « enfants d'une exigeante mythologie ». Herménégilde Chiasson remarque que :

La littérature acadienne de la fin des années 1960 et du début des années 1970 fut marquée par la toponymie. Son premier mouvement fut une sorte de rituel ou de passage en réaction aux générations précédentes, qui n'avaient procédé

¹²⁷ Raymond Guy LeBlanc, « Petitcodiac II », dans *Cri de terre*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1972, p. 47.

¹²⁸ Voir *infra*, p. 75.

¹²⁹ Serge Patrice Thibodeau, *Nous, l'étranger*, Trois-Rivières/Echternach, Écrits des Forges/Éditions Phi, 1995, p. 57-70.

que par allusion. Il nous fallait nommer les lieux, comme pour nous les approprier, pour mieux les habiter¹³⁰.

Habiter l'Acadie, c'est y assumer sa place mais aussi lui donner une place affective sinon géographique. En fin de compte, voilà quel était le rêve de Napoléon Landry.

Ceux et celles qui ont suivi Landry en poésie acadienne expriment souvent une volonté de s'opposer violemment à la vision proposée par celui-ci. La poésie acadienne d'aujourd'hui réitère incessamment le désir de se défaire du passé malgré le fait qu'elle continue à le nommer. D'après Herménégilde Chiasson : « On a regardé la poésie acadienne des débuts comme une poésie nationaliste, on n'a pas su y reconnaître la réclamation d'une parole et un désir de changer le cours de notre histoire. Le projet demeure¹³¹. » En somme, c'est le projet de l'écriture de « fixer ». L'absence de frontières incite les Acadiens à chercher l'appartenance au sein de leur culture. C'est de cette tension entre le désir de se créer un pays concret et l'impossibilité de la réalisation d'un tel projet, que la littérature acadienne est née.

Le projet de Napoléon Landry était une vaste entreprise. Dans le contexte d'une idéologie en même temps instable et dynamique, il a repris les mythes de l'histoire acadienne pour leur donner une forme poétique, mais en partant d'une perspective patriotique. Si le « je » est à peu près absent de sa poésie, la collectivité y est omniprésente. Donc, c'est un projet de société. Les noms propres cités dans son recueil visent une

¹³⁰ Herménégilde Chiasson, [s. t.] dans *Congrès mondial acadien : l'Acadie en 2004*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, p. 246.

¹³¹ *Ibid.*

réappropriation non seulement du territoire perdu, mais également de son passé avec ses héros et ses héroïnes. Le récit commun est de cette façon fixé par l'écriture, mais le projet de préciser l'identité du peuple et des individus est un processus continu.

Pourquoi relire les *Poèmes acadiens* presque un demi-siècle plus tard ? C'est justement ce recul par rapport à l'idéologie de l'époque qui favorise une appréciation plus objective - et par conséquent, plus durable - de l'œuvre. La critique de Landry jusqu'à présent n'a fait que répéter la nécessité de se défaire de cette idéologie alors qu'une relecture implique une nouvelle approche, même par rapport aux aspects plus traditionnels du recueil. Cette relecture, en s'efforçant d'éloigner les idées reçues de l'époque qui a suivi celle de Landry, est indispensable à une compréhension actuelle des *Poèmes acadiens*. Outre leur valeur esthétique, ces poèmes proposent une vision de l'Acadie et de son identité qui, si elle a été en partie reprise, réécrite et rejetée, continue à durer. Les *Poèmes acadiens* de Landry sont le produit d'un travail complexe aux niveaux formel et historique et ils sont issus d'un désir fondamental de se définir et de se connaître. Le désir de l'écrivain rejoint celui du peuple dans un recueil qui lui est dédié. Finalement, les *Poèmes acadiens* marquent un point tournant, ainsi qu'une étape cruciale, de la littérature contemporaine en Acadie.

Note sur l'établissement du texte

Le texte de base de cette édition critique est celui qui représente le mieux la dernière volonté de l'auteur: il s'agit de la version annotée de son dernier recueil¹³², *Poèmes acadiens*, paru en 1955, l'année qui précède sa mort. Ce recueil reprend une vingtaine de poèmes du premier recueil, *Poèmes de mon pays* (1949) et une douzaine de poèmes parus dans *l'Évangéline* entre 1937 et 1954. Ces poèmes sont sans cesse réécrits par l'auteur et subissent chaque fois des transformations importantes.

Pour respecter l'intégrité du texte et la volonté de l'auteur nous avons laissé en bas de page les notes de Landry. Elles sont indiquées en chiffres arabes et la numérotation recommence pour chaque poème puisque c'était la méthode utilisée par l'auteur. Pour faire la distinction entre les deux types de notes, nos interventions sont indiquées par les lettres minuscules qui renvoient à la fin du texte.

L'ordre original des poèmes a été respecté, sauf pour quelques poèmes faisant partie d'un ensemble publié dans *l'Évangéline* : « Poèmes à l'occasion du Bicentenaire de la Dispersion¹³³ ». La volonté de l'auteur exprimée à la fin de la version annotée de *Poèmes acadiens* est claire : « le poème du Bicentenaire doit être publié tel que publié dans *l'Évangéline* ». Par conséquent, les poèmes en question ont été rassemblés sous ce titre dans notre édition, et trois poèmes qui ne figurent pas dans l'édition de 1955 ont été ajoutés. Ce sont : « L'Acadienne - de l'école », « Présages du Grand Dérangement » et « Ce grand jour ». En outre, l'auteur exprime le désir d'ajouter le poème « Pie XI : l'homme des cimes » en vue d'une nouvelle impression. Ce poème a été placé vers la fin du recueil, parmi les poèmes qui traitent de la Renaissance et de l'actualité acadiennes à la suite de « La cathédrale de l'Assomption ». Il a été reproduit tel qu'il avait paru dans *Poèmes de mon pays* en 1949.

Les poèmes de Napoléon Landry sont caractérisés par l'emploi d'un niveau de langue assez recherché. Seules quelques traces du parler acadien demeurent, par exemple le verbe « jongler¹³⁴ » dans le sens de « réfléchir sérieusement, songer, ruminer, rêver, muser.¹³⁵ » Afin d'améliorer la lisibilité du texte, nous avons apporté certaines corrections mineures au niveau de l'orthographe et de la ponctuation. Les mots ou lettres en question ont été placés entre

¹³² Cette version est conservée au CÉA.

¹³³ *l'Évangéline*, le 15 août 1955, p. 66-71.

¹³⁴ Vers 32, « Dédicace de la Cathédrale », *infra*, p. 89.

¹³⁵ Pascal Poirier, *Glossaire acadien*, éd. critique par Pierre M. Gérin, Moncton, Éd. d'Acadie-CÉA, 1995, p. 268.

crochets. Toutefois, certaines corrections apportées à la ponctuation et la suppression de certaines majuscules ne sont pas signalées dans le texte afin d'éviter un alourdissement inutile de celui-ci.

La « majusculite »

Ce mot emprunté à Albert pour désigner l'abus des majuscules ne pourrait être plus approprié pour décrire le texte de Napoléon Landry. Néanmoins, Doppagne remarque beaucoup de déviations parmi les écrivains et les autorités en matière de correction du langage dans l'utilisation des majuscules. Par exemple, il dit : « Selon les auteurs, selon le respect que l'on porte aux choses de la religion, on note une hésitation pour une série de dénomination¹³⁶. » Et plus loin : « Dans une certaine mesure, on pourrait dire que l'allégorie divinise des concepts et on note, dans ce domaine, une assez grande liberté dans le recours à la majuscule : la Mort, le Ciel, la Science, le Travail, le Bien, le Mal¹³⁷. » Notre désir étant de demeurer autant que possible fidèle aux désirs de l'auteur du texte, la plupart des majuscules ont été préservées dans cette édition. Sauf dans quelques cas extrêmes où il ne peut exister aucune justification raisonnable à la présence de celles-ci, les majuscules en début de mots qui ne sont pas des noms propres appartiennent à une des quatre catégories suivantes :

- 1 - Tout ce qui se rapporte à Dieu et par extension, à la religion catholique et aux concepts divins (par exemple : Lumière, Sang de Jésus, Croix du Christ).
- 2 - Les concepts idéaux ou absolus et la sacralisation (élévation) de ces concepts ou événements (par exemple : Vérité, Bien, Temps).
- 3 - La personnification allégorique des saisons, des lieux ou des émotions (par exemple : Hiver, Côte, Discorde, Douleur).
- 4 - L'emploi métonymique d'un nom commun pour désigner un lieu spécifique (par exemple : Rivière pour rivière Petitcodiac, Fort pour Port-Royal).

Les titres des poèmes qui sont entièrement en majuscules dans l'édition de 1955 ont été reproduits exactement dans notre édition. Toutefois, lorsqu'ils sont cités dans le texte, nous avons limité l'usage de la majuscule à la première lettre du premier mot du titre afin d'éviter un alourdissement inutile du texte.

Les majuscules jouent donc un rôle important dans la poésie de Napoléon Landry, démarquant les mots qui ont une signification précise dans leur contexte particulier. Les majuscules que nous avons jugées superflues sont celles qui en début de mots ne possèdent pas cette fonction. En d'autres mots, ce sont des noms communs, adjectifs ou autres, qui n'ont pas de signification spéciale. Les points cardinaux portant la majuscule, par exemple,

¹³⁶ Albert Doppagne, *Majuscules, abréviations, symboles et sigles*, Paris, Duculot, 1979, p. 33.

¹³⁷ *Ibid*, p. 39.

ont été corrigés par nos soins, ainsi que toute saison qui n'est pas personnifiée. D'autres exemples sont les mots : « castor », « pont » (d'un navire), « rocher » et « ouragan ». Les majuscules suivant le point virgule ou le tiret ont également été supprimées.

Ponctuation

Nous avons limité nos interventions au niveau de la ponctuation aux seuls cas où le texte était alourdi ou sa compréhension entravée. En prenant soin de préserver le rythme de l'auteur, quelques accumulations de signes de ponctuation excessifs ont été légèrement allégés. Le tiret est un signe utilisé très fréquemment par Landry et nous avons dû le supprimer occasionnellement. Outre ses fonctions habituelles : « Volonté délibérée ou négligence, le tiret apparaît souvent comme un signe qui double (pour le *renforcer*) un autre signe de ponctuation¹³⁸. » C'est, en effet, très souvent le cas chez Landry, qui s'en sert comme pause allongée dans le rythme du poème. On peut citer cet exemple :

La montagne, au couchant, devient
Rose. - Lescarbot, d'une main,
Frôle, de sa lyre muette,
Un accord au refrain des flots¹³⁹.

Il s'en sert aussi pour annoncer un changement de ton dans le texte. Néanmoins, le tiret a dû être supprimé lorsqu'il apparaissait inutilement à la fin d'une phrase (à moins qu'il ne s'agisse de l'insertion d'une phrase complète) ou lorsqu'il alourdissait inutilement le texte et que sa suppression n'appauvrissait aucunement le texte, comme c'est le cas dans le vers suivant : « En nuit, soudain, parut, - la lueur d'une ferme, » est remplacé par : « En nuit, soudain, parut la lueur d'une ferme, ».

Parmi les autres signes de ponctuation qui furent supprimés ou ajoutés figurent la virgule, le point-virgule et les guillemets. Ces derniers apparaissent habituellement où il y a dialogue, et nous avons remplacé les guillemets anglais (""") par les guillemets français («») et fermé les guillemets lorsqu'il y avait lieu. Dans certains cas, une virgule a dû être ajoutée, comme à la fin du vers : « Le battement des mains et le salut des voiles, » (suivi de « Le gazouillis des blés et le chant des étoiles, »). Ailleurs, nous avons supprimé la virgule lorsqu'elle entravait le sens ou le rythme. De même pour le point-virgule dont Landry se sert fréquemment et qui a quelquefois pu être supprimé ou remplacé par une virgule.

¹³⁸ Albert Doppagne, *La Bonne ponctuation*, Paris, Duculot, 1978, p. 29.

¹³⁹ « Maître Lescarbot et sa cantilène » voir *infra*, p. 96.

Sigles et abréviations

CÉA	Centre d'études acadiennes
dir.	sous la direction de
éd.	éditeur
<i>Ibid.</i>	même ouvrage
<i>infra</i>	plus loin
n°	numéro
p.	page, pages
[<i>sic</i>]	faute dans le texte original
[s. a.]	sans auteur
s.l.n.é.	sans lieu ni éditeur
[s. t.]	sans titre
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
vol.	volume, volumes
[...]	passage supprimé dans une citation
[lettres ou mots]	correction ou ajout apporté au texte
< >	commentaire éditorial

Poèmes acadiens

INVOCATION

Dans des moules bien clos,
Avec de bons vieux mots,
D'une flamme immortelle,
5 Muse, arrive, martèle,
Polis et lime encor,
Sur ton enclume d'or,
Un poème de Vie !
Ô viens, je t'en supplie !
10 Sans invoquer l'éclair,
Ni le bruit du tonnerre,
Sans honnir l'Angleterre,
Dans un chant simple et clair,
Viens ! Redis-nous l'histoire,
15 Dans un rythme français,
D'un peuple qui renaît
De vaillance et de gloire !...

RÉSIGNATION

Dieu seul dispose de tout être.
Ô Vierge, dites-nous ? Peut-être
Dieu veut-il que ce peuple soit,
5 Sans y penser, son Porte-Croix,
Sur les grands chemins de l'Histoire,
Et qu'il ajoute, expiatoire,
Aux spirales bleues de l'encens,
Le pur sacrifice du sang,
10 Comme un élément à sa gloire ?
Votre mystère est infini,
Seigneur ! Et votre nom béni !

À NOTRE MATERNELLE PATRONNE
Notre-Dame de l'Assomption

5 Ô Vierge de l'Assomption,
 Toute âme exalte en Acadie
 Votre Gloire ! ... Le Mont Sion
 Vous vit dans une mélodie
 D'anges, sur un nimbe de feu,
 Pure et belle comme l'aurore,
 Monter vers les splendeurs de Dieu.
 10 Jamais transport ne fit éclore
 Telle joie au divin séjour.
 Ce fut votre première fête,
 Un concert infini d'amour...
 Douze étoiles, sur votre tête,
 15 Éblouissent le firmament,
 Et font pâlir de milles flammes,
 À vos pieds, la lune au croissant.
 Les chœurs célestes vous acclament.
 Le Père Éternel vous reçoit,
 20 Comme l'arche sainte, en son temple.
 Le Fils, notre Seigneur et Roi,
 Dans la fleur de Jessé, contemple
 Sa Mère, - Mère des vivants -
 Et de sa Lumière l'inonde.
 25 L'Esprit de Dieu, qui, tel qu'un vent,
 Dès le commencement du monde,
 Planait sur la face des eaux,
 Vous dit son Épouse et sa Reine.
 30 Ô Vierge, des cieus les plus beaux,
 Demeurez notre Souveraine.

VOTRE ASSOMPTION

5 La fraîcheur du matin se parfumait de roses.
 Un étrange frisson troublait Gethsémani.
 Un vent mystérieux frôlait l'âme des choses.
 Josaphat s'éveillait aux voix de l'Infini
 Et tout Jérusalem regardait dans la nue,
 S'épanouir au loin du Paradis les toits
 Et fuir éperdument, d'une grâce inconnue,
 L'envol de séraphins aux rayons de la Croix.

10 Et dans un tourbillon de lumière, des ailes
 Sans nombre s'exalter ; - comme en procession !
 Vierge Sainte, c'était là votre Assomption,
 Vous la Médiatrice aux gloires éternelles !
 15 Rome a dit : « Assumptua est » et tout l'univers
 Et les anges du ciel et les vagues des mers,
 Le battement des mains et le salut des voiles,
 Le gazouillis des blés et le chant des étoiles,
 D'une voix, d'un seul cœur, clament : - « Assumptua est » !
 20 Devant telle clameur, taisez-vous, vents de l'est !

Ave Maria - Stella Maris

25 Le Christ n'a-t-Il^b pas dit : « Et voici que je suis
 Avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »
 Pierre, cet « autre Christ » malgré les chocs, la nuit,
 Maintient la barque au vent, jette au large la sonde ;
 Sur le vaste horizon ouvre, grande, la voile
 Et dirige la proue aux feux de votre Étoile.

Sancta Ecclesia

30 C'est que la Sainte Église est toujours la gardienne,
 Par tout ce qui s'en va, des Paroles de Dieu.
 C'est Elle qui toujours, catholique et romaine,
 Diffuse la lumière en tout temps et tout lieu ;
 C'est Elle qui malgré les vents de la tempête
 Malgré l'inique guerre et ses déchaînements,
 35 Au cœur même de Rome, en ce grand jour de fête,
 À la voix du Pontife, aux applaudissements
 De l'univers entier - c'est le fait de l'Histoire ! -
 Vierge et Mère de Dieu proclame votre gloire¹.

¹ Dans un concours littéraire international organisé en 1951 par le Puy Florimontain de Lyon en l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie, ce poème a obtenu le quatrième prix.

Le 20 mai, le texte a été lu dans la Basilique de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon, et l'auteur a reçu comme trophée un diplôme à la Croix-Blanche de Savoie.

NOTRE ACADIE

5 Il y a plus de trois cent[s] ans,
 Un petit peuple, issu de France,
 Se tailla, près de l'Océan,
 Dans une terre d'abondance,
 Un domaine vaste et royal !
 Un double chaînon de montagnes
 En protège l'immense val ...
 10 Notre Acadie ! ... Une campagne,
 Que baignent les flots de la mer,
 Dans une lumière nouvelle,
 La plus pure de l'univers,
 S'étale, blonde et toute belle !
 De Port-Royal à Joli-Cœur.
 15 Tout un peuple, sous votre Étoile,
 Vierge Sainte, d'un même cœur
 Y peine. - Nulle ombre ne voile
 L'avenir. - Comme il est heureux!
 Ses jours sont beaux sous le ciel bleu.

LA TERRE ACADIENNE

5 Notre seul point d'appui sera, daignez le croire,
 La Terre Acadienne en face de la mer.
 Le vieux sol de chez nous tout façonné d'histoire.
 Le sol de nos aïeux toujours pour nous si cher.

La Terre Acadienne, Ô la seule immortelle !
 La terre radieuse à l'ombre des grands bois.
 Elle seule toujours nous demeure fidèle,
 Seule, elle se souvient des grands jours d'autrefois.

10 Déjà le soc s'affine au marteau de l'enclume.
 La colombe roucoule au coin du vieux clocher.
 De trèfle et de jasmin la brise se parfume
 Et l'hirondelle vient, sous le toit, se nicher.

15 Voyez-vous reverdir les coteaux dans la brume ?
 Un Être Tout-Puissant soulève les sillons.
 Le soleil du midi sur les collines fume.
 Des mugissements font retentir les vallons.

20 Le souffle du printemps en recourbant les branches,
 Refleurit les vergers sur le flanc des coteaux,
 Et sème les champs verts de ses corolles blanches.
 Le paysan sourit aux ébats des agneaux.

25 Voyez-vous ces enfants revenir vers l'Église ?
 L'église qui se dresse à la croix du chemin ?
 - Le Verbe, seul, toujours, par Elle évangélise ! -
 Leurs groupes en marchant se tiennent par la main.

30 Enfants de mon pays, oui ! marchez haut la tête !
 La Vierge vous attend au pied de son autel !
 Vous lui direz tout bas, qu'en votre cœur « c'est fête ! »
 « C'est fête ! » - le reflet d'un amour immortel.

30 Et voilà pour nous tous la Terre Acadienne,
 Celle qui pour son Dieu dut jadis tant souffrir;
 Du passé le plus noble Elle est la gardienne.
 N'allons-nous pas la voir, de nouveau, refleurir ?

LA VOIX DE LA TERRE ACADIENNE

5 Je les ai vus partir, comme dans un nuage,
 Tous mes fiers paysans, tous ceux que j'aimais tant ;
 Ils s'en allaient, le cœur navré, vers le rivage ;
 Des voiles sur la mer se gonflaient dans le vent.

Le vent les emportait sur une mer sans borne,
 Au gré de la tempête, aux quatre coins du ciel ...
 Et seule je restais silencieuse et morne,
 Dans mon rêve sans fin, dans mon ennui mortel.

10 Depuis cent cinquante ans ma glèbe nourricière
 Leur donnait, sans compter, les gerbes de froment ;
 Mes flots dans un rayon d'amour et de lumière,
 Leur offraient le poisson de mes golfes d'argent.

15 Je les revois encore aborder mes rivages ...
 Déjà leurs blés buvaient l'effluve du soleil ;
 Leurs bras dérobaient même à l'Océan ses plages,
 L'écho de leurs refrains partout sonnait l'éveil.

20 Mes champs à leurs sueurs prodiguaient l'abondance.
 Mes vallons s'emplissaient de sourds mugissements.
 Mes vergers reflouris, à la brume qui danse,
 Embaumaient de parfums les brises du printemps.

25 Je me rappelle encor cet éclat de leur rire
 Qui résonnait sonore et railleur et si pur !
 Ils sentaient sous leurs pas l'ébauche d'un Empire ;
 La forêt, de leurs chants, gazouillait dans l'azur.

Je sentais dans mon sein ardent germer la vie.
 Je sentais de douleur mes flancs se déchirer.
 Une immense rumeur montait inassouvie,
 Dans les flammes du soir, des cimes de Grand-Pré.

30 Si l'âtre de sa bûche éclairait leur chaumière,
 La porte s'ouvrait grande et le jour et la nuit.
 Si leur table attendait le passant comme un frère,
 Leur bonheur s'écoulait comme un ruisseau sans bruit.

35 Combien de fois, le soir, j'ai vu d'un jet de flamme,
 Tout un groupe d'enfants, têtes aux boucles d'or,
 Chanter, devant l'autel, une hymne à Notre-Dame !
 Comme dans un vitrail je les revois encor.

40 J'ai vu mes épis mûrs, au Divin Sacrifice,
 Devenir « Chair du Christ » aux parfums de l'encens,
 Et le jus de ma grappe à la mi du calice,
 Devenir, sous le ciel, « breuvage des Vivants ».

45 Un amour infini s'épanchait de ces âmes ;
 Au souffle de l'Esprit qui descendait des cieux,
 La bonté du Très-Haut les brûlait de ses flammes,
 Et la candeur des saints rayonnait dans leurs yeux.

Et je revois encor, en recourbant la branche,
 Dans une procession, allant vers le saint lieu,
 Passer l'Ostensoir d'or au saint jour du dimanche.
 Tout un peuple adorait ainsi le Seigneur Dieu !

50 Puis le Silence mit sur moi comme un suaire ...
 Le prêtre, hélas ! jamais ne revint me bénir ;
 Je ne pouvais plus voir en face la lumière,
 Et je me regardais, dans ma peine, mourir.

55 La mer ne chantait plus le soir sur mes rivages.
 Seule, je m'éteignais dans mon immense deuil.
 Fut-il jamais douleur plus grande au cours des âges ?
 La Mort, de son linceul, recouvrait mon cercueil.

*
 * *

60 En les voyant partir pourtant, tu t'en rappelles,
 Dans un dernier regard, suprême réconfort,
 Ils me disaient tout bas : « Nous te serons fidèles. »
 L'Amour a de ces traits plus puissants que la Mort.

65 Mais déjà j'entrevois sous un ciel qui flamboie
 Leurs troupes revenir, là-bas, de l'infini !
 Ô miracle du ciel ! Inconcevable joie !
 Seigneur, que votre nom soit à jamais béni !

À NOTRE ACADIE

5 Amour mystérieux
 Du pays des aïeux,
 De ta divine flamme,
 Forge et trempe notre âme !
 Ô pays de douleurs
 Qui modela nos cœurs,
 Pays baigné de larmes,
 Meurtri de mille alarmes,
 10 Malgré la trahison,
 L'assaut et la prison
 Sois fort dans ton silence !
 Va ! marche ! recommence !
 Dans un rayon divin,
 15 Vers Dieu, suis ton chemin !
 Acadie indomptable,
 Toujours plus redoutable,
 Ta résurrection

20 Fait l'admiration
 Des nations du monde
 Que ta foi soit féconde !
 Revenu de l'Exil,
 Vainqueur de tout péril,
 25 Ton peuple, de vaillance,
 À ton sol se fiance
 Et regarde venir,
 Triomphant, l'avenir.
 Ô terre la plus belle,
 30 Acadie immortelle,
 Sois toujours, sous les cieux,
 Fidèle à tes aïeux !
 Comme la mer remonte,
 Ta jeunesse qui monte,
 35 Sentant battre son cœur,
 D'une brûlante ardeur,
 Dira, de ton histoire,
 Le martyre et la gloire !

APOSTROPHE DE LA CÔTE À LA MER

Méditation à Caraquet

Pas un nuage au ciel ! Sur la Baie-des-Chaleurs,
 Le soleil s'éprenait à ses jeux de lumière.
 5 L'espace était rempli d'innombrables lueurs.
 La paix régnait partout, dans le ciel, sur la terre.
 La nature aux cent voix exaltait son bonheur.
 Seul et de loin, j'ai vu de Caraquet la Côte.
 Du haut Saint-Léolin, je croyais entrevoir
 10 Un grand bras qui retient au large la Mer haute.
 Elle chante la Mer dans l'immense entonnoir.
 Elle s'agite aux vents qui s'engouffrent du pôle.
 La Côte alors lui dit : « Tu n'iras pas plus loin !
 Je t'arrête sans même y mettre mon épaule !
 15 Seul, là, mon bras se courbe et sans peine te tient.
 Depuis des jours sans nombre, à mes pieds tu te brises.
 Les vaisseaux, tes jouets, s'abîment sur mes flancs.
 Quand va-t-il en finir le remous de tes brises ?
 Je les ai vus se fondre, au souffle du printemps,

20 Dans le creux de ma main tes banquises si blanches !
Mais, dis ! n'ajoute pas l'insulte à ma douleur.
Parfois je sens sous moi des sursauts d'avalanches.
C'est que la Terre, au fond, sent frémir son vieux cœur.
C'est qu'un Dieu Tout-Puissant - non pas un dieu d'Égypte,
25 De Delphes, de Palmyre ou d'Athènes - ceux-là ,
Depuis la nuit des temps, blanchissent dans leur crypte ;
Mais un Dieu Tout-Puissant, de qui saint Paul parla
Dans un verbe inspiré, devant l'Aréopage ;
Un Dieu, le seul vrai, qui, dès les commencements,
30 Fit, de rien, la lumière, et de sa propre image,
Modela l'homme, maître et roi des éléments.
C'est Lui qui fit le monde et tout ce qu'il renferme,
Et juste Souverain de ce vaste univers
Donne aux peuples les champs, le pain, l'azur, le terme.
35 Son Fils, qui délivra le monde de ses fers,
Est sa gloire. C'est Lui, dans le temps et l'espace,
L'Être absolu, parfait, l'Acte infiniment pur,
Lui, dont l'Esprit voltige en tout sens la surface,
Et donne à l'Univers son branle dans l'azur ...
40 Souverainement bon, Seul, Il est la puissance !
En tout je me conforme à l'esprit de sa Loi,
Et garde, entre nous deux, une juste balance.
Vieil Océan prends garde à toi ! Écoute-moi !
Arrête ! - Tes assauts en contre-coups m'émeuvent !
45 Si de mon poing, par Dieu, je levais un seul doigt,
Tu t'en irais danser aux Bancs de Terre-Neuve ! »

LE PETITCODIAC²*Marée descendante*

5 Quelle vie ardente est la tienne
 Rivière de mon fier pays !
 Qu'un passant ait pour toi mépris,
 Moi je t'aime et t'appelle mienne.
 N'es-tu pas une sœur du Nil ?
 L'Acadien, sur toi, ne vint-il
 10 Pas d'exil ? N'es-tu pas l'artère
 Qui palpite au flanc de la terre,
 Qui charrie un flot rouge et fort
 Et sème la vie à plein bord ?
 Lorsque la lune, rouge et ronde,
 Déclenche^c un rythme étrange à l'onde
 15 Et que l'heure sonne au cadran,
 Rivière, vers ton Océan
 Tu te déverses toute entière
 Et dans ta béante litière
 Étales au ciel étonné
 20 Le Grand-Rocher tout satiné
 De goémon et cette épave
 Aux mâts brisés, couverts de lave,
 Qui les bras tendus vers le ciel
 Exhale un suppliant appel
 25 Dans l'espace où tout agonise ...
 Un sable implacable l'enlise !
 Le vent plus sonore, le soir,
 Prend son vol dans ton entonnoir.
 Ton gouffre aux falaises rougeâtres
 30 Se creuse. Des amphithéâtres
 Se dessinent lointains, profonds,
 Comme un abîme, en ces bas fonds.
 De grâce écoute ma requête,
 Mer ! Ne va pas plus loin ! ... Arrête ! ...

² Fait géographique et même astronomique vraiment extraordinaire précisément tant au solstice de juin qu'à celui de décembre, quand le soleil avive son ardeur et que l'influence de la lune se fait plus intense, surtout si le vent souffle du sud. Les flots de la Baie Française (Fundy) s'accumulent, se repoussent, s'éperonnent et s'élancent comme un escadron dans un chemin creux, s'engouffrent dans leur entonnoir, atteignent en six heures la hauteur de quelques cinquante pieds et font de la marée montante du Petitcodiac un phénomène unique au monde.

35

Marée montante

L'Océan, à bout se refoule.
 En bas du Cap-Rouge, la houle,
 D'un tintamarre de clairons,
 Mobilise ses escadrons,
 40 Et tel qu'un Titan sous la nue,
 Se démène et passe en revue,
 - Dieu sait pour quelle invasion, -
 Sa formidable légion.
 Tout près, à nos pieds le rivage
 45 Oppose une épaule sauvage
 À l'effort de la haute mer
 À l'horizon brille un éclair ;
 Le Cap-Enragé, dans la brume,
 Projette un front blême qui fume ...
 50 Un court moment, où tout se meurt,
 Suscite, en l'air, de la stupeur.
 Déjà la vague au large ondule,
 Et pour le combat s'accumule,
 Ainsi qu'un coursier trop ardent
 55 Piaffe, prend le mors aux dents,
 Hennit, bondit, se cabre, écume ...
 Le phare à la Pointe s'allume².
 Prends vite ton vol sur le vent,
 Gibier à la huppe d'argent !
 60 Ralentis tes feux, grande lune !
 Tiens fort tes cauales, Neptune !
 Le lion de nouveau rugit.
 Pêcheurs ne soyez pas surpris !
 La vague en démente s'apprête
 65 Au combat. - Une énorme crête
 Se recourbe, prend son galop
 Engloutit tout, carène, îlot,
 Attaque les flancs de la terre,
 Roule et gronde comme un tonnerre,
 70 Rage, écume, crinière au vent,
 Et triomphalement reprend,
 Puisque l'heure au vieux cadran sonne,
 Le domaine que Dieu lui donne.

² La Pointe des Beaux Monts.

75 Ô rivière de mon pays
 Quelle vie ardente est la tienne !
 Qu'un passant ait pour toi mépris,
 Moi, je t'aime et t'appelle mienne !

LA PÊCHE SUR LE PETITCODIAC ¹

5 « Comme le courant monte vite, »
 Dit Jean. - Poussons la barque à l'eau,
 La brise au large nous invite,
 Les cœurs sont gais, le ciel est beau.
 Et la barque glisse, légère
 Comme un oiseau qui prend son vol,
 De la falaise à la rivière.
 10 « Hisse la grand'voile, dit Paul,
 Et le frère au torse d'athlète,
 D'un rythme égal, la gonfle au vent.
 La mer, qui recourbe sa crête,
 Emporte la seine en fuyant,
 Et la voile file en dérive.
 15 Le soleil, par delà le mont,
 Descend, vermeil. La brume arrive.
 Le ciel à la mer se confond.
 La torche rouge de résine,
 Se tord, flambe et vacille en nuit.
 20 Comme une mère dodeline
 Son enfant qui s'endort sans bruit,
 La Baie emporte ainsi sur l'onde,
 En lui murmurant sa chanson,
 La barque vers la mer profonde.
 25 Le feu rutil ; - le poisson
 Abonde, montre ses nageoires,
 Fixe d'un œil clair le flambeau,
 Et de multiples trajectoires,
 Dessine des remous sur l'eau.

*
 * *
 *

¹ Au temps de Thibodeau, fondateur de Chipoudy.

30 « Que l'air est pur, l'espace immense !
 Dit Jean, et que la vie à deux
 Est belle ! - Ici, nulle allégeance²,
 Que celle due à notre Dieu,
 Et celle-là, comme elle est douce ! ... »
 35 - Jean écoutait parler son cœur. -
 La seine donne une secousse.
 Déjà l'aurore, avec douceur,
 Blanchit la nue aux franges roses.
 Paul affine son grand couteau.
 40 Un frisson passe sur les choses.
 Jean, à la cadence des flots,
 Tire, penché, l'humide seine ;
 Le lourd poisson, d'un gris d'acier,
 Frétille sur le pont d'ébène
 45 Qu'une main souple happe au gosier,
 Éventre, aplatit, lave et sale ...
 Les paniers sont pleins. - Le soleil
 Se lève. - Comme une cavale,
 La mer frissonne ; c'est l'éveil
 50 Des choses - la lumière inonde^d
 Tout, comme au premier jour du monde !

² Serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, serment qui causa tant de malheurs aux Acadiens depuis le Traité d'Utrecht (1713) jusqu'à la Dispersion (1755).

RIVIÈRE DE MON PAYS¹

5
 Quelle vie ardente est la tienne,
 Vagabonde de mon pays !
 Inlassable, à ta mâle antienne,
 Tu jettes au large tes cris.

10
 Combien charmeuses sont tes plages ! ...
 J'ai vu souvent, au ciel vermeil,
 Sur les dunes de tes rivages,
 Rire aux éclats, le vieux soleil.

15
 Ne m'as-tu pas, dans ma jeunesse,
 Fait voir un coin de l'infini ?
 Ne m'as-tu pas, dans ta tendresse,
 Bercé comme un enfant béni ?

20
 Tu demeures toujours la même,
 Dans ton vol à l'appel d'en-Haut.
 Le Temps ne te fait pas plus blême.
 Ton front flambe, toujours plus beau.

25
 Combien de fois j'ai dû me battre
 Contre tes flots et tes remous.
 J'ai dû me battre, un contre quatre ;
 Je t'aimais quand même ; c'est nous !

30
 Ton enfant n'avait qu'une barque ;
 Le vent voulait tout déchirer.
 Je cherchais là-haut qu'une marque ;
 Je ramais à tout chavirer.

35
 Ta vague, en recourbant sa crête,
 Vit pâlir mon ami si cher ;
 Aux tourbillons de la tempête,
 Qu'ils rugissaient, tes flots, ô Mer !

Je dus le quitter sur ta rive
 Et m'en aller, seul, au soleil.
 Ta vague alors me fut moins vive.
 L'aube chantait dans son éveil.

¹ Le Petitcodiac.

*
* *
*

35 L'Acadien seul fut ton maître.
Lui seul, aux fureurs de tes flots,
- L'univers doit le reconnaître -
Fit ta digue et tes aboiteaux.

40 Lui seul fit cette cale sèche
En amont du vieux Beauséjour.
Lui seul dut la mâter, ta brèche,
Et dompter de tes flots le cours.

45 Elle est là, la cale première,
Aux abords d'un nouvel univers
Où la flotte dut se refaire
Pour chasser l'ennemi des mers.

50 Demeure l'éternelle artère
Qui vitalise notre sol.
Que ta chanson sauvage, altièrre,
Donne à l'oiseau même son vol.

50 Dans tes rayons mystérieux,
Sois un hymne à la Providence !
Sois, dans les souvenirs de France,
Un souffle qui nous vient des cieux !

NOTRE BAIE FRANÇAISE

5 Aux vents de l'équinoxe, aux remous de la lune,
Notre Baie se fait rouge et hurle sur la dune
Sa crête, en se courbant, galope d'une ardeur
 Unique au monde.
Elle ignorait, en ces temps-là, toute candeur.
Tous ses flots éperdus, l'un, l'autre aux chocs de l'onde,
Aux rafales des vents, dans l'énorme entonnoir,
S'exaspéraient, rageurs, aux tumultes du soir ;
10 On croyait voir, par là, sur des cimes d'écume,
Rejaillir, d'un volcan, le panache qui fume.

MEMRAMCOOK¹

5 La verte chaîne des collines,
 Étale au rebord du ciel pur,
 Un dessin de dentelles fines,
 Qui sur le cercle de l'azur
 Se profile, ondule en silence
 Et fait, à la vallée immense
 Et fière du vieux Memramcook,
 Le plus beau nimbe de lumière.
 10 Un pont, qui de loin, tel un joug,
 Saute, en double bond, la rivière.

(Ce doit être la « Main de Dieu »
 Qui pousse la rivière ...) Elle
 S'en va si vite, en plein milieu
 15 Des prés, dans sa course éternelle !
 Voyez-vous, le soleil blanchit
 La haute marge de la dune,
 La cristallise et l'enrichit.
 Ô paysans, hâtez-vous ! Qu'une
 20 Levée, aux assauts de la mer
 Fasse épaule ! Que cent ferrées,
 Au travail, rutilent dans l'air !
 Hâtez-vous ! Sinon, les marées
 Vont tout engloutir à jamais !
 25 Scandez d'une chanson française,
 À l'extrême bord du marais
 Le vol des briquettes de glaise.
 Comme des glacis de remparts
 Que la digue enfin prenne forme !
 30 Chantez victoire, fiers gaillards !
 Le barrage se dresse énorme,
 Et crie au loin à l'Océan :
 « Cette terre est mienne, va-t'en ! »

35 Paysan, qu'importe les sueurs !
 Car déjà ta dune féconde
 Déroule ses tapis en fleurs,
 Où s'étend, comme une mer blonde,

¹ Hommage de l'auteur à son village natal, lors du centenaire de l'église.

40 La flamme de ses épis d'or ;
 Et l'Automne, de son trésor,
 Sitôt que la moisson commence,
 T'offre sa corne d'abondance.

45 Ah ! si pour toi la terre est bonne,
 Rends grâce au Seigneur qui te donne
 De sa manne si large part.
 Sur une épaule du Pétard²
 L'église - que le temps patine -
 Profile sa croix latine
 Dans l'azur. Au Divin Banquet,
 Ton cœur n'est-il pas inquiet ?
 50 Ton cœur n'a-t-il pas soif de vie ?
 La sainte Église te convie.
 Comme en ces jours de nos aïeux
 Sous le dôme mystérieux,
 Que le Christ, de ses feux, t'enflamme
 55 Et divinise, en plus, ton âme !
 Car, « qui mange ma chair et boit
 Mon sang, dit-il, demeure en Moi ! »
 Dans une sphère plus sublime,
 Que Jésus, à jamais, t'anime !
 60 Que son Cœur réchauffe ton cœur !
 N'est-Il pas de la mort Vainqueur ?
 Que Son Sang gicle dans tes veines !
 Qu'Il te console de tes peines !
 Lui, le Divin-Crucifié,
 65 Qu'Il t'arme de son bouclier
 De Vérité, de Vie et Joie !
 Il demeure l'unique Voie
 Qui, par tout temps et par tout lieu,
 S'en va vers les splendeurs de Dieu !

² Le « Pétard » est le nom original donné par les Acadiens à une colline de Memramcook, l'actuel point d'appui de l'Université Saint-Joseph.

NOS ÉGLISES D'AUTREFOIS¹

Nos églises d'autrefois,
 Telles
 Des tiges toutes belles
 Fleurdelisaient, de leurs croix,
 Là-haut, sous les nuages,
 Nos cieux.

Sur le bord des rivages
 S'épanouissaient radieux
 Aux deux flancs de la Baie Française
 En suivant la falaise
 Les clochers des aïeux.
 Et leurs voix argentines,
 Leurs voix de bronze et leurs voix de fer,
 Au-dessus de la mer,
 Se mêlaient, toutes divines,
 Dans un vaste concert.

Vierge Sainte! elles chantaient votre victoire,
 Les symphonies des vieux clochers ;
 Elles proclamaient votre gloire
 Au-dessus des foyers.
 Et les flots qui portent les voiles,
 Et le ciel où chuchotent les étoiles,
 De l'âme de tous ces clochers,
 En ravissant la terre,
 S'emplissaient d'une immense prière.

De Port-Royal à Louisbourg,
 Des rives du Saint-Jean, jusque dans l'Île,
 Ô Vierge! dans votre amour,
 Et sans détour,
 Tout ce pays-là vivait de l'Évangile.

*
 * *
 *

¹ À l'occasion du centenaire de notre église paroissiale Saint-Thomas de Memramcook.

Quand le flux remonte le soir,
 Dans le vaste entonnoir,
 De tout ce passé magnifique,
 Comme un essaim reprend son essor,
 On croit entendre encor
 D'antan, le refrain nostalgique.

Narguant les droits de Dieu,
 Aux temps de la « Tourmente »,
 Et jetant partout l'épouvante,
 L'ennemi, d'un grand feu,
 Réduisait les clochers en cendres.
 Chacun, sans même se défendre,
 Aux rafales du nord,
 S'éteignait dans la mort.

Vous ne fûtes, dans la flamme,
 sublimes clochers de mon pays,
 Comme Jeanne d'Arc, si belle dans son âme,
 Qu'un objet de mépris.
 Mais de vos cendres, horreur du traître,
 De nouveaux clochers
 Vont renaître ;
 De nouveaux foyers
 Vont reparaître ...

 *
 * *

Et te voilà debout,
 Église centenaire,
 Pour nous la plus belle de la terre.
 Et par le ciel, sans trêve, jusqu'au bout
 Église de nos pères,
 En tout temps et tout lieu,
 Tu maintiendras les droits de Dieu !

UN CRUCIFIX DE LA DISPERSION ¹

Un crucifix d'ivoire, un Christ souffrant en Croix,
 Un très vieux crucifix de la Grande-Tourmente,
 Sauvé, Dieu sait comment, malgré tant d'épouvante,
 5 Un crucifix nous reste encore d'autrefois.

Si des larmes de sang s'échappent de ses yeux,
 Si tout son corps se meurt d'une peine infinie,
 Si sa tête se penche au bord de l'autre Vie
 Son histoire est un peu celle de nos aïeux.

10 Il fut, lui, le témoin d'un passé trop amer.
 Il a connu l'exil et des peines sans bornes.
 Il a vu, devant lui, des processions mornes,
 Gravement, priant Dieu, s'en aller vers la mer.

15 Il a vu, lui, des gens monter sur des pontons,
 Des gens chargés de fer, tête haute quand même ;
 Des pontons s'en aller au loin sur la mer blême,
 Et là-bas disparaître au fond des horizons.

20 Il a vu des pontons sur la plus haute mer,
 Se chavirer, là-bas, dans les grands vents sur l'onde,
 Et disparaître au fond, sous la vague profonde ;
 L'Océan, sous le ciel, ne laissant qu'un désert.

25 Il a vu, des aïeux, des groupes revenir
 De l'exil, au pays tant aimé de leurs pères,
 Il en a vu, disant leurs dernières prières,
 S'évanouir au bord de la route et mourir.

Et parfois sous la tente, à l'ombre des grands bois,
 Aux approches du soir, lorsque l'Angélus tinte,
 Il a vu des enfants prier la Vierge-Sainte.
 Des anges adoraient, alors, penchés, la Croix ...

*
* * *

¹ Crucifix conservé au musée de Beauséjour.

30 Ils s'en vont dans la nuit, dans le vent, dans la faim.
 S'en vont-ils expier tous les péchés du monde ?
 Leur déréliction est immense et profonde.
 À leurs malheurs, Seigneur, mettez, de grâce, un frein !

35 Leur soleil va s'éteindre avant la fin du jour.
 S'ils se sentent perdus dans le fond de l'abîme,
 Leurs bras s'en vont tendus, pourtant, vers votre cime ;
 Ils comptent, voyez-vous, Seigneur, sur votre amour.

40 Crucifix des martyrs, divin consolateur,
 Pourquoi donc sur vos pieds cette profonde usure ?
 Et dans votre côté cette énorme blessure ? ...
 Seul, vous fûtes, Seigneur, un baume à leur douleur.

45 Votre image, Seigneur, fut le seul réconfort
 De nos vaillants aïeux en ces jours de souffrance.
 Sur votre crucifix, ô suprême espérance !
 Leurs lèvres, d'un baiser, s'éteignaient dans la mort.

*
 * *

L'homme, ici-bas, ne voit qu'un flanc de l'arc-en-ciel.
 Ce qu'il prend pour la fin n'est que la délivrance.
 Vous seul, Seigneur, tenez l'équitable Balance,
 Et la mort du martyr exalte votre ciel.

50 Et la mort du martyr laisse même ici-bas,
 À la glèbe vivante une fleur immortelle,
 Que le Temps fait jaillir, d'âge en âge, plus belle,
 Sous un Souffle divin qui ne s'éteindra pas.

55 Et vous voilà renaître, enfin, fils de martyrs !
 Et voilà qu'au soleil flambe la cathédrale !
 Voilà qu'une hymne au ciel s'ébranle triomphale !
 Et qu'un peuple entier va, devant Dieu, refleurir.

PRIÈRE

60 De ce terne univers, Seigneur, détachez-nous,
 Votre bonté sans borne au Banquet nous convie.
 Guidez-nous par la main vers l'éternelle Vie,
 Où toute âme, à jamais, n'aimera plus qu'en Vous!

UN CIBOIRE DE VIEILLE ACADIE ¹

5 Ce n'est qu'un ciboire d'argent !
 Mais, Seigneur, quelle étrange histoire !
 Une auréole des vieux temps
 Le nimbe d'un rayon de gloire.

Il est un symbole de foi.
 Un évêque de « douce France »
 Le consacra selon la Loi,
 Pour servir un Dieu de Souffrance.

10 Au récit du *confiteor*,
 Jadis, le saint missionnaire
 S'inclinant, de sa coupe d'or,
 Partageait l'Hostie à nos pères.

15 Jésus, le Vainqueur de la Mort,
 Devait pétrir, de sa vaillance,
 Ces humbles paysans, ces forts,
 Tous ces gentilshommes^c de France.

20 Hélas ! un deuil sur le pays
 Éteignait du ciel la lumière.
 Beauséjour, qu'un Vergor trahit,
 Tombait captif de l'Angleterre.

25 Comme un augure de malheur,
 Venait une flottille anglaise,
 Jetant l'effroi dans tous les cœurs,
 En sillonnant la Baie Française.

30 L'ennemi brûlait les maisons,
 Les granges, les blés, les églises.
 On pouvait voir à l'horizon,
 Là, par-dessus les brumes grises,
 Sur des sommets rouges de feu
 Une vision d'épouvante.
 Un glas au loin tintait l'adieu,
 D'un peuple entier que la « Tourmente »
 Éparpillait dans l'univers.

¹ Un ciboire trouvé au cimetière de Tintamarre, Middle Sackville, N.-B.

35 Ainsi l'ouragan, dans l'espace,
 Mêlant les sables du désert,
 Détruit tout, tourbillonne et passe.
 Un amour trop grand de leur Dieu,
 40 L'ennemi convoitant leurs terres,
 Conamnaient - de tous c'est l'aveu, -
 Ces enfants de France aux galères.

 Mais toi, beau ciboire d'argent,
 Saint porteur de l'Eucharistie,
 Dans la nuit noire, un paysan,
 45 Tel qu'un Joseph d'Arimathie,
 Sur son cœur te tenant serré,
 Narguant la haine du barbare,
 Par la nuit sans lune, effaré,
 Alors que flambait Tintamarre,
 50 Dut, tel qu'un mort, t'ensevelir
 Là, dans un coin du cimetière ...
 Un silence, triste à mourir,
 Se fit, sans borne, sur la Terre.

*
 * *

55 La Mer continua le chant
 De son éternelle romance ;
 Mais sa voix pleurait, dans le vent,
 Le départ des enfants de France.
 L'oiseau chanteur sur le sillon
 Ne gazouillait plus dès l'aurore.
 60 L'Angélus, du fond du vallon,
 N'éveillait plus l'écho sonore.

*
 * *

65 Dieu sait quel enfant des martyrs
 Revint un soir au cimetière,
 Et, triomphant, te fit jaillir,
 Enfin, de l'ombre à la lumière.
 Coupe nourricière de l'âme
 Claire et sainte de nos aïeux,
 Tout un peuple aujourd'hui t'acclame !
 Tout un peuple lève les yeux

Voilà la flèche en fleur, la nef et la coupole.
Un peuple entier vous en fait don, Mère de Dieu.

30 Le Temps déjà jubile et la revêt de gloire ;
Le ciel dore sa croix, sa crête et son recoin.
Les âmes simplement jonglent à son histoire ;
Elle réclame l'eau du baptême divin.

35 Il faut qu'un Sacrement anime sa prière.
Ne sera-t-elle pas du ciel un point d'appui ?
Notre Consolatrice et Sainte messagère,
L'échelle de Jacob qui monte à l'infini ?

40 Venez, Seigneur, Jésus, déjà la nuit s'avance ;
La guerre, en son horreur, s'allume et bat son train ;
L'univers, que Dieu seul pèse dans sa balance,
S'agite sans espoir, étouffé dans ses liens.

45 La cathédrale est là béante dans l'espace ;
Et son âme est sans vie, elle ignore sa fin.
Soufflez sur elle, animez-la de votre grâce ;
Vous, Maître Souverain, qui fites tout de rien.

Qu'elle ouvre au flamboiement de la nouvelle aurore,
Vierge, en ce jour si beau de votre Assomption,
Dans l'ardent hosanna de son clocher sonore,
Dans le refrain des cœurs qui vont en procession,

50 Pour achever, devant Dieu, tant de « messes blanches »
Celles des exilés, celles de nos aïeux,
Qui se chantaient naguère, au saint jour du dimanche,
Sous le dôme plaintif des bois mystérieux.

55 Qu'elle ouvre sur l'autel, le Livre du Mystère,
Le livre qui contient, de vos divines lois,
Le Sacrement d'amour qui console la terre
Et renouvelle encor, là-haut, le Christ en Croix.

Fresques
de notre
Épopée

I D E L K A
*héroïne indienne du Grand-Sault*¹

Prologue

5 Comme des loups-cerviers, par une affreuse nuit,
Les sauvages s'étaient battus dans la clairière.
Le Matin, sur ces morts, soulevait sa paupière,
Et pâle en son chagrin se faufilait sans bruit.

10 Sparte même jamais n'a chanté fait si beau
Que celui-ci, sous bois, d'un héroïsme ultime.
Muse de mon pays, sur un rythme nouveau,
Chante-nous simplement mais fièrement son hymne.

15 Bien que fort fût son cœur, tel celui d'une Esther,
Elle écoutait parfois la harpe éolienne ...
Veux-tu nous raconter, tout en croisant le fer,
Le courage immortel d'une vierge Indienne ?

La nature la fit selon les lois de Dieu ;
Les lois de Dieu sont les plus belles de la Terre.
Elle portait parfois des flammes dans les yeux,
Son sourire au matin enchantait la lumière.

20 *Ce fait-là*

Ce fait-là, la forêt nous le murmure encor.
Le Grand Chef Indien le raconte à ses frères.
Et le Grand-Sault, le soir, sur des écumes d'or,
Nous dit encore un chant de ces ignobles guerres.

25 En ces temps-là les bois de notre préhistoire
Étaient grands. - Ces bois-là s'ébranlaient, chevelus,
Soulevaient des rochers, et d'un souffle de gloire
S'exaltaient dans les cieux ... Hélas ! ils ne sont plus !

30 Si le Saint-Jean, rageur, au détour d'une cime,
Bondissait, dans sa flamme, en frayant son chenal,

¹ Le Père Pacifique, le Dr. Webster, Ganong, l'abbé Albert et autres historiens font allusion à cette légende indienne.

Le Grand-Sault, plein d'horreur, se dardait dans l'abîme
Et, crinière en plein ciel, galopait en aval.

35

Entendez-vous ces flots qui choquent la paroi,
La paroi qui descend dans un énorme gouffre ?
Les flots, de leurs remous, jettent partout l'émoi.
On dirait qu'on entend plus d'une âme qui souffre.

40

Qu'allons-nous faire, enfants ? La chaîne des canots,
Prise d'un tourbillon, en appelle à la rive.
Il est trop tard, hélas ! Ils s'en vont sous les flots.
Un appel au secours du gouffre nous arrive.

Ce printemps-là

45

Les neiges du printemps, sous le soleil d'avril,
S'éteignaient. Les coteaux s'étoilaient de fleurs blanches.
L'original, sur les flots, ébauchait son profil,
Et les oiseaux chantaient sur les plus hautes branches.

50

Une chaleur plus douce envahissait les bois.
La nature riait dans sa flamme plus belle.
L'écorce du sapin se gonflait par surcroît.
Toute chose éprouvait une ivresse nouvelle.

55

Le castor épiait les rafales de l'onde,
L'onde qui s'engouffrait dans sa trop folle ardeur,
Au coin de son barrage, où le flot ronge et gronde.
Chaque vivant sentait battre plus fort son cœur.

Un refrain s'échappait de ton âme, ô montagne !
Refrain qui s'égrenait par l'espace et le temps.
Tout prenait les reflets d'un beau châle d'Espagne.
La terre saluait le réveil du printemps.

L'embuscade

60

Cinq cents guerriers Mohawks, pris d'un esprit de guerre,
Courbés sur des canots, descendaient le Saint-Jean ;
Le Saint-Jean, lui, jamais, n'a vu flamme aussi fière.
Les flots les emportaient, l'œil dur, panache au vent.

65 Comme l'éclair, en nuit, aux éclats du tonnerre,
 S'abîme sur un pin et n'en fait qu'un flambeau,
 Les Mohawks descendaient le sentier de la Guerre,
 Et d'un camp qui dormait, n'y laissai[en]t qu'un tombeau.

70 Seule une Malécite, une Vierge Indienne,
 S'en allait prisonnière et pleurait, dans son cœur,
 La mort des siens. Pourtant, telle qu'une romaine,
 Son âme était superbe et défiait la Peur.

Dans l'ombre, au fond d'une anse, au bord de la rivière,
 La sanglante Victoire allumait un grand feu ;
 Autour du feu la danse, aux cris d'une sorcière,
 Fulgurait, d'un essor, comme autour d'un essieu.

75 *L'ivresse de la victoire*

Au fond d'une caverne, à l'ombre d'un feuillage,
 Le conseil des Mohawks ainsi délibérait :
 « Vers le bas du Saint-Jean se dessine un village,
 Un village ennemi, nous, a-t-on dit, de fait,
 80 Un village fort beau, celui du Malécite ;
 Nous devons, une nuit, n'en faire qu'un flambeau.
 Frères, nous lui devons l'honneur d'une visite !
 Comme un blé mûr, qu'il tombe au fil de notre faux !
 Le Grand-Chef alors dit : « Que notre prisonnière,
 85 Qui sait les flots par cœur, nous guide par en bas ! »
 Et les canots, du coup, sur l'énorme rivière,
 Ne font plus qu'une chaîne en suivant ces flots-là.
 Sous un soleil de feu le courant s'accélère ;
 Le vent file plus vite au souffle du printemps.
 90 Plus d'un récif s'allume aux chocs de la rivière.
 La vague étincelante aux rafales des vents,
 Reprend son fier galop sur les crêtes d'écume
 Et la rive n'est plus qu'une ombre qui s'en va.
 La cime des grands bois s'efface dans la brume.
 95 Tu le mènes ton bal de revanche, Idelka !
 Les Mohawks, sur les flots, glissent, pleins d'épouvante ;
 Et la fière Indienne indique de la main
 L'entonnoir qui descend vers la fatale pente.
 Tout le ciel d'un linceul se couvre, quand soudain
 100 Des cris désespérés éclatent dans l'espace
 Et la clameur s'enfuit vers le sombre entonnoir ;
 Le convoi des Mohawks dans son vertige passe.

105 Il est trop tard, hélas. Il s'en va dans le soir !
Pour les tiens, Idelka, tu t'immoles victime !
Le convoi des Mohawks s'engouffre dans l'abîme.

Épilogue

110 L'aviron n'y peut rien. La falaise est trop haute.
Implacables, les flots roulent dans leurs remous.
Mohawks, c'est qu'il vous faut expier votre faute.
Les survivants n'auront plus qu'à prier pour vous.

Les Mohawks, dans les flots de rage et d'épouvante,
Dans tous ces tourbillons, char[r]iés par le sort,
S'en vont, désespérés, vers la fatale pente,
Pour à jamais dormir aux rives de la Mort.

MAÎTRE LESCARBOT ET SA CANTILÈNE*Port-Royal*

La montagne, au couchant, devient
 Rose. - Lescarbot, d'une main,
 5 Frôle, de sa lyre muette,
 Un accord au refrain des flots.
 Le chroniqueur se sent poète ;
 Son âme en palpite; les mots
 Ainsi qu'un jeune essaim bourdonne,
 10 Qu'une reine implacable ordonne,
 Par champs à butiner le miel,
 Lui reviennent, chargés de gloire,
 Tel le récit d'une victoire.
 Sa Muse voltige au soleil,
 15 Vagabonde par les campagnes,
 Frôle la cime des montagnes
 Qui forment ces « doubles remparts » ;
 Lui chante la beauté des îles,
 Port-Royal aux bords si fertiles,
 20 L'étang clair aux blancs nénuphars,
 Cette nature magnifique,
 Qui rit au bord de l'Atlantique ...
 Puis, en rêve, il voit au couchant,
 Lui, l'animateur du « Bon Temps »,
 25 Par la terre immense et belle,
 S'épanouir une Nouvelle -
 France. - Hélas ! voilà qu'à Paris,
 La Haine, sous le Prince Henri,
 Ourdit un complot de démence.
 30 Lescarbot s'en retourne en France.
 Mais avant de quitter « ce lieu »,
 Ce Port-Royal aimé de Dieu,
 Belle et tendre comme une antienne,
 Cette première cantilène
 35 Du pays s'envole en plein ciel
 Et nous chante un rêve immortel.

LA DÉCOUVERTE DE COCAGNE¹

5 Si l'Europe au tournant d'un époque héroïque,
Tâtonnait, en marchant, même dès ce temps-là,
Ses galions pourtant sillonnaient l'Atlantique ;
Ses regards se braquaient vers l'ouest et par-delà.

COCAGNE

10 Le premier, Nicholas Denys, vient de Bretagne,
Effleure de son pied ta grève au sable d'or,
La baptise de ce joli nom de Cocagne,
Et depuis trois cents ans, ce nom te reste encor.

Le marin tressaillit d'allégresse à ta vue ;
Sa muse fredonna comme un refrain d'amour,
En suivant le récit de sa douce entrevue ;
Ta figure était belle alors comme le jour.

15 Dieu seul sait quel génie, en dessinant ta rive,
Fit courir ta rivière ainsi sous le grand ciel.
Elle s'en allait, sous la forêt, claire et vive,
Au vent qui la frôlait d'un arôme de miel.

20 L'outarde, le canard, le cygne et la sarcelle,
De leurs ébats troublaient l'azur de ton miroir ;
Ton firmament était plein de battements d'ailes
Qui, sur ta rade en paix, redescendaient le soir.

25 Le chevreuil et le cerf, en pointant une oreille,
Regardaient des esquifs descendre sur tes eaux ;
Et n'ayant jamais eu de vision pareille,
Ils s'avançaient, surpris en flairant les roseaux.

¹ « J'ai nommé cette rivière Cocagne parce que j'y trouvai tant de quoi y faire bonne chère pendant huit jours que le mauvais temps m'obligea d'y demeurer et tout mon monde était tellement rassasié de poisson et de gibier qu'ils n'en voulaient plus, soit d'outardes, canards, sarcelles, pluviers, perdreaux, saumons, truites, esperlans, huîtres et d'autres sortes de poissons. » - *Nicholas Denys*. (1634)

30

Un matelot hissait le poisson le plus rare,
Qui, tombant du panier, frétilait sur le pont.
Là-haut, un petit mousse, en pinçant sa guitare,
Chantonnait un refrain du vieux pays breton.

*
* *

35

Et, voilà que Denys, sur la carte du monde,
Dessine d'un burin les contours du Déroit,
Et vaguement pensif à ta glèbe féconde,
Grave pieusement sur ta côte la Croix.

Cocagne, aimé du ciel, corbeille d'abondance,
Que fleurit le printemps, près des flots radieux,
Reste toujours fidèle à l'âme des aïeux,
Et sois pour nous toujours un coin béni de France.

NOTRE IMMORTELLE HÉROÏNE
Dame Marie de Latour

5 Elle est unique au monde, Acadien, ton Histoire !
Enfant de mon pays, il faut t'en souvenir !
Muse, écoute ton cœur et chante-nous sa gloire !
Un passé d'héroïsme éclaire l'avenir.

Le Saint-Jean

10 Quand le soleil d'avril de ses chalumeaux darde
Du haut Madawaska les collines d'argent,
La neige en un clin d'œil se fond. Ami, regarde !
Le Saint-Jean, de nouveau, saute comme un géant,

15 Bondit dans la vallée et s'abîme en furie,
Par une gorge étroite, au fond d'un gouffre amer ;
On croit voir le galop d'une cavalerie,
Qui s'épouvante passe et se jette à la mer.

Prologue

20 C'est ici que jadis, non loin du gouffre, un drame
Unique dans l'histoire, un drame plein d'horreur,
Dérولا de son fil une implacable trame.
Dès lors, la Convoitise empoisonnait les cœurs.
Port-Royal regardait par delà les flots roses,
Dans les flammes du soir surgir un fort nouveau.
Latour, en grand Seigneur, partout déjà s'impose !
25 N'est-il pas maître et roi du pays le plus beau ?
Tout le Saint-Jean lui paie un fier tribut de chasse,
D'Aulnay souffrira-t-il qu'un rival, là, de front,
Partage son domaine et le défie en face ?
Non ! il ne peut subir, d'un Latour, tel affront !
30 Dans la grande Acadie, il faut que lui seul règne !
La Haine en son cœur gronde. Il se sent tout en feu !
Lorsqu'un vil espion, dans l'ombre, le renseigne,
Un éclair soudain passe et brille dans ses yeux.
N'est-il pas gouverneur de toute l'Acadie ?
35 N'a-t-il pas seul reçu, lui, son mandat du Roi ?
Voilà que Port-Royal s'émeut. Ô perfidie !
D'Aulnay rage ! Partout ce n'est que désarroi.
« Appareillons la flotte et qu'on ferme la bouche
Du Saint-Jean, clame-t-il. Notre ennemi, Latour

Réalise à Boston son dessein le plus louche.
 Prenons son fort avant qu'il ne soit de retour. »
 Un tel objet, vraiment, dut réjouir l'Enfer.
 C'est ainsi que s'énonce une grande souffrance.
 On entend dans la nuit des clameurs sur la mer.
 La Discorde complotte ainsi ta perte, ô France !
 Elle aveugle l'esprit et divise le cœur
 De tes propres enfants ! Les vois-tu ? - Ces deux frères
 S'en vont d'un même pas vers un commun malheur ;
 C'est Elle qui du doigt les abandonne en guerre.

Veillée des armes

L'aube, sur Port-Royal, met des blancheurs d'albâtre,
 La rade retentit d'un bruit rauque et strident ;
 Le cuivre des canons jette un éclair rougeâtre ;
 C'est l'heure du départ. La flotte dans le vent
 Lève l'ancre, sort du goulet, sillonne l'onde,
 S'incline et disparaît dans la brume du soir.

Le combat

C'était un soir d'hiver. Près du Saint-Jean qui gronde
 Dans l'éternel remous de ses flots, un manoir
 Se dressait, redoutable, au bord d'une esplanade,
 Flanqué d'un bastion ; c'était le Fort Latour.
 Il ressemblait de loin aux remparts de Grenade.
 Le Temps, de son marteau, sur l'airain de la tour,
 Avait déjà sonné, de Pâques, les matines.
 Des blessés dans la cour se chauffaient près d'un feu,
 Quand tout à coup surgit d'un bosquet d'églingines
 Un enfant qui cria : « Nul au monde ne peut
 Nous secourir à temps ! L'ennemi nous arrive !
 Mais quand je serai grand, je reprendrai le fort ! »
 Ainsi clamait Latour, - le jeune. Sur la rive,
 La bataille rageait. Du haut d'un contre-fort
 Sa mère commandait, dans la nuit, la défense.
 Une suprême attaque et par terre et par mer
 À la fin se déclenche en soubresaut, intense.
 Les vieux canons d'airain crachent le feu, le fer,
 L'ennemi se rapproche ! Une porte s'écroule !
 Partout ce n'est que chocs sanglants, coups de mousquets !
 La clameur du combat comme un tonnerre roule.
 On entend de partout que râles et hoquets !

80 Mais les caissons de poudre et de boulets sont vides !
 Ô France ! viendrais-tu jamais nous secourir ?
 On peut voir des créneaux, par mouvements rapides,
 Toute une légion, des noirs glacis, surgir ;
 Elle entoure le Fort, comme dans une danse,
 Une danse, Grand Dieu ! d'épouvante et de mort.
 85 Une voix retentit là-haut : « Vive la France ! »
 Les mortiers de leurs coups font trembler le vieux fort.
 Rasent les parapets, creusent d'énormes brèches.
 Le carcan se resserre, on étouffe, on se meurt !
 On lutte à coup de sabre, on se lance des flèches ;
 90 Partout des morts gisants, des regards sans lueurs !
 Le fort enfin s'abîme. Une femme en détresse
 Brave jusqu'à la mort, devant quelques vivants,
 Fait remettre au vainqueur enfin la forteresse.
 Un petit gars en pleurs descend le drapeau blanc.

95

L'exécution

D'Aulnay que ce triomphe enflamme de vengeance
 Commande : « Dressez-moi, dès l'aube, un échafaud ! »
 Un délire de rage étouffe sa conscience.
 100 « Il faut qu'un prisonnier, dit-il, soit leur bourreau. »
 - Un étrange sanglot monte de la rivière,
 On croit voir dans le ciel les grands bras d'un calvaire. -
 « Qu'on pendre, cria-t-il, ces derniers survivants. »
 L'aurore n'éclaira, de sa première flamme,
 105 Que de noirs suppliciés qui branlaient dans les vents.
 Une corde au cou, là-haut, pleurerait une femme.
 D'Aulnay, c'est là ton crime ! Un éternel mépris
 Devant l'humanité te cloue au pilori.

Imprécation de Dame Latour

110 Pourquoi te fallait-il, beau Seigneur, Toi, si fier,
 Dans ce duel à mort ne battre qu'une femme ?
 La Honte sur le front te brûle de son fer.
 Les miens se sont battus du meilleur de leur âme.
 La neige est toute rouge encore de leur sang !
 115 Leur mort, sous le drapeau, demeure radieuse.
 Grâce à Dieu, pas un seul n'a déserté son rang.
 Tombés, pour mon pays, leur mort est glorieuse.
 Mais toi, d'Aulnay, dis-moi, quel sort sera le tien ?
 Au triomphe d'un jour qui semble te sourire,

120 L'avenir, tu le sais, dira qu'il fut le mien !
 Certes ! tu t'en iras sur mon compte médire,
 Du moins, dis-moi fidèle à ma France, à mon Roi !
 Un Dieu juste, bientôt, définira nos droits !
 D'Aulnay, crois-moi. Il ne faut pas que tu t'en fâches,
 125 Le Remords t'apprendra que tu ne fus qu'un lâche !

Résignation

Je sens bien que la Mort m'attend sur cette rive ;
 Si je vois un peu mieux son visage réel,
 C'est qu'Elle me fait signe, à titre de convive,
 130 Et m'appelle du doigt au rivage éternel.
 Daignez, Seigneur, au nom de votre Sainte Croix,
 Accepter ma pauvre âme ! À vous je veux la rendre.
 Ô depuis si longtemps que je suis à l'attendre !
 Alors qu'il Vous plaira, doux Seigneur, Roi des rois !
 135 Vierge Sainte, daignez, Vous, notre Souveraine,
 Aider mon triste cœur dans son immense peine !

La mort

Dame Latour, le cœur brisé de tant souffrir,
 En songeant au passé, se regardait mourir ...
 140 La Mort, coupant le fil de sa longue agonie,
 Délivre enfin son âme à l'Éternelle Vie.

Ta gloire

Nouvelle Jeanne d'Arc, noble fille de France !
 Le pays se rappelle encor de ta vaillance ...
 145 Tant que la Baie Française arrosera nos champs,
 Tant que le soleil de sa lumière
 Jaunira les blés de notre terre,
 Tant qu'un nid de ses chants
 Sur la branche
 150 Qui se penche
 Réjouira nos printemps,
 Un peuple tout entier, épris de ton histoire,
 Chantera, dans son cœur, d'âge en âge, ta gloire !

L'HÉROÏNE DE TINTAMARRE
Dame Madeleine Bourg

« Hâtez-vous, les enfants, le soleil monte vite !
Trempez sans plus tarder la soupe aux travailleurs.
5 Le père vous attend. Vite ! Allez tout de suite ! »
C'est ainsi que la mère ordonnait le labeur.
Sa tâche quoique rude était quand même aimée.
Le manoir gazouillait comme un nid plein d'oiseaux.
De la fenêtre ouverte, une odeur parfumée,
10 En s'échappant de l'âtre, embaumait les coteaux.
La ferme de la Pré-des-Bourg était prospère ;
L'église toute blanche, au coin du carrefour,
Prolongeait son clocher dans un ciel de lumière,
Le drapeau blanc flottait encore sur Beauséjour.

15 *La guerre*

La guerre, en ce temps-là, fomentait ses discordes^f.
N'a-t-elle pas toujours son pacte avec l'Enfer ?
On pouvait voir, sous bois, se faufiler ses hordes
Et s'esquiver le vol de ses forbans sur mer.

20 *À Tintamarre*

Pourtant, dès ce temps-là, la pré de Tintamarre
Étendait son domaine en repoussant les flots,
Et transformait l'aspect de cette immense mare,
En un bassin des plus riches et des plus beaux.
25 Sur la dune en aval, toute blanche de givre,
Le reflux, chaque jour, d'une ardeur sans répit,
Déposait un limon d'une teinte de cuivre
Et haussant le niveau fertile du pays,
Étalait au soleil d'abondantes prairies.
30 L'aboteau refermait, sous le poids de la mer,
Le clapet de sa dalle aux poutres équarries
Et protégeait des flots, ce petit univers.

Les hautes marées

35 L'équinoxe d'automne arrivait à son terme ;
La Baie abandonnait ses escadrons aux vents.
Voilà pourquoi Jean Bourg avait quitté sa ferme ;
Voilà pourquoi le père attendait ses enfants.

40 Dites, ne devait-il pas réparer sa digue,
 Que les flots menaçaient de leurs coups de boutoir ?
 C'est à ce moment-là que se noue une intrigue ;
 Tintamarre sombrait dans les brumes du soir.

La femme forte

45 La Pré-des-Bourg venait de clore ses comices.
 Jean Bourg avait reçu plus de mille deniers
 Trois jours auparavant pour de belles génisses.
 (Halifax envoyait souvent ses flibustiers
 Faire dans ce pays-là l'achat de ses viandes.)
 Madeleine, la mère, avait serré cet or,
 50 - Elle était économe autant qu'une Normande -
 Dans la boîte d'acier du petit coffre-fort.
 Mais avant de partir, simplement par prudence,
 Jean avait dit : « Madeleine, soyez sans peur,
 Le pays est tranquille et la voile dans l'anse
 Enfin vient de partir. Il y a des rôdeurs
 55 Dans le pays quand même : alors, barrez la porte. »
 « Soyez sans crainte, dit-elle, j'ai le mousquet. »
 Si Madeleine était la femme vraiment forte,
 C'est que la Vierge Sainte au mur lui souriait ;
 C'est qu'un rayon du ciel avait trempé son âme ;
 60 C'est que l'Esprit de grâce illuminait son cœur
 Qu'elle avait consacré, naguère, à Notre-Dame.
 Sa figure empruntait une divine ardeur
 Quand ses enfants, autour d'elle, dans la prière,
 Se groupaient, à genoux, les yeux levés vers Dieu ...
 65 Elle avait dit, encore une fois, la dernière
 « Ainsi soit-il » quand, - sainte horreur ! Voilà qu'un gueux
 Enfonce, d'un seul coup, grande ouverte, la porte
 Et tel un spectre, seul, sur le seuil apparaît.
 Madeleine en faillit tomber comme une morte ;
 70 Mais l'amour maternel chez elle la renaît ...
 « Que voulez-vous ! dit-elle, Et lui, d'un regard louche
 Et d'un étrange accent anglais, dit : « J'ai grand faim. »
 Quoique d'un air barbare et d'un aspect farouche,
 Elle l'invite à table et lui tranche le pain ;
 75 Mais alors qu'il mangeait son œil cherchait dans l'ombre,
 Comme quelqu'un qui trame un vrai coup de voleur ...
 Tout à coup, il se lève et pointant un coin sombre
 Dit : « Donne-moi ton or ! Vite, sans quoi tu meurs ! »
 - Tout cela se passa comme en un tour de roue. -

80 Alors qu'il prend un fer de l'âtre, d'un éclair,
 Elle happe un vieux mousquet et là le braque en joue ;
 L'animal de voleur jette en tremblant son fer.
 « Sors », dit-elle, « sans quoi je te flambe la tête ! »
 Elle n'eut pas le temps de le voir déguerpir.
 85 Il disparut d'un bond par derrière la crête,
 Mais bougonne en fuyant « qu'il s'en va revenir. »...

L'appel au secours

Un enfant de douze ans, tête blonde, Philippe,
 Avait tout entrevu de son gîte du coin.
 90 La mère lui dit : « Va, la noirceur se dissipe !
 Prends le sentier, va vite avertir le voisin,
 Mais sois sûr d'apporter de la poudre et des balles. »
 Et l'enfant s'en fut vite à travers les coteaux,
 Par le petit sentier qui vers le pré dévale ;
 95 L'herbe haute lui coupait les pieds comme une faux,
 Les branches, dans la nuit, lui cinglaient la figure,
 Sa blouse n'était plus qu'une guenille au vent ;
 Dans sa course éperdue, en cette nuit obscure,
 L'épine du buisson le piquait jusqu'au sang.
 100 Ne doit-il pas sauver, lui, sa famille entière ?
 Tant que son cœur battra, sans trêve il doit courir...
 Hélas ! d'un choc il tombe au fond d'une clairière...
 Il était là gisant, ne pensant qu'à mourir,
 Quand un Indien, le chef Marcou, sur lui se penche
 105 Et lui demande : « Enfant, comment t'es-tu fait mal ?
 Et l'enfant, pantelant, couché sur une branche,
 Lui répondit avec un sourire amical,
 Allez vite chez nous au secours de ma mère. »
 Le Chef et tous les siens, d'un trait, sont au manoir.
 110 Madeleine à genoux, finissant sa prière,
 Raconte à ces guerriers ce que l'on vient de voir.
 - Des lueurs, sur son front, éclatent triomphales. -
 « Pourquoi », dit Marcou, « ne pas tuer le voleur ? »
 « Le mousquet, répond Madeleine, était sans balles ! »
 115 Et ces enfants des bois d'applaudir de tout cœur.
 « Préparons », dit Marcou, « notre plan d'embuscade ;
 Ils vont, c'est entendu, bientôt nous revenir,
 Il faut les saluer gentiment d'une aubade.
 Que Dieu soit avec nous ! Il est temps d'en finir ! »

120

L'embuscade

Le ciel sur Beauséjour prenait des teintes roses ;
 Les premiers chants de l'aube envahissaient les bois,
 Un malaise infini pourtant sortait des choses ;
 On entendait, au loin, s'entrechoquer des voix.

125

C'est alors qu'un tout léger bruissement de feuilles
 Éveilla tout à coup l'oreille des guetteurs.

« Silence, dit Marcou, il faut qu'on les accueille. »

Sur la pointe des pieds la file des voleurs

S'avance lentement au profil des grands hêtres ;

130

Elle se dissimule en rampant sur les mains,
 Puis d'un seul bond s'élançe à l'assaut des fenêtres.

Telle qu'une rafale éparpille un essaim,

Dans le feu d'un éclair, une décharge assaille

Ces infâmes, qui, foudroyés, sans coup férir,

135

S'abîment dans la nuit, là, parmi la broussaille.

« Vous ne les reverrez plus jamais revenir, »

Dit Marcou; « Daignez, sans croix, les ensevelir ! »

Épilogue

140

D'un geste de valeur dont Sparte eût été fier,

L'Indien, tard le soir, devant son jet de flamme,

Qui monte dans la nuit, sur le bord de la mer,

Répète à ses enfants: « Française est brave femme ! »

D'ENTREMONT, HÉROS ACADIEN¹

Appuyé sur une ancre, à l'angle d'un vieux quai,
 Laisant parler son cœur, au fil de sa mémoire,
 D'un ton qui toujours plus montait et s'animait,
 5 D'Entremont racontait une très fière histoire.
 Matelots et soldats formaient autour de lui
 Un groupe, et tous penchés d'une oreille attentive,
 Comme de grands enfants le suivaient éblouis.
 Le soleil se couchait dans une mer sans rive.
 10 Une héroïque histoire, un geste glorieux,
 Se déroulait ainsi comme au fil d'une chaîne,
 Il y passait parfois dans le récit du feu.
 Le marin d'Entremont parlait ainsi sans haine.

La rencontre du pirate

15 Le vent nous ramenait des Bancs de Terre-Neuve,
 La voile en se gonflant aux rafales du Nord,
 Sillonnait par delà la bouche du Grand-Fleuve.
 Les eaux de Cap-Breton. Regorgeant à plein bord,
 Le poisson, le plus beau, lestait notre frégate.
 20 Le soleil pâlisait à l'horizon moins clair ;
 Nous filions gaiement sur la mer écarlate,
 Quand soudain apparut au zigzag d'un éclair,
 Incliné sur la brise un trois-mâts de pirate,
 25 Tel le vol d'une flèche il venait droit sur nous,
 Il sifflait, ruisselant, venant à l'abordage,
 Quand un forban cria, par tribord : « Rendez-vous ! »
 Impossible de fuir, il avait l'avantage,
 Tout un monde à son bord; et nous n'étions que trois.
 Ses canons se braquaient sur nous prêts à nous moudre.
 30 « Abaissez », hurlait-on, « ce pavillon du Roi ! »
 Cela nous arriva tout comme un coup de foudre.
 Il fallut bien, hélas ! nous rendre à l'ennemi,
 Quitte, quand s'offrira la chance, à nous reprendre.
 En jetant son grappin², il fit tour à demi ;
 35 Le sort en est jeté ! Sans doute ils vont nous pendre !
 « Nous sommes, sachez-le, les flibustiers des mers ! »
 Cria le capitaine, « et La Bonaventure

¹ Dédié à mes chers amis de la Baie Ste-Marie, les fiers héritiers de Port-Royal et de Grand-Pré. « *Gens immortale manet* » (L'auteur.)

Est nôtre désormais ! Ces gens-là dans les fers !
 Et faites pour un port ! » Dans une déchirure
 40 De nuages La Have au loin se dessinait.
 « Nous eûmes l'honneur de saluer vos demeures,
 Hier, à Pubnico. Votre écuelle était
 Vide, » dit l'un, « Voyez ! les prunes sont meilleures ! »
 L'autre ricanant dit, montrant ses dents de loup :
 45 « Les vôtres, croyez-moi, longtemps vont vous attendre ! »
 Je dus me retenir de lui rompre le cou.
 Une lueur là-bas nous apparut plus tendre,
 La houle étant moins forte et la mer moins profonde.
 Le pilote observait, de son haut gouvernail,
 50 En dirigeant sa proue au large d'un corail,
 L'officier qui lançait, d'un bras nerveux, la sonde.

C'est alors qu'une voix, la voix d'un enragé,
 Cria : Par-dessus bord. « Oui ! pas besoin d'esclaves !
 55 Jetez-les à la mer ! leur destin est fixé ! »
 Des mains douces vraiment enlèvent nos entraves,
 Et d'un seul élan nous lancent par-dessus bord ...
 Elle était nôtre enfin l'onde et toute sa gloire.
 Comme une mère berce un enfant qui s'endort,
 Elle aussi nous berçait sur l'immensité noire ;
 60 Elle aussi nous chantait, sur son sein maternel,
 Le refrain toujours beau, quoique toujours le même,
 La chanson de son cœur, ce chant venu du ciel,
 Qui murmure tout bas : « Oui, mon enfant, je t'aime ! »

La Bonaventure à la dérive

65 La Reine du ciel eut certes pitié de nous ;
 Sur un sable d'argent la vague nous dépose,
 Et puis s'en va capricieuse en ses remous.
 Plus belle que jamais, l'aube s'éveille rose ;
 Le concert des oiseaux se prolonge infini,
 70 Et tout l'univers chante et rit à la lumière.
 Mais quoi ! La Bonaventure nous a suivis
 En dérive ? Voilà qu'elle s'en vient vers terre !
 Quel fantôme la pousse et nous l'envoie ainsi ?
 Elle vient. Aucun bruit ne s'échappe d'elle.
 75 Elle vient sans pilote, à la merci des flots.
 Dans ses mâts le vent joue et ballotte sa voile.
 Ecoutez ! on dirait qu'on entend des sanglots.
 Ah voilà ! les forbans s'exaltent de leur prise.

80 Un vin trop généreux s'épanche et les endort.
 Amis ! dis-je, il nous faut les prendre par surprise,
 Ce ne sont que des fou[s]^h, des gens à moitié morts ;
 Il nous faut, croyez-moi, d'un coup finir leur fête.
 Laissons passer le jour et revenir la nuit,
 85 Allons chercher canots, mousquets, et qu'on s'apprête
 À la revanche. Amis ! débrouillons-nous sans bruit !

La revanche

La lune à son croissant se montre enfin sur l'onde.
 « Poussons la barque à l'eau, tirons sur l'aviron. »
 90 La barque à fleur d'eau file ; une rage en nous gronde !
 « La Bonaventure est à nous ! Escaladons
 D'un seul élan son bord ! » Le pont, comme un désert,
 S'étale à l'abandon. « Verrouillez l'écoutille !
 Embouchez les clairons ! Faites un train d'enfer ! »
 95 Quelqu'un se montre-t-il ? « Parbleu ! qu'on le fusille ! »
 Un bruit désespéré s'échappe enfin du pont.
 Il est trop tard ! « Levons l'ancre et filons vers l'anse ! »
 Voilà nos forbans pris dans leur propre prison !
 Les voilà prisonniers de trois enfants de France !

Condamnés à mort

100 La garde du Roi vint au quai les recevoir.
 La Have se moqua de cette vile tourbe ;
 Elle faisait vraiment piteuse mine à voir.
 Le tribunal n'eut pour une engeance aussi fourbe.
 Qu'un verdict unanime : « À ces forbans, la mort ! »
 105 Plaidant grâce, j'obtins le renvoi de leur peine
 À la condition de les voir tous dès lors
 Déguerpir du pays, dans leur propre carène.
 Le vent les emporta du coup sous d'autres cieux.
 Les forbans jamais plus n'osèrent reparaitre ;
 110 La peur de l'échafaud les fit tous disparaître,
 Et l'on n'entendit plus jamais reparler d'eux.

À Pubnico

115

Le soir, près des maisons qui regardent la mer,
Près des maisons au front d'azur, au rire clair,
Quand la rade s'allume au ciel qui la colore,
Qu'une flamme dernière argente le Beaumont,
À l'angle d'un vieux quai, devant la mer sonore,
La jeunesse de Pubnico raconte encore
Le geste glorieux du marin d'Entremont².

² Les faits saillants de ce poème sont tirés d'un article historique paru dans le *Halifax Chronicle* en 1890. Documentation des Archives acadiennes. Moncton, N.-B. Placide Gaudet.

LE LABOUREUR DE GRAND-PRÉ

5 Un nuage aux franges d'argent
 Sur le sombre Blomidon passe.
 Une corneille au loin croasse
 Et le ciel se fait plus clément.

Une clochette d'argent sonne,
 Des bœufs noirs, la marche au labour.
 Un enfant, beau comme le jour,
 De son roseau les aiguillonne.

10 Sous le timon le soc d'acier
 Sillonne la glèbe fumante.
 Sa main sur le manche d'osier
 Le père entend son cœur qui chante.

15 Un sourire effleure parfois
 À peine un coin de sa prunelle ;
 C'est qu'en son rêve il entrevoit
 Des épis mûrs l'ondulation lente et belle !

Refrain

20 D'un refrain le plus joyeux,
 D'une ardente mélodie,
 Chantons de notre Acadie
 La terre des aïeux.
 Les champs, les bois, la dune qui fume,
 L'Océan à la crête d'écume
 25 Et tout ce grand pays le plus beau sous les cieux !

***DU TRAITÉ D'UTRECHT
À LA DISPERSION - 1755***

5 Depuis plus de trente ans, on ne pouvait plus voir
Flotter sur le pays le fier drapeau de France.
Port-Royal n'était plus, au fond d'un entonnoir,
Qu'une retraite anglaise. Une immense souffrance
Étreignait, d'une main sans pitié, chaque cœur.
Notre Acadie alors ne vivait que d'alarmes,
L'ennemi ne semait partout que la terreur.
10 Et le jour et la nuit se passaient sous les armes.
Nos pères n'étaient plus, réduits entre deux feux,
- Fiers de leur sang de France et sujets d'Angleterre, -
Que des « neutres » . . . Tel était le sort de ces preux :
La Guerre désolait, de ses combats, la terre.

LE SIÈGE DE LOUISBOURG¹

Sentinelle du nord, au bord des flots, Louisbourg,
 Dans un carcan de fer, veut en vain se défendre ;
 L'ennemi, de ses feux, décapite ses tours.
 5 Toute une légion la somme de se rendre,
 Des sapeurs, braqués là, lui coupent le chemin ;
 Des corsaires au large y gardent toute issue ;
 L'ennemi, jour et nuit, s'approche, cinq contre un ;
 On se bat, par-ci, par-là, à coups de massue,
 10 Comme des primitifs, sur les glacis des forts.
 La fièvre, dans les rangs, en se creusant des brèches,
 Au fond de noirs ravins ensevelit ses morts.
 Les vieux mortiers sans poudre et les carquois sans flèches
 Ne peuvent plus répondre aux chocs de l'ennemi,
 15 Et tout espoir s'en va comme un radeau dérive
 Sur une mer sans borne, en sombrant à demi.
 Plus d'un vaillant guerrier croit qu'une flotte arrive,
 Il la suit du regard au bord d'un ciel d'argent,
 Dans l'aube boréale, elle entr'ouvre ses voiles,
 20 Danse, capricieuse, aux rafales du vent,
 Et puis s'efface au feu d'un mirage d'étoiles ...

Le réel apparaît figeant tout d'épouvante
 Comme un volcan crache sa lave en fusion.
 Ce n'est partout qu'effroi, peine et confusion.
 25 L'été se fait ardent et l'île plus brûlante.

L'armée, à la débandade, se bat sans chef ;
 La batterie anglaise, à la Pointe du Phare,
 Débouche et crible à bout portant les remparts : Bref !
 30 Le bastion du Roi s'abat d'un tintamarre ;
 La forteresse enfin comme un bûcher s'allume,
 Crépite en sa furie et s'embrase au grand vent.
 La flamme tourbillonne, hurle sur les toits, fume
 Et monte dans le ciel comme un jet de volcan ;
 Déferle dans l'espace et couvre l'Océan.
 35 En son dernier combat devant la mer qui roule,
 Dans l'énorme brasier Louisbourg enfin s'écroule.

¹ En 1758.

Dans les lueurs du lendemain

La prise de Louisbourg n'est que la résultante
D'un manque d'union au milieu des Français,
40 Qu'un signe avant-coureur de la « Grande-Tourmente » !
Quand, Français, ferons-nous dans tous nos rangs, la paix ?
Dites ! quand serons-nous de vrais enfants de France ?
Bannissons¹ de nos rangs les Bigots, les Vergors,
45 C'est là la condition de notre survivance
En cette Amérique du Nord.

L'EXPÉDITION DE BEAUBASSIN À GRAND-PRÉ¹
Combat

5 Le Vent du Nord chassait loin, devant lui l'Hiver,
De ses ricanements tourmentait la montagne,
Et parfois, dominait, de ses clameurs, la mer.
On eût dit qu'il sortait, fou furieux, d'un baigne.

10 Il couvrait de son vol, en d'énormes monceaux,
La face de nos champs, de verglas et de neige.
On ne connaissait plus l'épaule des coteaux.
Le pays s'étalait blanc comme une Norvège.

Soufflant du pôle, rien n'arrêtait son élan.
De rage, voulait-il raser notre presque île,
Rempart de l'Amérique au bord de l'Océan ?
Le Malin, ce jour-là, disputait la Sybille !

15 Du Cap-Breton au Cap-Sable, de Chébouctou
À Beauséjour, chacun éprouvait un malaise.
Un chemin, s'en allait, seul, vers le Chignectou,
Reliant la Baie Verte à notre Baie Française.

20 L'air, comme un loup qui mord, dardait le cœur des bois.
Les ruisseaux ne chantaient plus leurs refrains de France.
Les cloches ne sonnaient plus aux tours des beffrois.
D'un tourbillon le Vent du Nord menait la danse.

Départ

25 Or par un temps pareil, aux flancs de Beaubassin,
Malgré tant de malheurs, s'agitait tout un monde.
Le commandant français, ébauchant son dessin
Préparait, tel David, un dernier coup de fronde.

30 Défiant tous les droits, se croyant le plus fort,
L'ennemi s'emparait, à Grand-Pré, des villages.

¹ Il s'agit ici de l'expédition qui eut lieu entre Beaubassin et Grand-Pré, en janvier et février 1747. La fleur de l'élite canadienne, (deux cent cinquante soldats, sous les ordres de Ramsay, Coulon de Villiers, Beaujeu, Boishébert et autres,) prit part à cette expédition. * Fait incroyable, s'il n'était pas aussi authentique. *

- juge Halliburton.

Ne fallait-il pas, Grand-Dieu ! le bouter dehors,
Et là, le culbuter par-delà nos rivages ?

Et l'expédition menait son branle-bas.
Tous ces vaillants soldats (ils sont deux cent cinquante)
35 Gais comme des lurons, bravant tout, vents, frimas,
S'en vont. Leur ombre passe et s'allonge géante.

À la file indienne, à travers champs et bois,
La colonne d'un pas allègre et vif s'élançe.
Un sang jeune en son cœur chante un refrain gaulois.
40 Ils s'en vont, radieux, ces fiers enfants de France.

Leurs raquettes s'en vont sans bruit sur le verglas ;
La hache à la ceinture, un mousquet sur l'épaule,
Ils s'en vont. Le soleil seul leur sert de compas,
Un soleil pâle et froid qui plane autour du pôle.

45 Sur le désert, la glace et le silence font
La désolation des solitudes blanches.
Parfois un loup-cervier sort d'un hallier profond,
Et, l'œil en feu, les suit en hurlant sous les branches.

50 Si la Nuit les surprend, seule, elle fait leur lit.
Comme une mère pose un enfant sur sa couche,
La neige les revêt tendrement de son pli.
Un *ave*, tard en nuit, s'échappe de leur bouche.

55 Les étoiles, là-haut, font leur ronde de feux.
Elles sont légions dans l'immensité noire.
Vierge Sainte ! daignez, en Vous penchant sur eux,
Soutenir tous ces cœurs qui chantent votre gloire.

Le réveil sous la tempête

60 Le clairon déjà sonne ; - il est temps de partir.
Sous l'ouragan qui gronde et la neige qui poudre,
Les cordes des traîneaux se tendent à gémir.
Blancs de givre, ils s'en vont sous la grêle et la foudre.

65 Parfois le Blomidon qui se dresse là-bas,
Dévoilant son front pâle au-dessus d'un nuage,
Les tire d'une embûche, oriente leurs pas,
Et leur fait voir au loin, comme en rêve, un village.

Premier point de repère

70 Ils s'en allaient, Dieu sait depuis combien de jours,
 À travers champs, forêts, rivières, lacs et plaines,
 Multipliant, par-ci, par-là, mille détours,
 S'enlisant dans des prés, puis reformant leurs chaînes.

Quand, dans une clairière, une lueur au loin,
 En nuit, soudain, parut la lueur d'une ferme,
 Que le cadre d'un bois dissimulait d'un coin.
 Plus d'un grognard se dit qu'il arrivait au terme.

75 Le pas s'en va plus souple et la flamme s'avive.
 Mais quoi ! c'est le manoir du fier Seigneur Martin,
 Demeure d'abondance, au penchant de la rive,
 Qui s'offre en souriant aux rougeurs du matin !

Le site

80 Le manoir s'étagait sur la rive, en gradins.
 Sur la rivière, au fil de l'eau, la grande roue
 Du moulin clapotait sous l'ombrage des pins.
 Un trois-mâts balançait dans la rade sa proue.

Le manoir de Cobequid

85 La forêt primitive, en son ardeur féconde
 Dans le fond du Bassin-des-Mines, étalait
 Sur un ruban d'argent les plus beaux bois du monde.
 La hache de Martin à grands coups les avait
 Couchés, comme la faux coupe l'avoine mûre.
 90 Dès la neige fondue, avant que le printemps
 Qui d'un souffle du sud, anime et tran[s]figure^j
 La face de la terre, un feu, d'un rien de temps,
 D'un énorme brasier les avait engloutis.
 La terre s'offrait sainte à la vierge semence ;
 95 Et Martin, en jonglant au refrain des épis,
 Souriait à la mer des blés qui se balance.

La bienvenue

La colonne française arrivait au manoir.
 On pouvait reconnaître au vent son oriflamme.

100 « Quoi ! des soldats français ? je veux les recevoir
De tout cœur, dit Martin. Là ! tisonnez la flamme !

Ouvrez le grand salon ! Allumez tous les feux !
Ô jour de délivrance enfin tu nous arrives !
Nous ne pourrons jamais trop en faire pour eux ;
105 Unis, nous chasserons l'ennemi de nos rives.

Suspendez les gigots d'original aux crochets !
Faites-les bien griller à la flamme qui danse,
Que la table soit blanche et se couvre de mets.
Soyons, comme toujours, de vrais enfants de France ! »

110 *Le réveillon chez Martin*

Les mets du Bon Vieux Temps, les plats de Port-Royal,
Firent, cette nuit-là, le régal de nos troupes.
Un nouveau Lescarbot, affairé, triomphal,
Fit défiler, devant son monde, fines coupes,
115 Poisson blanc, venaison et volaille de mer,
Un fumet anisé s'épandait délectable,
Et du parfum le plus suave embaumait l'air.
Chacun, cette nuit-là, fit honneur à la table.

Plus d'un fin discoureur
120 De sa plus fine humeur,
Égaya les esprits, glorifia sa France ;
L'un chanta ; l'autre dit un geste de valeur.
Léger, comme le vent qui dans les feuilles danse,
Sur l'air d'un violon au rythme plein d'ardeur
125 Plus d'un fier gaillard fit, à petits pas sa ronde ;
Plus d'un cri retentit dans la forêt profonde,
Et la gaité française anima tous les cœurs.

Le plan d'attaque

Craignant de se trahir, on abrège la halte.
130 La colonne reprend, dès l'aube son chemin.
Une ardeur au combat fouette son sang, l'exalte.
(Ne faut-il pas ainsi que, d'un seul coup de main,
L'ennemi refoulé, reprenne enfin la fuite ?)
Des guides du pays orientent ses pas.
135 Sur les coteaux d'argent elle s'en va plus vite,
Et file, diaphane, au loin sur le verglas.
Le commandant ébauche et fixe un plan d'attaque ;

140 « À chaque peloton sa maison, son jardin,
 Où l'ennemi se cache il faut bien qu'on l'y traque.
 Il faut comme toujours, - c'est là notre destin, -
 Nous battre en pleine nuit, au gré de la tempête,
 Un contre quatre ; Enfants, vous serez à l'honneur !
 Français, ceignez vos reins ! Enfin voilà la fête !
 Marchons ! Gloire à toi, France! En avant! Haut les cœurs ! »

145 *La bataille de Grand-Pré*

Baïonnette au canon, la colonne s'engage,
 Tourne la palissade, enfonce des remparts,
 Escalade des murs, et d'un affreux carnage,
 Semant partout la mort, taille de part en part
 150 Les saillants, les glacis, comme quelqu'un qui fauche.
 Les portes sur leurs gonds tournent avec fracas.
 Un combat corps à corps s'acharne sur la gauche,
 S'arrête, et recommence à coups de coutelas,
 Ne semant qu'épouvante au bruit de la bourrasque,
 155 Et ne laissant partout que des mares de sang.
 La batterie anglaise un moment se démasque,
 Allume ses feux, jappe et morcelle nos rangs.
 Un peloton l'assaille et d'un éclair l'abîme.
 D'un bastion central, forteresse à créneaux,
 160 Éclate un feu mortel qui déjà nous décime.
 « Avancez, dit un chef, par-delà les coteaux,
 Puis allongez la ligne et faites lui ceinture,
 Qui, sans jamais lâcher, l'enserme d'un carcan. »
 Un formidable assaut en tente la rupture,
 165 Mais la ligne d'acier, sans bouger d'un seul cran,
 Ainsi qu'un tourniquet, resserre encor sa chaîne ...
 L'état-major anglais prévoit un guet-apens,
 Et devant tous ses morts qui jalonnent la plaine,
 L'armée anglaise, enfin, capitule et se rend.

170 *La victoire*

Toutes les voix en chœur, proclament la victoire
 Les nuages s'en vont, sous un ciel empourpré,
 Et l'aurore revoit, dans un rayon de gloire,
 Flotter le drapeau blanc aux cimes de Grand-Pré.

**BATAILLE NAVALE
SUR LA BAIE FRANÇAISE¹**

5
10
15
20
25

Quand le vent prend son vol aux bords de l'Atlantique
Et s'engouffre le soir
Dans son vaste entonnoir,
Les échos du passé, d'un refrain nostalgique,
S'allument dans la nuit,
Se choquent, font du bruit
Et d'un rythme lointain, comme un chant de fanfare
Font passer des frissons sur le vieux Tintamarre.

15
20
25

Enfants, prêtez l'oreille à ces chants d'autrefois.
Le ciel se fait plus clair et la mer plus sonore.
Âmes des trépassés revenez-nous encore
Et chantez-nous en chœur, à l'ombre des grands bois,
Ce farouche combat qui sut ravir l'Histoire
Et qui se nimbe encor d'une palme de gloire.

La guerre de Sept Ans

20
25
30

L'Amérique, dès lors, fut du Destin l'enjeu.
Des balles ricochaient, dans le vent, d'arbre en arbre.
Les canons des vaisseaux crachaient partout le feu.
Dans la nuit jaillissait l'éclair de plus d'un sabre.
Le Malin semblait bien être alors le plus fort
Dans notre péninsule... - Ignoble, l'Angleterre,
Sans nous la déclarer nous déchaînait la guerre,
Et des mares de sang laissaient pâlir les morts.

30
35

D'ailleurs un traître était là ! Vergor, le perfide !
(Que valent dans ta main, Vergor, ces florins d'or ?)
Shylock déjà te raille et t'abhorre - insipide !
Le Temps n'a que mépris pour toi, vilain Vergor !

Cette cale sèche

35

Enfants, allons la voir, Elle est encore là
Au milieu même de l'Isthme.
L'Acadien, de son bras de fer, la fit ; voilà
Qu'elle chante, à jamais, l'ancestral héroïsme.

¹ L'auteur dédie ce poème aux descendants de Daniel Leblanc, de Port-Royal.

La Terre, malgré tout, garde son souvenir.
 Chassons de notre esprit ce passé d'Ignorance
 Enfants, n'allons-nous pas, de nouveau, nous pétrir
 De ces exploits si beaux, de ces « gestes », de France ?

40

Le vengeur

C'est à tes pieds, ô Beauséjour,
 Dans ta cale sèche, première
 D'une Amérique jeune et fière,
 Que notre Vengeur vit le jour.

45

Sa quille était de chêne
 Et ses trois mats d'ébène.
 Ses voiles, d'un lin pur,
 Fleurdelisaient l'azur.

50

Aussi fin qu'une flèche
 Sur l'affût d'une brèche
 Il sut braquer son tir ;
 L'Anglais n'eut qu'à s'enfuir.

Sur la Baie de Chipoudy

55

C'est alors qu'une flotte étrange et formidable,
 Soudain, nous apparaît dans une aube de juin.
 La voyez-vous danser cette valse du diable ?
 Tous les vivants sentaient bien s'en venir la fin.

60

La mer se pavoisait de bâtiments de guerre,
 Tant de mâts se berçaient dans l'air matutinal.
 Quarante bâtiments, flibustiers d'Angleterre,
 Laisaient traîner leur ancre aux remous du chenal.

65

Dans ces mailles de fer le Vengeur dut se rendre ...
 S'il sentait une main nouvelle au gouvernail,
 Il se disait tout bas : « Je vais quand même attendre. »
 C'est qu'un grand saint priait pour lui, dans un vitrail.

Si son âme était triste il sentait l'espérance
 Quand même s'allumer dans le fond de son cœur.
 N'était-il pas le fils d'une vaillante France ? ...
 Il portait sur son front d'argent un lys en fleur.

70

La bataille

Le matin se levait sur l'onde plus sonore ;
 Des merles, de leur flûte, animaient le bois vert.
 Des rayons arrivaient des hauteurs de l'aurore.
 Dix Acadiens, penchés sur le bord de la mer,
 75 Regardaient s'éclipser les franges de la brume,
 Quand, soudain, dans le vent, apparut le Vengeur
 Qui, léger, sillonnait, d'un soc d'argent, l'écume.
 Charles, plus qu'étonné, cria : « Enfants, du cœur !
 Coupons-lui le chemin ! Il nous faut le reprendre !
 80 Le Vengeur est à nous. Poussons la barque à l'eau !
 Ces messieurs les Anglais n'auront plus qu'à se rendre ! »
 Voilà donc que s'en vient ce combat, Dieu ! si beau !

85

Sans flèches ni mousquets et sans même une épée,
 Ces dix galériens chavirent les flots roux,
 Sentent passer dans l'air un souffle d'épopée,
 Qui d'un trait les emporte à travers les remous.
 L'Anglais, lui, jette l'ancre et face au courant tourne.
 Tout cela se passa comme une vision ;
 Vers l'unique objectif nul œil ne se détourne -
 90 Homère, prête-nous tes flammes d'Ilion !
 Le capitaine anglais cria : « Bas les échelles ! »
 Les échelles, du coup, descendent à tribord.
 Vous les vîtes, ces gens, vous, belles Demoiselles² !

90

95

Nos paladins d'un bond escaladaient le bord.
 « Jetez-les dans les fers ! » clame le capitaine.
 C'est alors qu'un LeBlanc, au zigzag d'un éclair,
 De fureur transporté, le frappe au front, l'assène,
 Lui happe le talon et devant cette mer,
 De son moulinet rase et la poupe et la proue ...
 100 Voyez-vous ces bandits, dans un dernier soupir,
 S'agiter sur ces flots sanglants et s'engloutir ?

100

105

Le drame, en son horreur, brusquement se dénoue.
 L'ennemi, ce jour-là, n'eut que son juste sort.
 La Baie, enfin, s'anime aux rafales d'Eole.
 105 Le Vengeur ouvre l'aile et libre enfin s'envole,
 Cingle les flots d'argent et regagne son port.

² Trois îlots en bas du Cap des Beaumonts se nomment les « Demoiselles ».

Et voilà ce combat que nous chante l'Histoire
Et qui se nimbe encor d'une palme de gloire.

PICHON, LE TRÂÎTRE DE BEAUSÉJOUR

5
Tel[s] deux gladiateurs, dans l'arène en démence,
Font de leur fer jaillir le feu, le sang, la mort,
Dans un dernier combat, l'Angleterre et la France
Avaient pris pour enjeu l'Amérique du Nord.

10
Sur tout le continent régnait partout la guerre.
Comme jadis Carthage au bord des flots, Louisbourg
Dominait, de ses murs, un immense estuaire.
Le drapeau blanc flottait encor sur Beauséjour ;
Le drapeau blanc, hélas ! il faut le reconnaître,
À l'ombre de ses plis, couvrait Pichon, un traître.

15
C'est au « Vieux Fort », Pichon, que pour un vil argent,
Tu trahis ton pays, ta conscience, et ton sang !
Dis ! quelle honte souille encore ta mémoire !
La lumière se fait, sur ton compte, aujourd'hui.
Décidément la tienne est une triste gloire !
Mais quel esprit malin, dans son mortel ennui,
Te soufflait-il ainsi cette terrible histoire ?
20
Pichon, tu n'aimes plus ton pays ni ton Dieu !
Non ! tu ne lèves plus ton front vers le ciel bleu !
Malheureux ! ton amour se replie en lui-même
Et son feu te consume en ton propre néant !
Ton cœur ne peut plus dire, ainsi qu'un enfant : « J'aime ! »

25
Ton chemin file au bord d'un abîme béant.
Le Mal, tu le connais, et tu le veux quand même !
Mais pourquoi t'en vas-tu vendre ainsi notre Roi,
Et d'un seul coup trahir notre mère la France ?
L'ennemi te méprise et se moque de toi.
Il ne veut, tu le sais, que nos plans de défense,
30
Et ta main les lui livre aux lueurs de la nuit.
Ah ! c'est l'Esprit du Mal qui dans ton cœur s'incarne ;
C'est l'ombre de Judas qui déjà te poursuit ;
C'est un vol de corbeaux qui sur tes pas s'acharne,

35 Quand tu t'en vas, hagard, éperdu, sous les bois,
 Tramant l'inique exil et la mort de ton frère ! ...
 Même un Coriolan, devant Rome, aux abois
 Sent son âme fléchir aux larmes de sa mère,
 Cède la vie à Rome, éteint ses feux grégeois,
 Et vainqueur se retire à l'autre bout du monde.
 40 Mais toi ! cœur sans honneur et sans pitié, Pichon,
 Dis ! pourquoi te faut-il, dans ta rancune immonde,
 Dictier même à Lawrence un plan d'invasion ?
 Comme aux temps malheureux de Jeanne la Pucelle,
 Le tyran et le traître, en face du marché,
 45 D'une implacable rage allument l'étincelle.
 Et la Sainte s'éteint aux flammes du bûcher.
 Lawrence et toi, Pichon, vouez - ô perfidie ! -
 Tout un peuple à mourir. - Mais quel crime est le sien ?
 Son toit moussu ressemble aux toits de Normandie ;
 50 Sa parole d'honneur comme un brave, il la tient !
 Il s'ouvre, près des flots, tout un champ magnifique.
 La Mère de Dieu fait sa joie et son amour.
 Son crime ! Ah ! c'est qu'il est français et catholique
 En vérité, c'est là vraiment le crime unique
 55 Pour lequel le tyran le proscrit sans retour
 Et se fait le bourreau d'une Douleur immense.
 Que le pain de l'exil, doux Seigneur, est amer !
 Ce peuple peut souffrir comme un enfant de France ;
 Mais quoi ? périr ? jamais ! Errant par l'univers,
 60 Qu'il s'en aille, il ne peut mourir ! C'est qu'une Étoile
 Le guide et le protège ! Hérode n'est plus là !
 Un avenir plus beau déjà gonfle sa voile.
 Lawrence, le tyran, passe comme Attila.
 L'exilé sent déjà qu'un espoir se rallume.
 65 Il s'en ira le cœur abreuvé d'amertume,
 Mais l'âme toujours haute. - Il ne reniera pas,
 Lui, son Dieu ni sa France. Il tiendra sa parole !
 Et voilà qu'il revient, n'ayant pour tout compas,
 Qu'un rayon de soleil, pris, dans sa course folle,
 70 De la rive natale à travers les grands bois,
 Du désir infini de revoir sa patrie !...
 Et l'on voit rejaillir du sol, comme autrefois,
 Des maisons, des clochers, où l'on chante, où l'on prie ;
 Et l'allègre clameur d'un peuple qui renaît,
 75 Où se mêle l'écho du chant d'Évangéline,
 Où gazouille la voix des oiseaux du bosquet
 Et les échos d'argent sur la haute colline.

80 **La Muse, de nouveau, sentant battre son cœur,
En confiant sa joie à sa lyre d'ivoire
Frôle un accord où vibre un accent de bonheur,
Et chante des martyrs la vaillance et la gloire.
L'Océan clame au ciel son hymne ; mais l'Histoire
En ciselant les faits aux tables du pays,
N'a pour la trahison qu'un éternel mépris.**

85

Prière

**Tout un peuple, fidèle au passé, va renaître.
Délivrez-le, Seigneur, des embûches du traître !**

**LA VEILLE DE LA BATAILLE
DE CHIPOUDY¹**

Brassard, en se tournant aux flammes de sa forge,
Ébaucha sur le mur un étrange profil.

5 La colère gonflait les veines de sa gorge,
« Si vous voulez savoir ce que j'en crois, dit-il,
Les faits sont là, devant vous ; l'Anglais nous prépare
L'un de ses guets-apens ! Quel est ce tintamarre
Et tout ce branle-bas, dites-moi, chaque jour,
10 Au large du Bassin, là, devant Beauséjour ?
Mais de quoi s'agit-il ? Savez-vous que deux traîtres,
Vergor et Pichon, deux pareils, nous ont vendus ?
Fions-nous à Lawrence et nous sommes perdus ! »

À ce moment un coup de vent courba les hêtres.

15 « Qui donc, dit-il vient de chasser tous nos prêtres ?
Qui donc en veut surtout à Leloutre, l'ami,
Lui, l'apôtre du Christ, le père de nos âmes,
Sur la brèche toujours défiant l'ennemi,
Clouant au pilori les trahisons infâmes ?
20 Il ne dédaignait pas, lui, de ternir sa main
En ciselant la pierre, en dressant cette flèche
Qui domine aujourd'hui, d'un crucifix d'airain,
Le pays tout entier ? Et cette cale sèche,
Dites ! n'est-ce pas lui qui nous la fit bâtir,
25 La première au pays, la seule au Nouveau-Monde ?
Trop catholique et trop français, il doit s'enfuir.
Voilà pourquoi l'orage, aujourd'hui, sur lui gronde.
Le tyran périra demain, mais l'Avenir
Gardera de l'apôtre un pieux souvenir. »

30 Brassard alors jeta la vue au loin sur l'onde.
« Si tous nos devanciers, ces épris d'inconnus,
Il y a cinquante ans, reprit-il, sont venus,
En quittant Port-Royal, victime des pirates,
Comme Ulysse et les siens, emportant leurs pénates,
35 Tel qu'un essaim bourdonne au soleil du midi,

¹ (*Discours de Brassard, dit « Beausoleil ».*)

Joseph Brassard, dit Beausoleil est né près de Port-Royal en 1702, épousa Agnès, fille de Pierre Thibodeau, fondateur de la paroisse d[e] Chipoudy, comté [d']Albert, N.-B. - Brassard, meneur d'hommes, plein de courage et d'audace, a laissé dans le pays la renommée d'un héros légendaire.

Près des flots qui toujours chantent le même psaume,
Dans cette solitude, au pied du Chipoudy,
Édifier cette église et ce petit royaume,
Allons-nous donc quitter le fruit de leurs labeurs,
40 Et là nous livrer, vifs, à la furie anglaise ?
Non jamais ! Ce pays baigné de leurs sueurs,
Tout imprégné déjà de leur âme française,
Tous nous le défendrons ! Chargeons nos mousquets !
Qu'ils paraissent ici, dans nos champs, ces vandales !
45 Ils en auront, je vous le jure, pour leurs frais !
Nous les recevrons, va ! debout, à coup de balles ! »

LA BATAILLE DE CHIPOUDY

(Dédié à la fière jeunesse de notre pays)

5 Bien-aimé des aïeux, Chipoudy solitaire,
 Quel sculpteur primitif, de son divin ciseau,
 Sur le bord de l'azur, t'a laissé là si beau ?
 Mais pourquoi ton front prend-il cet air de mystère ?
 Le murmure des flots toujours chante à tes pieds ;
 L'aurore de ses feux t'éclaire le premier ;
 Ton vieux cœur jongle-t-il encore à notre Histoire ?
 10 Oh ! je t'en prie, ami, dis-nous un chant de gloire !

Août s'en allait finir ! Tous les champs étaient mûrs.
 L'été riait partout sur les prés, sur ta cime ;
 L'abeille butinait le miel des jours futurs,
 La terre aux mille voix chantait au ciel son hymne.
 15 C'était en plein midi. De ton vert contrefort,
 Le guetteur vit surgir à l'horizon des voiles,
 Des voiles de forbans qui filaient vers le nord.
 - Vision d'épouvante où tremblaient des étoiles. -
 Oh ! retien[s] bien ton cœur,
 20 Brave petit guetteur !
 L'escadre, dans le vent, remonte la rivière,
 Contourne le rocher qui fait face aux Beaux-Monts,
 Et jette l'ancre, là, dans l'anse, près de la terre ...

25 Seigneur, quel branle-bas ! Des soldats sur les ponts
 Agitent des fusils, des sabres d'abordage.
 Entendez-vous ce cri d'un amiral anglais :
 « À la mer les canots ! Qu'on brûle le village !
 Mort à tous ces Français ! » Et l'écho des marais
 Répète la clameur. Dès la première alerte,
 30 Le village se vide. À l'ombre des grands bois,
 Tout un monde s'enfuit. Les portes sont ouvertes,
 Et face à l'ennemi, ce n'est que désarroi.

Pourtant un souffle étrange agite la broussaille,
 Des tirailleurs, par là, rôdent, l'œil inquiet.
 35 Plus d'une épée éprouve un frisson de bataille ;
 Boishébert ne peut tenir sa troupe aux aguets,
 Une ardeur au combat de plus en plus l'avive.
 Cent vingt petits Français, de vrais fils de gaulois,

40 Observent sans broncher tout ce train sur la rive.
Il se fait sur la ligne un grand signe de croix.

Mais là-bas, quel vacarme ! Il est déjà trois heures,
Tout un régiment forme en pelotons ses rangs.
Le village est sans bruit ; calmes sont les demeures,
Un drapeau se déploie. Un tambour en avant
45 Bat la charge. La voix d'argent d'un clairon sonne,
Et l'on peut voir au loin, déboucher des plateaux,
Sur le chemin qui monte une énorme colonne.
Un silence de mort plane sur les coteaux.
« Déployez, dit Brassard, déployez les deux ailes :
50 À ces Messieurs, l'honneur de la place au milieu !

Filez vite, grognards ! Êtes-vous donc si frêles ? »
Voilà qu'un clairon sonne ! « Enfants, il est temps. Feu ! »
La fusillade éclate et crépite terrible ;
Comme la grêle abîme un sillon d'épis mûrs,
55 La mitraille dans les rangs tonne, fauche, crible.
Les abatis, les rochers, font des pans de murs
D'où chaque rafale, en sifflant, couche des têtes.
La réserve au secours arrive. Il est trop tard !
Le régiment d'acier se fond dans la tempête.
60 Dans le bruit des éclairs, des cris de toute part,
Montent, désespérés. Comme un ouragan passe,
La déroute les prend sur ces glacis d'enfer,
Les chasse en tourbillon, au souffle de l'espace,
Et, hurlante, les broie et les jette à la mer.
65 Ils s'en vont haletant, noirs de poudre, effarés.

Mais là-bas, quel carnage affreux sur le rivage !
On peut voir des mourants dans les champs, sur les prés ;
L'un tout brûlant de soif, pâle et tremblant de rage,
Se penche sur sa plaie et s'abreuve de sang.
70 La Mort déjà du doigt lui ferme la paupière.
Sur le bord du chemin un autre, tout tremblant,
Sur un genou s'incline et redit sa prière ;
Son front est jeune et pur. Non ! il ne sait pas, lui,
La formidable horreur du complot de Lawrence.
75 Un oblique rayon de soleil l'éblouit.
Il meurt pour son pays, sans regrets ni souffrance.
Dans un rêve, il revoit son clocher, sa maison,
Et dans un nimbe d'or, sa mère lui sourit.

Hélas ! sa veine gicle et rougit le buisson.
Oh ! faites, Seigneur, qu'en votre joie, il expire.

80

Sur la dune mouvante, un vil fuyard s'enlise.
Plus l'infâme s'agite et plus elle le tient ;
Il jette son mousquet, il hurle dans la brise,
Tout est vain ! Il s'enfonce, il sombre. Aucune main
Ne se tend vers cet incendiaire d'église ...

85

« Poursuivons l'ennemi, dit un petit Français,
Il ne mérite pas qu'on lui tire une balle. »
Dans la brume du soir, sans tambour ni cymbale,
La marée emportait des bâtiments anglais ...
« Faites des feux, dit Brassard, qu'on se ravitaille :
Nous passerons la nuit sur le champ de bataille ! »
Ces gestes de vaillance, il faut qu'on les vénère !
Et que le petit-fils soit digne du grand-père !

90

DERNIÈRE SÉPULTURE À CHIPOUDY

Le village en feu

Ainsi qu'un flambeau, dans le vent,
S'anime, rutil et s'incline,
5 Le village mêle au couchant,
Des flots de flammes, sa ruine.

La terre et le ciel sont en feu.
On croit voir la fournaise ardente
10 De la fin du monde. Grand Dieu !
Ce n'est, dans la nuit, qu'épouvante.

Qu'une énorme confusion.
De grands troupeaux, sous les nuages,
Dans le fil d'une vision,
Bondissent le long des rivages.

15 La mer s'allume au brasier
Et prolonge, comme un tonnerre,
Sur l'onde au reflet d'acier,
L'immense plainte de la terre.

20 Ainsi dans une nuit de feu,
Cinquante ans de labeur s'abîment ;
L'Exil tinte un premier adieu ;
L'Exil pourchasse ses victimes.

LA MORT DE GRAND'MÈRE

Sur la route qui vers le nord,
Près du Petitcodiac file,
5 Saute des ravins, suit le bord
Des bois, remonte difficile,
Un lourd convoi de chariots,
D'un rythme égal et lent, chemine.
Des voix parlent comme en sanglots.
10 Brassard, là-haut sur la colline,
Fait halte. Il sent bien qu'un malheur
Sur lui, comme un oiseau de proie,
Plane. Présage avant-coureur,

15 Un chien noir, à la lune aboie !
 D'où vient cet appel au secours ?
 Mais c'est grand'mère qui frissonne !
 Ses fils arrivent d'alentour.
 On entend comme un glas qui sonne.
 « Enfants, dit-elle, c'est la fin !
 20 De grâce, n'allez pas plus loin
 Je me sens mourir ! Dans la terre
 Bénite, près de votre père,
 Déposez, sous la croix, mon corps.
 Oh ! non ! je ne crains pas la mort.
 25 Vierge Sainte ! Consolatrice !
 Aidez-moi ! Ce dernier calice
 Est amer. J'étouffe ! Mon cœur
 N'en peut plus ! Oh pitié, Seigneur ! »
 Et devant le village en flamme,
 Grand'mère rend à Dieu son âme.

30 *Au cimetière*

Ô nuit de peine ! Ô tristes lieux
 Quatre fils sur une civière,
 - Des larmes coulent de leurs yeux, -
 Portent grand'mère au cimetière.
 35 Malgré les affres de la mort,
 Sa figure repose sereine.
 Son Dieu n'est-Il pas le Dieu fort ?
 Son crucifix, un Christ d'ébène,
 Rayonne toujours sur son cœur.
 40 On dirait que sa lèvre blême,
 Qui se fane comme une fleur,
 Récite, en silence, quand même,
 Le chapelet aux grains de buis,
 Que ses vieux doigts de cire égrènent...
 45 Le cortège, d'un pas lent, suit
 L'étroit sentier qui le ramène
 Au champ pacifique des morts.
 La nuit, qui, d'une aile plus sombre,
 Se déploie et fait sans efforts
 50 De la terre et du ciel, dans l'ombre,
 Un temple de gloire au Seigneur,
 Protège l'humble caravane.
 Qu'elle se hâte ! La blancheur
 De l'aube se fait diaphane.

55 Un vieux missionnaire, devant
La fosse ouverte, psalmodie
Dans un livre aux tranches d'argent
Qui nous parle de l'autre Vie,
60 L'absoute, une oraison sans bruit,
Et l'écho sous le bois sonore,
Dans le silence de la nuit,
S'en va, vole et répète encore
« Donnez-lui, Seigneur, le repos
De votre Lumière éternelle ! »
65 Et les étoiles, dans l'enclos,
Du ciel, palpitantes et belles,
Chantent dans leur ronde de feu :
« Gloire à l'âme qui voit son Dieu ! »

**POÈMES À L'OCCASION DU
BICENTENAIRE DE LA DISPERSION**

INVOCATION AU BLOMIDON

Penché sur l'infini depuis des jours sans nombre,
Superbe Blomidon, tu contemples les cieux.
Quand le soleil prolonge, aux feux du soir, ton ombre,
5 Ton front parfois s'allume et domine ces lieux.
Tu les revois alors, nos aïeux, fils de France,
S'en aller en exil sur des pontons en mer.
- Que le pain de l'exil, Seigneur, leur fut amer ! -
Ta grande âme, pourtant, chante encor l'espérance.

10 Blomidon, toi qui vis tant d'astres s'éclipser,
Écoute dans ton cœur les échos du Passé !
Feuillette de ton doigt les pages de l'Histoire
Et sur ton luth d'argent, dis-nous un chant de gloire !

15 Ces hameaux tant aimés de tes fiers Acadiens,
Tous ceux qu'un Longfellow d'une langue immortelle
Chanta, tu peux les voir comme en ces jours anciens.
Leur image, en tes yeux, brille infiniment belle.
Et voilà qu'un îlot au centre du Bassin,
20 Tout comme un diamant, enchâssé d'or, rutilé.
La montagne se mire en ton miroir sans fin.
Au-dessus de la brume apparaît plus d'une île.
La Rivière-aux-Canards, celle de Sainte-Croix,
Celle des Habitants et tous ces ruisseaux roses,
25 Mèlent éperdument le refrain de leurs voix
Dans cette symphonie éternelle des choses.
Et devant toi, tu vois les cimes de Grand-Pré,
Ce pays des aïeux, le dernier cimetière
Où reposent en paix, sous le saule exploré,
Ceux qui depuis longtemps jouissent de la Lumière.

30 Dévoile-nous ton front et prête-nous ta voix !
Repasse, sous tes yeux, du pays les exploits !
Blomidon, viens nous dire au fil de ta mémoire
Un témoignage vrai de l'authentique Histoire !

35 Comme un écho d'une autre rive,
Blomidon, ta voix nous arrive ;
- Prêtons l'oreille à son récit.
Frère, voilà ce qu'il nous dit.

UN PRÉSAGE DE LA MORT

Devant l'église Saint-Charles
de Grand-Pré, août 1755.

L'AIGLE ET LA COLOMBE

5 C'était à Grand-Pré, le dimanche,
Après Vêpres, les paroissiens,
À l'ombre de l'église blanche,
Prêtaient l'oreille aux plus anciens,
10 Lorsque l'un d'eux, un Gabriel,
Cria : « Regardez dans le ciel
Cet aigle qui sur le vent plane ! »
Son aile, dans le nimbe clair
Du midi, se fait diaphane
15 Et soudain vif comme l'éclair,
D'un seul trait, plonge sur sa proie,
Blanche colombe, qui de joie
Et d'amour vole vers son nid,
Et d'un talon, comme une épée,
20 La darde au cœur. - Tout est fini !
La victime saigne, frappée
À mort. Quelques gouttes de sang
Teignent dans le ciel l'oiseau blanc.
La cloche tinte^k la prière.
L'aigle surpris gagne son aire.
25 À leurs pieds tombe l'oiseau mort.
Qui, Seigneur, nous jette un tel sort ?

**UN ÉPISODE DE LA DISPERSION À COBEQUID
AUJOURD'HUI MASSTOWN, TRURO, N.-É.
SEPTEMBRE 1755**

CET AUTOMNE-LÀ EN ACADIE

La terre frissonnait au vent sur son épaule.
L'arbre fermait sa feuille et mûrissait ses fruits.
Le Vent ouvrait son outre et s'engouffrait du pôle.
5 La lune s'en allait, plus pâle, dans ses nuits.
Cobequid regardait rutiler la montagne,
Qu'une bise froissait de ses souffles trop froids.
Des chariots chargés sillonnaient la campagne.
On sentait revenir ces pèlerins - « Les Rois. »

L'ACADIENNE

CETTE JARDINIÈRE

Du verger revenait la belle jardinière.
Les branches se courbaient sous le poids de leurs fruits.
5 Quelque chose, pourtant, parlait de « fin dernière. »
Des deux bords de la mer surgissaient trop de bruits.
Son panier regorgeait des pommes les plus belles ;
- De chère Normandie un souvenir si doux.
L'espace s'embaumait. Le ciel s'emplissait d'ailes.
Les oiseaux migrateurs se donnaient rendez-vous.
10 De ses yeux rayonnaient les flammes d'un ciel pur.
Quand elle souriait sous sa coiffe normande,
Jamais ne s'était vu tel reflet de l'azur.
La Bretagne y laissait un éclair de sa lande.
De sa nuque pendait une chaîne d'ivoire,
15 Au bout du chapelet rayonnait une croix.
C'est là, mon doux Sauveur, l'objet de votre gloire ;
C'est là, de nos aïeux, un reflet d'autrefois.

DE L'ÉCOLE

Les enfants revenaient de l'école si blanche,
Les enfants revenaient un livre sous le bras.

5 Un coup de vent, soudain, tordait plus d'une branche,
Le zigzag d'un éclair précipitait leurs pas.

L'abeille se hâtait de rentrer dans sa ruche,
L'instinct laissait prévoir le plus grand des malheurs.
L'écureuil engrangeait des fânes dans sa huche,
L'angoisse, de lacets, resserrait tous les cœurs.

PRÉSAGES DU GRAND DÉRANGEMENT

À Halifax, le 28 juillet 1955,
le Grand Conseil décrète la
dispersion.

5 Le Destin, plus songeur, dès lors, branlait la tête.
Une ombre s'étendait partout sur le pays.
Il y passait parfois un souffle de tempête ;
Les animaux des champs entraient sous les abris.

10 Et chacun réprimait dans son âme un malaise.
On sentait bien venir d'implacables malheurs ;
Il nous fallait livrer à la trahison anglaise
Nos mousquets et le fruit même de nos labeurs.

15 Lawrence s'emparait de la poudre et des balles,
Et préparait, au nom du Roi, son guet-apens.
Il nous enlevait même et bateaux et cavales,
Et tous nos moyens de fuir à nos propres dépens.

20 Parlait-on de signer le serment d'allégeance,
Il ne le voulait point, car disait-il alors,
« Nous ne pourrions jamais chasser ces fils de France
Et toujours contre nous ils seront les plus forts. »

« Leur terre, disait-il, la plus belle du monde,
Se prolonge de Port-Royal à Joli-Cœur,
L'Océan tous les jours de richesse l'inonde,
Leurs vergers, voyez-vous, sont déjà passé fleur. »

25 « Leurs troupeaux si nombreux - plus de cent mille têtes -
Font retentir les monts de leurs mugissements.

Il est temps d'en finir ! Assez de leurs requêtes !
Pour tous ces Français-là, non, jamais de serments ! »

30 « Ne resteront-ils pas, malgré nous, catholiques ?
Le Roi de l'Angleterre est pour nous Pape et Roi !
Vous connaissez l'horreur qu'ils ont de nos rubriques ;
Ils disent ne vouloir mourir que dans leur foi.

35 « Que le Grand Conseil donc confisque leur église,
Leur terre, leur bétail et leur propriété ;
Qu'à Grand-Pré le décret publiquement se lise !
Et tout sera nôtre au nom de sa majesté ! »

40 Devant le Grand Conseil d'Halifax, en séance,
Ainsi Lawrence, un soir de juillet, parlait-il ;
Lui seul scellait le sort de ces enfants de France,
Et confisquant leurs biens, les chassait en exil.

AU FOND DU BASSIN DES MINES À COBEQUID

5 Trois voiles remontaient sur des crêtes d'écume.
Chacun se demandait : « Mais de quoi s'agit-il ? »
Trois voiles s'estompaient au-dessus de la brume ;
Trois voiles fulguraient d'un étrange profil.
Trois voiles laissaient voir, à la mer qui remonte,
Sous la proue, à fleur d'eau, la tête d'un lion,
Faut-il vous l'avouer à ma trop courte honte ?
10 Ces trois voiles portaient les couleurs d'Albion.

15 Trois brigantins anglais, en face du village,
Jettent l'ancre au courant et pivotent de bord.
Un amiral s'écrie : « Aux canots d'abordage ! »
Un régiment, d'un rien de temps, sur l'avant-port
Débarque. Des canons, au-dessus de la brume,
Se braquent, rutilants, sur le village en paix.
L'après-midi chantait sur la cime qui fume.
Tout ce pays n'était qu'un village français.

20 Tout un monde s'en vient, - chose la plus étrange -
Quand même saluer tous ces nouveaux venus.

Pouvait-on soupçonner qu'en ce temps de vendange,
Des brigands nous viendraient de pays inconnus ?
La table les reçoit, la table la plus belle.
Après le gobelet suit l'offrande du pain.
25 - Ainsi la charité, le charme, se révèle. -
À tous ces bandits, Dieu même éteignait leur faim.

D'un œil sinistre, l'un toise la mer sanglante ;
L'autre ébauche, du coup, la tête d'un Cromwell :
30 Cet autre observe tout, dans sa marche trop lente ;
Caïn, l'infâme, ainsi suivait les pas d'Abel.

Et voilà qu'un soldat, aux portes de l'église,
Placarde un grand papier qui se lit comme suit ...
On dirait qu'un bateau dans le sable s'enlise
Au soleil qui se meurt et sombre dans la nuit.

LA PROCLAMATION FATALE

Que tous les habitants de l'une à l'autre rive,
Dès trois heures, demain, ici, sur ce préau,
5 Se donnent rendez-vous. L'ordre ainsi vous arrive
De notre Majesté Georges. « Signé : Winslow. »

Immortel exilé, Dante, reviens nous dire
En ce cercle d'horreur, un chant de ton enfer !
L'arène le voilà ! Défense d'y maudire !
Vois comme il s'étale aux deux bords de la mer.

10 La Proclamation, ainsi se continue :
« Vous êtes avisés que tout votre bétail,
Soit chevaux, soit brebis, porcs et chèvres cornues,
Même vos champs si verts et tout cet attirail
Qui vous fait remuer votre terre si belle,
15 Ne seront, désormais, Acadiens, plus qu'à nous. »
- C'est ainsi qu'Albion, dans la paix, se révèle -
« Demain vous donnera, sur nos ponts, rendez-vous. »

L'ÉPOUVANTE

Comme de l'Océan, quand monte la tempête,
 S'échappe une clameur qui remplit le ciel,
 Un cri désespéré, du seul coup, à tue-tête,
 5 S'élance dans l'espace, implore l'Éternel,
 Au-dessus de la mer et des sommets déferle
 S'épand et se prolonge au large des grands bois.
 L'aube, déjà, là-haut, sur les collines, perle.
 Le voyez-vous passer ce long chemin de croix ?
 10 À la confusion s'ajoute l'épouvante ;
 Dans ces remous il est impossible de fuir.
 C'est le commencement de l'ignoble « Tourmente. »
 Voyez-vous ces canons prêts à tout engloutir ?
 Des jeunes, d'un bélier, font sauter une porte.
 15 La baïonnette est là qui les guette de front.
 Le vent du nord se lève et dans sa ronde emporte
 D'un vaste tourbillon les feuilles qui s'en vont,
 En rafales, mourir sur les bords du rivage.
 Ainsi, voilà qu'un peuple, emporté dans ce bruit,
 20 S'en va, par ci, par là, poussé de plage en plage,
 Comme sur un radeau, vers l'éternelle nuit.

L'EXODE

Le soleil atteignait le zénith et posait
 Ses flammèches de feu sur des milliers d'épaules ;
 Le pays, de lueurs sinistres, se rayait.
 5 La Terre tournoyait, folle, sur ses deux pôles.
 La marée emplissait, elle aussi, ses deux rives.
 Les voiles se tournaient vers les mers du couchant.
 On entendait le bruit confus d'âmes captives.
 Le village, si beau, déjà, flambait au vent.
 10 Frères, la voyez-vous cette procession
 Comme un enterrement descendre vers la grève ?
 L'Histoire en pleurs, parlait tout bas d' « Expulsion. »
 Cela se passait comme en un pays de rêve.
 Des femmes, des enfants, des hommes descendaient...
 15 Quelle voix va nous dire et la peine infinie
 Et les douleurs sans nom que ces cœurs éprouvaient ?
 Enfin, voilà ton crime, infâme Tyrannie !
 Le Cobequid, alors, sur ses flancs, six de front,
 Vit, dans un tourbillon, d'un nuage de cendre,

20 Entre deux régiments, baïonnette au canon,
 De tous ces prisonniers la colonne descendre.
 Vous vous en souvenez, Vierge Sainte du ciel !
 Ils n'eurent qu'en horreur le « Serment d'allégeance ! »
 Ils optèrent, Grand Dieu ! pour la coupe de fiel,
 25 Fidèles, à jamais, à leur Sainte Croyance...

JUSTE CHÂTIMENT¹

5 Le loup sauvage a beau courir,
 La flèche au flanc le fait mourir.
 Ainsi le crime, après lui, traîne
 Au fond du cœur sa propre peine.
 Lawrence, inique malfaiteur,
 Ton ombre te fait-elle peur ?
 Halifax, quand tu passes, blême,
 S'émeut. Dis ! tu te hais toi-même
 10 À en mourir ! Le bal va-t-il
 Effacer d'un peuple en exil
 Ton souvenir plein d'épouvante ?
 Non ! Partout, toujours, il te hante !

15 Le Remords, sans trêve, en ta nuit,
 De son doigt fatal te poursuit ...
 Un soir d'octobre, un soir de fête,
 La fièvre te monte à la tête ;
 N'entends-tu pas au loin des pleurs ?
 Un soir d'orgie, il te faut boire,
 20 D'Espagne les fines liqueurs.
 Tu bois ta coupe à la victoire !
 - Ton cœur n'en éprouve qu'horreurs !

25 La Mort te nargue et passe en croupe.
 Quoi ! tu regardes dans ta coupe
 Pâlir la face d'un tyran !
 Ta coupe se remplit de sang !
 Un Dieu vengeur te pousse au vide,
 Te condamne, éperdu, livide,

¹ À l'automne 1760, après la reddition de Québec, à l'occasion d'un bal à Halifax, N.-É., Lawrence célèbre la victoire mais en meurt. Enterré à l'église Saint-Paul, Halifax.

30

Comme si la main du malheur
T'avait poignardé droit au cœur.

Ah ! C'est ta victime entrevue,
C'est ta conscience qui te tue ! ...
Tel, de sa hauteur, le tyran,
Foudroyé, s'abîme au néant.

LAWRENCE LE TYRAN

5

Ton nom laisse une triste gloire.
Le chapitre de ton histoire,
Garde encor (Akins, sois donc franc¹ !)
Sur marge que taches de sang.
Tous tes gestes, ta plume même,
Ne sont du crime que l'emblème.
Ta haine de France et de Rome
Te ceint les yeux de son bandeau.
10 Ton nom n'est pas celui d'un homme !
L'Humanité te voue à l'échafaud !
L'Océan baigne, de ses flots,
La grève et les prés d'Acadie
Sans jamais taire les sanglots
15 De la dolente Tragédie.
Tu t'es pris, dans tes propres rêts,
Lawrence ! L'Histoire raconte
Que ton crime reste, à jamais,
Du pays, l'éternelle honte !

CE GRAND JOUR

5

Et voilà ce grand jour, ce retour incroyable,
Ce grand jour de bonheur, grâce à l'Assomption ;
Le grand jour indicible et de joie ineffable
Devant Dieu, ce grand jour de résurrection.

¹ Placide Gaudet a prouvé qu'Akins n'était qu'un faussaire des textes de l'histoire. Ses écrits erronés sont gardés sous clefs, aux archives de l'Université Dalhousie à Halifax, N.-É.

BLOMIDON

Et voilà, Blomidon, les fils de tes enfants,
À ton appel, venus de tous les coins du monde ;
Si l'exil fut terrible et leur peine profonde,
5 Ils t'arrivent, quand même, et des mers et des champs.
Tu les reconnais bien à leurs voix, à leurs chants ;
De nouveau tout un peuple au passé se fiance.
Tout un peuple revient ardemment¹ vers ces lieux
Prier sur les tombeaux vénérés des aïeux.
10 Son âme, malgré tout, chante encor l'Espérance,
Son Credo vient de Rome et son parler de France.

Seigneur, Dieu Tout-Puissant, prodiguez-nous vos dons !
Donnez à nos marins du « bon vent » dans leurs voiles ;
À nos fiers paysans, épris de leurs sillons,
15 Des champs pleins d'épis mûrs et des cieux pleins d'étoiles !

DERNIER COMBAT PRÈS DE BEAUSÉJOUR¹

La guerre, en ce temps-là, ravageait le pays.
 L'incendie achevait, de ses dernières flammes,
 La désolation. - L'implacable ennemi,
 5 Dans un combat de mort, s'en prenait même aux âmes.
 Le Grand Dérangement sonnait comme un tocsin.
 On n'entendait partout que sifflement de balles.
 L'univers, on eut dit, s'en allait vers sa fin.
 Pris dans un tourbillon de farouches rafales,
 10 Nos gens se défendaient. - Plus d'un coup de boutoir
 Se déclenchait, terrible, ensanglantait sa lance
 Et jonchait, foudroyés, plus pâles que le soir,
 La plaine de ses morts. - Rangez-vous ! C'est la France
 De Jeanne d'Arc qui passe à l'appel du clairon !
 15 La forêt tressaillait d'un souffle de victoire
 Et l'espoir éclairait notre ciel d'un rayon.
 Ces faits-là sont gravés aux frontons de l'Histoire.

À l'automne de 1756

Le gel déjà fanait les flancs de la montagne.
 20 L'Automne diaprait l'épaule de nos bois,
 De son chatolement, beau comme un châte d'Espagne.
 Les oiseaux migrants s'en allaient, l'aile en croix,
 Vers un ciel de lumière, en frôlant nos rivages.
 Le vent du nord ravageait les dernières fleurs ;
 25 Et déjà le soleil, fuyant ces bords sauvages,
 N'y laissait plus filtrer que de pâles lueurs.

La chasse à l'homme

Ce fut, en ces jours-là, dans une « chasse à l'homme »,
 Qu'un Dixon et les siens poursuivaient Boishébert,
 30 Qui s'était retiré dans une île qu'on nomme,
 En plein Miramichi, « l'Île du Camp Boisbert »,
 Le commandant français protégeait de l'épée
 De nombreux réfugiés qui fuyaient vers le nord.
 L'espace frémissait d'un souffle d'épopée.
 35 La spirale d'un feu, soudain, parut. - Alors
 Dixon cria : « Pinçons-les dans notre tenaille

¹ Le combat de Dixon et Boishébert.

Encerclons-les dans l'île ; enfin nous les tenons !
 Que votre aile s'allonge en ligne de bataille !
 Filez, sans aucun bruit, baïonnette au canon ! »
 40 Plus léger qu'un renard qui sous le vent s'échappe
 Boishébert, vrai guerrier, fait un repli sous bois,
 S'esquive et disparaît sans qu'un seul chien ne jappe,
 Laisse vide son île en face du Déroit
 Et ne rend aux Anglais, de son camp, que la cendre.

45 *L'hiver*

Mais tout à coup, l'Hiver, qui vient du Labrador,
 S'abat sur le pays ; - le voyez-vous s'épandre ?
 Un souffle d'ouragan arrive de tout bord.
 Le neige vole, cingle, étend ses nappes blanches
 50 Sur les champs, sur les bois, à n'en jamais finir,
 Elle pénètre tout, s'entasse sur les branches,
 Nivelles les vallons, siffle, va se durcir
 Aux glacis des sommets, sur le flanc des rivages
 Et partout s'amoncelle. - Il fait un froid de loup !
 55 Mais l'hiver, par bonheur, met fin aux brigandages.
 Dixon, - voyant les siens trembler dans ces remous,
 Sans feu ni pain, meurtris et piétinant sur place,
 Sentant que la Mort rit, comme un spectre au détour, -
 Commande à ses soldats de faire volte-face
 60 Et reprend le chemin qui va vers Beauséjour.

L'embuscade

Au retour du printemps, le Major recommence
 La guerre, sans relâche, aux derniers survivants.
 « Il nous faut, disait-il, chasser ces gens de France,
 65 Ces hommes désarmés, ces femmes, ces enfants,
 Vers des plages sans nom ; - leur troupe vagabonde,
 D'ailleurs, rôde, s'obstine et ne veut plus partir.
 Leurs champs ne sont-ils pas les plus riches du monde ?
 Ne viennent-ils pas là même d'ensevelir
 70 À l'ombre d'une croix, en chantant leurs prières,
 De vieux parents frappés d'indicibles douleurs ?
 Il ruminait de plus : « Si nous prenons leurs terres,
 Sans doute l'Avenir, ainsi que des voleurs,
 Nous brûlera le front de ses affreux stigmates.
 75 Qu'importe ! La force est nôtre, sinon le droit !
 Nôtres sont leurs mousquets ! nôtres leurs casemates !

Leurs drapeaux sont tombés de leurs plus fiers beffrois !
 Qu'ils prennent sur la Bible un serment d'allégeance !
 Qu'ils abjurent, enfin, leurs superstitions !
 80 Qu'ils rejettent leur langue et leur passé de France ;
 Qu'ils adoptent l'anglais et nos traditions ;
 Qu'ils s'affirment, enfin, protestants d'Angleterre
 Et nous les garderons, à jamais, au pays ! »

Le combat

85 À ce moment-là même, un soldat, cimenterre
 En main, ouvre la porte et, du seuil, pousse un cri ;
 « Major ! vite au secours ! - Boishébert nous arrive,
 Nous l'avons vu, sous bois, comme un fauve bondir !
 Il traverse le Lac, il atteint l'autre rive !
 90 Tous nos gens, devant lui, ne s'apprêtent qu'à fuir ! »
 Dixon, rageur, répond : « Qu'on tende une embuscade,
 À la pointe du bois, tout près de l'Aboiteau !
 En avant ! Chantez-lui sa dernière^m ballade !
 Il ne reverra plus son Canada d'en-haut !
 95 Donnez-lui rendez-vous ! Qu'il morde la poussière ! »
 La colonne s'ébranle au pas de course, prend
 Le chemin de la côte et longe la rivière ;
 Un souffle triomphal l'emporte sur le vent.
 On peut voir, sur les prés, tout un bataillon rouge
 100 Qui s'en vient, plein d'ardeur, au combat sans retour.
 Boishébert alors dit : « Que pas un seul ne bouge ! »
 Dixon s'en vient trop vite à la pointe du jour.
 Sa légion s'engage au fond d'une clairière
 Et là, sans coup férir, comme une cible au feu,
 105 Se présente. - Soudain, des cris, comme un tonnerre,
 Déferlent sur les bois, s'échappent de tout lieu ;
 Dans un carcan de fer, la bataille commence ;
 Les vieux mousquets font feu, de-ci, de-là, partout,
 Nivelent des sillons dans le rang le plus dense,
 110 Crachent le plomb, le fer, s'enflamment, brisent tout ;
 Des mains lancent le trait, la hache, la massue ;
 Dans cet affreux carnage on peut voir des mourants,
 Les bras tendus, criant : « Au secours ! » Nulle issue
 Ne s'offre à leur stupeur. - Au bord d'un bois, gisant
 115 Un blessé, hagard, fou, sent qu'une main l'étouffe,
 Râle et bientôt rend l'âme. - En le prenant, la Mort
 Le masque de ses traits sur sa litière en touffe
 Et le laisse figé dans un dernier effort.

120 La clairière n'est plus qu'une arène fumante,
Qu'une abîme béant d'où montent des clameurs...

*
* *
*

125 Comme un oiseau blessé traîne une aile sanglante,
Le soleil du matin, en dardant ses lueurs,
Par delà Joli-Cœur baignait plus d'une cime.
L'unique survivant, Dixon, se défendait ;
Des coups l'assaillaient, quand, Boishébert magnanime²,
Lui dit : « Comme un soldat jette là ton mousquet !
Toi qui voulais si bien me tendre une embuscade,
Va ! Rends-toi Chante-moi, maintenant, ta ballade ! »

Épilogue

130 Enfant de mon pays, ô toi qui viens de naître,
Ces gestes glorieux il te faut les connaître !
Sens-tu bien dans ton cœur bondir le sang des preux ? ...
Sois digne de ton nom ! Sois fier de tes aïeux !

² *Charles Des Champs de Boishébert* est né à Québec en 1727. Admis au service militaire en 1742, il prend part à la défaite d'un détachement anglais sur l'île Saint-Jean en 1746, contribue à la surprise du Colonel Noble à Grand-Pré en 1747, défait le détachement de Frye en 1755 à Chipoudy, protège l'arrière-garde des exilés vers le Miramichi en 1755 et '56, prend part au siège de Louisbourg en 1758 et à la bataille des Plaines d'Abraham en 1759, commande des Grenadiers à la victoire de Sainte-Foy en 1760, rentre en France et se retire dans sa propriété de Faffetot, près de Rouen.

Vivant en 1783, la date de sa mort nous est inconnue.

Le Major Thomas Dixon, prisonnier de Boishébert, fut conduit par un sentier de l'Aboujagane à Shédiac et de là, via la rivière Saint-Jean à Québec, où sous les soins d'un chirurgien français stoïque, il se fit extraire de la peau plus d'une balle. Après la reddition de Québec, Dixon, libre, se rend à Boston et de là revient à Halifax, où il obtient des concessions, de terre à Joli-Cœur, à mi-chemin entre Beauséjour et la Baie-Verte.

Au moment de la guerre de l'Indépendance en 1775, Dixon se rend à Halifax et revient avec une garnison de quelque deux cents soldats tant pour occuper que défendre Beauséjour contre le Col. Jonathan Eddy et un certain nombre de traîtres anglais qui voulaient, à la suite de la Dispersion, se joindre à la Révolution Américaine. Père d'une famille nombreuse, il est l'aïeul des Dixon du pays.

Si Boishébert, moins magnanime, eût pratiqué la loi du talion de son ennemi, il n'y aurait plus de Dixon dans le pays.

Le major Dixon est mort à Joli-Cœur le 8 novembre 1809, âgé de 77 ans où il fut enterré. Mais ses cendres récemment transposées reposent aujourd'hui en face du musée de Beauséjour.

Sur sa pierre tombale le passant peut lire en anglais cette épitaphe « Sacred to the memory of Major Thomas Dixon who departed this life Nov. 8th 1809 aged 77 years ».

ÉVASION¹

Ils étaient fort nombreux, depuis de très longs jours,
 Dans un camp fortifié surnommé « Fort Lawrence »,
 - Celui qui défiait naguère Beauséjour, -
 5 Prisonniers des Anglais, de fiers enfants de France.

Quel était donc leur crime ? Un seul, dit-on, celui
 D'aimer, avant tout, leur Dieu, leur langue et leurs terres.
 Des soldats les avaient, un peu partout, surpris
 Au labeur de leurs champs, sur le bord des rivières,
 10 Et, par groupes, de tous les hameaux d'alentours,
 De Beaubassin, de Joli-Cœur, de Tintamarre,
 Du Lac, du Gaspereau, du Village des Bourgs,
 Les avaient condamnés, ainsi que des barbares,
 À l'ennui, plein d'effroi, d'une ignoble prison.

15 Ils sont là fort nombreux, les yeux brûlant de fièvre,
 En loques, affamés, meurtris, dans l'abandon...
 Nulle plainte, pourtant, ne monte de leur lèvres ;
 Sous la brume qui tombe et glace, ils sont sans feu ;
 Leurs fronts, pourtant, sont beaux !

20 C'est qu'au fond, leur conscience,
 « Sans reproche et sans peur » seule s'appuie en Dieu !
 Ces enfants-là, vraiment, sont tes plus beaux, ô France !

L'un deux, pâtre aux yeux bleus, quand s'éteignait le jour,
 Ne pouvant plus tenir son cœur brisé de peine,
 25 Remontait, chaque soir, aux créneaux^a de sa tour,
 Et de là contemplait toute l'immense plaine,
 Que l'effort des aïeux, en repoussant les flots,
 Avait jadis reprise à notre Baie Française ;
 Puis son œil devinait, dans l'ombre, les hameaux,
 30 Qui s'en vont vers Grand-Pré, sur la haute falaise.
 Le Chipoudy, devant lui, s'étalait au nord ;
 Dans l'éblouissement d'une dernière flamme,
 N'écoutant que son cœur, une complainte alors
 Comme un écho d'antan, s'échappait de son âme.

35

¹ L'évasion des prisonniers acadiens, à la veille de leur déportation du Fort Lawrence, en 1755.

La complainte du pâtre acadien²

40 Pourquoi, cimes de mon pays,
 Vous faites-vous, ce soir, si belles ?
 Au-dessus des prés embrunis,
 Un croissant de lune nouvelle
 Argente déjà vos grands bois.
 Vos crêtes, qu'un frisson ondule,
 Comme pour la dernière fois,
 Chantent leur joie au crépuscule.

45 *Réponse des prisonniers*

Chante, pâtre, de tout ton cœur ;
 Dis ton hymne au ciel qui se dore ;
 Tu consoles notre douleur ;
 Qu'elle est belle la tour sonore !

50 Sur les coteaux, à l'horizon,
 Dans un dernier jet de lumière,
 Au seuil usé, d'une maison,
 N'est-ce pas là ma tendre mère
 55 Qui toujours me voit revenir
 Sur la route, à travers la plaine ?
 En exil mes jours vont finir ;
 Son cœur en va mourir de peine.

Chœur

60 Assez de l'affreuse prison !
 Des fers, il faut qu'on se décharge,
 Debout ! Il le faut ! Reprenons
 Nos champs, nos bois, la mer, le large !
 La rade retentit du bruit
 65 De trente navires qui traînent
 Sans trêve, et le jour et la nuit,
 Au claquement des flots, leurs chaînes.
 Dans leurs ponts, il nous faut partir,
 Hélas, sur cette mer immense ...
 70 Dis ! quand vont-ils nous revenir
 Les hardis bâtiments de France ?

² À la veille de l'exil.

Chœur

Allons, debout, les survivants !
 Ceignez vos reins ! Trempez votre âme !
 La bataille veut des vaillants !
 75 Allons, le pays vous réclame !
 Entendez-vous, comme autrefois,
 Le branle des cloches, si gaies,
 Qui, dans le ciel, mêlent leurs voix ?
 Ce soir, au-dessus de nos baies,
 80 Elles sonnent, là-haut, pour Vous !
 Vierge sainte ! Vous ! notre Reine !
 Oh, de grâce ! délivrez-nous
 De ce poids, trop lourd, de nos chaînes !

Chœur

85 Vierge sainte ! Souvenez-vous
 De vos enfants qui dans la fange
 Peinent. Seigneur, envoyez-nous,
 Comme à Pierre, en prison, votre ange.

L'évasion

90 Le pâtre, ce soir là, plus tard que d'habitude,
 Des larmes dans les yeux, descendit de sa tour,
 Quand, tout à coup, il vit comme une multitude
 De fantômes courbés qui, sans bruit, tour à tour,
 Surgissaient dans la nuit d'un entonnoir plein d'ombre.
 95 Des vivants qui portaient à leurs bras des paniers
 Remplis de terre : - il n'en pouvait compter le nombre -
 Mais fort vite il comprit que tous ces prisonniers
 Travaillaient sans relâche à leur évasion ...
 « Hâtez-vous ! », dit quelqu'un, « le matin nous arrive !
 100 Chassez de votre esprit la folle illusion !
 L'Anglais, dès demain, nous chassera de nos rives,
 Que le tunnel s'achève et qu'on prenne le vol. »
 Un dernier coup de pique entr'ouvre l'herbe verte
 Par delà le rempart, l'ouverture, en sous-sol,
 105 Laisse enfin apparaître un coin de ciel ; l'alerte
 Chaîne des survivants, alors, du coup, sans bruit,
 Se défile et s'évade à travers champs, campagnes,
 Et s'enfuit, en tout sens, à l'aube qui sourit.

Parfois, un sifflement de balles l'accompagne ;
 110 Dans un remous d'écume, au détour d'un vieux pont
 Un fuyard, défiant la rouge sentinelle,
 À la nage se jette et s'éclipse en amont.
 Celui-là, qu'un vil plomb touche, fléchit, chancelle,
 115 Fait un signe de croix et plonge dans la mort.
 Tout un groupe, un moment, dans une cale sèche
 S'arrête : - mais surpris, d'un combat, corps à corps
 À travers l'ennemi s'entre-taille une brèche,
 Et s'élançe vers les sommets de Joli-Cœur.
 120 Aux flammes d'un bûcher, dans la cour d'une ferme,
 Un peloton s'anime et remonte son cœur ;
 C'est alors qu'un Brassard, debout, d'une voix ferme,
 Dit : « Nous sommes du Christ ! la France a notre amour ;
 Un Français du pays jamais ne peut se rendre ;
 Que notre fier drapeau, là-haut, claque en plein jour ;
 125 Nous ne pouvons jamais, pour un vil plat, nous vendre :
 Devant le nombre, tous, nous irons vers le nord ;
 La forêt nous protège et l'Océan immense,
 - Celui qui pour Dieu chante et s'exalte à plein bord -
 - Celui qui, de ses flots, nous berça dès l'enfance -
 130 Nous donnera toujours de ses dons les plus beaux ;
 Et la terre, pour nous, sera belle et féconde.
 Nous resterons toujours, du Seigneur, les flambeaux ;
 Nous garderons, malgré l'iniquité d'un monde,
 Notre âme catholique ! - Amis ! les prisonniers,
 135 Grâce à Dieu, surgiront vainqueurs de cette épreuve,
 Et d'un pays nouveau, seront les pionniers.
 Debout ! Marchons ! Prenons le chemin du Grand-Fleuve !
 L'avenir nous réclame ! Il ne faut pas mourir !
 En avant ! L'Acadie indomptable et fidèle
 140 À la foi des aïeux doit survivre immortelle :
 Daignez, Mère de Dieu, daignez nous secourir ! »

Épilogue

Apprends de ton passé les leçons souveraines.
 Le sang de ces héros qui sont tombés martyrs,
 145 Acadien, est celui qui chante dans tes veines.
 Fier et brave, à jamais, tu vas t'en souvenir.

L'EXIL

Exile without an example in history.
- Longfellow.

5 Comme en votre temps, Vierge Sainte,
Un tyran vint dans le pays.
Vois ! Ses pas ne font qu'une empreinte
De sang ! - Il prend tout : faux, fusils,
Maisons ! Il brûle les églises !
10 Des soldats rouges, sous les bois,
Passent, agitent dans la brise
Des flambeaux. Tout est plein d'effroi.
Des femmes, des enfants, des hommes
Sous des baïonnettes s'en vont,
Égrenant le Rosaire comme
15 Jadis, dans les processions ...
Adieu, Patrie ! ... Et la tourmente
Chasse tout un peuple en exil
Par tous les coins du monde. Dante,
Immortel exilé ! fut-il
20 Jamais une douleur plus grande ?
Eux, les Seigneurs de Beau-Bassin,
Comme des mendiants demandent
Sur la route un morceau de pain,
Par pitié, pour ne pas mourir ...
25 Ils s'en vont, eux, de porte en porte.
Personne ne vient leur ouvrir.

Un vent de malheur les emporte
Vers l'oubli ! L'Histoire, d'un trait,
Efface leurs noms de la page
30 Des vivants. Un siècle se tait
Sur leur tombe. Seule, la plage
De Grand-Pré, qui les vit partir,
Demande au Blomidon sonore :
« Dieu ! Ceux que j'ai vus tant souffrir,
35 Ne reviendront-ils pas encore ? »

NOTRE-DAME DES DOULEURS

Pas une pierre où reposer
 Sa tête ! Pas d'hôtellerie !
 Il faut fuir Hérode et passer
 5 En Egypte ... Vierge Marie
 L'exil vous chasse à l'étranger.
 Le brûlant désert vous torture !
 Bethléem voit même égorger
 Ses fils les plus tendres, figure
 10 D'une légion de martyrs.
 Un voleur Vous offre pour gîte
 Sa caverne. Il vous faut guérir
 Son enfant dans une eau bénite.
 Il faut fuir vers l'abîme affreux ;
 15 Franchir le vieux Nil qui déroule
 Comme un serpent jaune ses noeuds.
 Le Sphinx voit les dieux qui s'écroulent.
 Le tyran sans espoir se meurt¹
 Au bord de la mer de bitume.

*
* * *

20 Est-ce le retour au bonheur ?
 Non ! Une coupe d'amertume,
 Mère de mon Dieu, vous attend !
 Le chemin qui va du Prétoire
 Au Calvaire est rouge de sang !
 25 L'Homme-Dieu passe expiatoire !
 Sa douleur est votre douleur !
 La foule en furie hurle, infâme !
 Une lance touche son Cœur !
 Un glaive transperce votre âme !
 30 Vierge ! votre compassion
 Se fait, gage de votre gloire.
 Acadien ! que la Passion
 Soit ton partage et ta victoire !

¹ Hérode meurt à Jéricho, près de la Mer Morte.

LA MESSE BLANCHE

Vous souvenez-vous, frères,
 De ces temps malheureux ? ...
 C'est ainsi que nos pères,
 Des larmes dans les yeux,
 Nous racontaient l'histoire
 - Il faut hélas ! les croire.
 De ces jours de terreur,
 Où sans prêtre, ni messe,
 Un seul chant d'allégresse
 Consolait leur douleur ;
 Un chant de messe blanche
 Suppléait au dimanche.

*
* * *

Sur les chemins d'exil ...
 Ami, t'en souvient-il ?
 Vois-tu, Dieu se révèle !
 L'Église se rappelle
 Cette messe d'amour.
 Voilà qu'en ce beau jour,
 Acadien, ton Grand Prêtre,
 Du haut du saint autel,
 Offre l'Hostie au ciel ;
 Rends gloire au divin Maître !
 Que le corps du Sauveur
 Soit pour toi « Pain de vie ! »
 Viens vite ! Il te convie ;
 Alimente ton cœur
 Pour la « Vie éternelle ».
 Acadien, sois fidèle
 À ton verbe, à ta foi.
 Au culte de la terre,
 En Dieu crois, peine, espère ;
 L'avenir est à toi !

L'EXILÉ À L'ÂME LIBRE

5 Comme un feu, sous la cendre, aux rafales du nord,
Le soir, près de la mer, subitement s'enflamme,
Malgré tant de malheurs, plus puissant que la mort,
L'amour de la patrie illuminait une âme.

Une âme demeurait, malgré son désarroi,
Sur un chemin d'exil, maîtresse d'elle-même
Et fidèle toujours à sa France, à son Roi,
Respectait, grâce à Dieu, la croix de son baptême.

10 Comme un glaive au soleil, l'exilé portait fier
Son nom venu tout droit du vieux pays de France ;
Si la route était dure et le pain trop amer,
L'alouette chantait quand même l'espérance.

15 Naguère le tyran ne lui donnait qu'un choix ;
D'abandonner sa langue et d'en parler une autre,
Ou de trahir le Christ et d'abdiquer sa foi.
Vous le savez, Seigneur, son credo fut le vôtre.

20 L'ennemi le chassa de son propre pays,
Confisqua tous ses champs et laissa tout en flamme.
Lui, sacrifia tout, et même avec mépris.
Mais, du moins devant Dieu, garda libre son âme !

LA MARCHÉ HÉROÏQUE¹

5 Il y a cent ans et plus, France,
Tes fils, par milliers, sans défense,
Tel des oiseaux pris dans des rêts,
Par suite d'infâmes décrets,
Venus, nous dit-on, d'Angleterre,
Furent dispersés sans pitié,

¹ Au printemps de 1766, la paix étant conclue, après le départ de quelque deux mille exilés vers le Québec, (où « ils s'établirent, les uns à l'Acadie, près de St-Jean, d'autres à Saint-Grégoire, Nicolet et Bécancour, dans le district de Trois-Rivières et d'autres enfin à Saint-Jacques de l'Achigan où ils formèrent des paroisses riches et prospères » (*Henri d'Arles*) un groupe de quelque trois cents familles, groupe pris d'une suprême nostalgie, s'organise à Boston, se met en marche et à l'automne arrive en Acadie. Un certain nombre d'entre [eux] vient se fixer à la Baie Ste-Marie, N.-B.

10 Par les quatre coins de la Terre.
 Ô doux Jésus crucifié,
 Votre passion, si féconde,
 Se continue en ce bas monde
 Et l'Oubli, comme aux catacombes,
 Dit un dernier mot sur leurs tombes ...
 15 Mais quoi ? De tous les horizons,
 Sortis de camps et de prisons,
 Passent des revenants sans nombre.
 Hirsutes, décharnés, furtifs,
 Les voyez-vous passer dans l'ombre
 Au bord des grands bois primitifs ?
 20 Une implacable nostalgie
 Les entraîne vers la Patrie.
 Quand le soir descend de la nue,
 Nul ne leur dit la bienvenue.
 La troupe alors choisit un lieu
 25 D'arrêt, fait ronde, allume un feu
 Et se vivifie à sa flamme.
 Quelques pains apaisent sa faim
 Et la Vierge Sainte, dont l'âme
 A tant souffert, sur leur chagrin
 30 Se penche et, dans la nuit sans voiles,
 Ferme les yeux sous les étoiles ...

35 Au grand val de Memramcook, France,
 La troupe arrive et recommence
 De Grand-Pré le labeur sans fin.
 L'érable, le cèdre et le pin
 Tombent. - Et l'hymne de la vie
 Se chante encore comme autrefois.
 40 Gloire à toi Nouvelle-Acadie !
 Aux rayonnements de la Croix
 Méprise la Haine mortelle !
 Va ! poursuis ta marche immortelle !

LA SOUFFRANCE D'UN PEUPLE

5 Tout un passé de peine,
 D'un air triste ou moqueur,
 Par le sang de ma veine,
 Bourdonne dans mon cœur.
 Comme d'une autre rive,

10 D'un temps mystérieux,
 C'est l'âme des aïeux
 Qui me parle et m'arrive ...
 Par crainte de périr,
 J'entends quelqu'un courir
 À travers la broussaille ;
 C'est un choc de bataille,
 15 Des coups de feu, des cris ;
 Tout un groupe surpris,
 Qui tombe sous les balles ...
 Puis, dans le fond des cales,
 Tout un monde éperdu
 À tout jamais perdu,
 20 Dans sa prison vivante,
 Qui se meurt d'épouvante ...
 Quand va-t-il donc finir
 Ce mal du souvenir ?
 Ce grand mal qui me hante,
 25 M'obsède et me tourmente,
 Qui, le jour et la nuit,
 Sans trêve me poursuit,
 Sans que rien ne l'efface,
 Seigneur, devant Ta face ! ...

AU LENDEMAIN DE LA DISPERSION

5 Puis ce fut l'abandon, ta perte, ô ma Patrie !
 Ne jamais te revoir que dans un souvenir.
 Ta perte sans espoir, l'immense nostalgie !
 Sur la rive en exil sentir son cœur mourir !

Des voix chantaient, parfois, quand même, une romance.
 Romance qui nous vint du cher pays de France !
 « Rendez-moi ma patrie ou laissez-moi mourir !
 Rendez-moi ma patrie ou laissez-moi mourir ! »

REQUIEM DE GUERRE

Votre bonté, Seigneur, plus large que les mers,
 Déborde de ses flots les rivages du monde.

5
 Votre bonté, Seigneur, envahit l'univers,
 Profondeur que jamais ne troublera la sonde.

Votre Croix, Seigneur, fut, de nos morts, le seul faix.
 Leur trop longue douleur ne fut qu'un offertoire ;
 Donnez à tous nos morts un peu de votre Paix !
 Donnez à tous nos morts un brin de votre Gloire !

LA SURVIVANCE

5
 Tel le suroît gonfle les flots
 Qui s'engouffrent dans nos rivières,
 Un grand souffle nostalgique au
 Pays tant aimé de leurs pères,
 Ramène les fils des proscrits.
 La forêt devant la clairière
 Recule encore. L'été rit
 Sur les sillons dans la lumière.

10
 La source chante à l'abreuvoir ;
 La chaumière heureuse gazouille,
 Comme un nid, du matin au soir.
 Le père dit : « Qu'on s'agenouille ! »
 L'Angélus sonne un air béni ...
 15
 Et face à la mer, les villages
 Sur le chemin, à l'infini,
 S'en vont sur le bord des rivages.

20
 Et l'Océan au flot chanteur,
 Qui sur la falaise bataille,
 Scande, d'une immense clameur,
 Le bruit d'un peuple qui travaille.
 Les fils reviennent des prison[s],
 Meurtris, mais les yeux pleins de flamme.
 25
 Plus d'une épine du buisson
 Ensanglante leur chair, leur âme.
 Les fils reviennent de tout lieu !
 Mais leur verbe est celui de France !
 Leur Credo, celui du Vrai Dieu !
 Leur Patronne, leur Espérance,
 30
 La Vierge de l'Assomption ! ...
 Consolatrice de nos pères,

Gloire immortelle de Sion,
Un peuple aujourd'hui Vous vénère.

35 Et ce peuple, à Vous sans retour,
Faites qu'il croisse, qu'il prospère
Dans votre Esprit, dans votre Amour,
Qu'il n'y ait plus, sous votre Étoile,
- C'est le serment de ce grand jour, -
40 Dans le combat qui se dévoile,
Rouge d'une étrange lueur,
Qu'un seul bercail, qu'un seul Pasteur !

(Poème écrit à l'occasion du premier
Congrès marial acadien, août 1938.)

LE PRINTEMPS DANS LA VALLÉE

5 La clochette des troupeaux sonne.
Avril, de ses chauds rayons, donne
Aux jeunes vergers des rougeurs,
Embrase la vallée en fleurs
Que la brise éparpille en neige.
La chaîne des Monts la protège
Et déjà le souffle des vents,
10 Qui s'éveille au feu du Printemps,
En frôlant, d'une aile, les collines,
Embaume le Bassin-des-Mines.

À LONGFELLOW¹

5 Tout un monde aujourd'hui célèbre ta mémoire,
Et vénère en son cœur pieusement ton nom.
Ton poème fameux illumine l'Histoire,
Et la Gloire à jamais, auréole ton front.

Car le Destin te fit le frère de Virgile,
Voyant qui regardait, de loin, venir le Christ,

¹ Poème écrit en 1948, lors du premier centenaire d'*Évangéline*.

Et, radieux, chantait sa glèbe si fertile,
 Ses abeilles et Rome et le « Juste en Esprit. »

10 Par l'univers entier il s'en va ton poème.
 Le sujet en est simple. Il n'est qu'un chant d'exil.
 Il est pourtant si beau que tout esprit droit l'aime.
 Ce poème-là, dis ! que nous raconte-t-il ?

VERS NOTRE NORMANDIE¹

5 Tu le vis, cher Henri, toi, ce peuple de France.
 Dans le soleil tes pas retentissaient, joyeux,
 Vers notre Normandie en des jours d'espérance.
 Vers l'Avenir tes pas s'en allaient radieux.

Tes pas s'en allaient, vifs, dans ta prime jeunesse,
 Sur ces chemins de France en des jours plus heureux.
 Toute l'aube, en ton cœur, souriait d'allégresse,
 Et tu les voyais, là, tous ces cœurs si joyeux.

10 Tous ces fiers paysans, ces enfants de la terre,
 Ces enfants aux yeux clairs, ces enfants d'esprit droit,
 Tous ces preux chevaliers du sillon séculaire,
 Tu les vis, toi, peiner, selon l'antique Loi.

15 La Touraine sourit comme un jardin de gloire.
 De la France elle est l'âme ! En son cœur dort Martin.
 Tu les vis ces châteaux se baigner dans la Loire ;
 Et tout ton cœur chantait, tel l'oiseau du matin.

20 Et voilà leurs cités, leurs saintes cathédrales,
 Leurs vieux remparts, leurs tours, leurs croix d'or dans le ciel.
 Et tout son cœur chantait dans l'aube triomphale,
 Et comme il battait fort, tel celui d'Ariel.

25 Dès lors ton Gabriel salue Évangéline,
 Et tu prêtes l'oreille à ces chants les plus beaux.
 Le vent du soir frôlait tendrement la colline,
 Mais dans cette ombre, hélas ! s'estompaient des tombeaux.

¹ Henri Wadsworth Longfellow visite à pied, dans sa jeunesse, la Normandie, et la Touraine, « cœur de la France. »

Poète aimé de Dieu, le premier d'Amérique,
Que nous raconte-t-il, ô divin troubadour,
Ton poème qui chante aux abords de l'Atlantique,
Et clame encore au ciel un immortel amour ?

GRATITUDE À LONGFELLOW

La brise qui frôle nos cimes,
 Et ride notre Océan bleu
 Frémit sur ta lyre sublime
 5 Bien-aimé Longfellow ! Un Dieu
 De justice infuse ton âme
 De son Esprit, de son Amour,
 D'une étincelle qui t'enflamme
 10 Quand, saint prophète, sans détours,
 Tu fais tienne notre Acadie,
 Et dis sur un rythme immortel,
 L'exil et la peine infinie
 D'Évangéline et Gabriel.
 15 Ton poème éclaire l'Histoire !
 Qui t'écoue sent bien jaillir
 De ses yeux les larmes. Ta gloire
 Auréole un peuple martyr !
 Peuple indompté, qui se rappelle
 20 Beauséjour, Grand-Pré, Port-Royal,
 Vois-tu là-bas cette chapelle
 Qui dresse un clocher triomphal ?
 Sois-en sûr, ô poète frère !
 Tout un peuple épris de splendeurs,
 25 Redira tes chants de lumière !
 De là, fleurira sa grandeur !

TON DESTIN

Le vieux Destin surprend parfois même le ciel !
 Mais ton Évangéline, ô poète immortel !
 5 Dit à tout l'univers de nos aïeux la gloire.
 C'est toi, qui le premier, lanças le trait brûlant,
 Le trait, qui d'un seul coup, orienta l'Histoire,
 Et sur les deux plateaux, saintes coupes d'argent,
 Fit pencher la justice, en ce vilain vieux monde,
 10 Vers la Vérité sainte et vers les Droits de Dieu.
 Et c'est pourquoi ton vers, dans sa vertu profonde,
 Chante dans tous les cœurs et rayonne en tout lieu.

Après mille ans et plus, ton poème d'amour,
 D'héroïsme et de gloire embaumera la terre

15

Et tout un monde, en te lisant, de jour en jour,
Verra s'épanouir en son cœur la lumière.

Tout un monde aujourd'hui célèbre ta mémoire,
Et vénère, en son cœur, pieusement ton nom.
Ton poème immortel illumine l'Histoire
Et la Gloire, à jamais, auréole ton front.

ÉVANGÉLINE

Soliloque

5
 D'après mon acte de baptême,
 J'ai vu le jour luire à Grand-Pré
 Mais le vieux livre diapré,
 L'église et le village même
 Sont disparus dans un grand feu ...
 Ayez pitié de nous Grand Dieu !

II

10
 Prise aux remous de la « Tourmente »
 Sous la menace du fusil
 J'ai dû fuir, errante en exil,
 Comme dans les cercles du Dante
 Par chemins à n'en plus finir...
 Ô Vierge, daignez nous bénir !

III

15
 Je ne puis dire mon Calvaire ...
 Au pays vint un grand fléau
 Et la Mort de ses coups de faux
 Éveillait dans l'humaine misère.
 20
 Gerbes d'âmes pour le Seigneur
 Que votre Paix mon Dieu soit leur !

IV

25
 Enfin, d'une peine infinie,
 Sœur du Christ, dans un hôtel-Dieu,
 J'ai dit à cette vie adieu ...
 Pourtant, mon Verbe en Acadie,
 Malgré tout demeure immortel ...
 Ô gloire à Vous, Reine du ciel !

LES DOUZE APÔTRES¹

5 Sous le toit d'une salle, ils étaient douze un soir ;
 La porte, comme au temps du Cénacle était close ;
 Petits-fils de Grand-Pré, douze ! Un ultime espoir
 Hantait ces survivants d'une immortelle Cause.

10 N'avaient-ils pas promis, dès le commencement,
 D'édifier là-bas, près de la mer qui gronde,
 Une Nouvelle-France et prêté le serment
 De maintenir les droits du Christ au Nouveau-Monde ?

15 S'ils gardaient malgré tout un esprit jovial,
 La gaité des aïeux que le bon sens tempère,
 Ils gardaient souvenance aussi de Port-Royal,
 Et du ciel le plus beau que Dieu fit sur la terre.

20 Le malheur les poussait vers l'énorme cité,
 Vers les rouges fourneaux de l'ardente fournaise,
 Où la foule va, vient, parle de liberté,
 Et brûle d'une soif qui jamais ne s'apaise.

25 Et la Cité voulait, au feu de ses creusets,
 Les refondre, ces cœurs, aux traits de son visage ;
 Elle les baptisait même de sobriquets ;
 Eux, fiers, se rebiffaient et défiaient l'orage.

30 Sous le toit d'une salle, ils étaient douze un soir,
 La porte, comme au temps du Cénacle, était close ;
 Un indomptable amour les remplissait d'espoir ;
 Ne défendaient-ils pas une immortelle Cause ?

¹ Les premiers artisans de la Société Mutuelle de l'Assomption.

LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE DES DOUZE

Discours en style populaire.

Et d'un.. !

5 Qu'une société nous donne un rendez-vous.
 Il nous faut un moyen de ménager nos sous.
 Qu'une société - mais nôtre - les recueille.
 Le gaspillage, vous le savez bien, nous perd.
10 Ce mal, depuis longtemps afflige l'univers.
 Parler ne suffit pas ! Il faut plus ! Qu'on le veuille !

Et de deux.. !

 Notre société veut simplement refaire,
 Ce que la cruauté d'un Lawrence a défait.
15 Un peuple jeune et fort, né d'une race fière,
 Sera demain vainqueur. L'espoir partout renaît.
 Debout ! Formons nos rangs ! L'avenir nous convie !
 Tous, nous édifierons la nouvelle Acadie !

Et de trois.. !

20 Un de ces jours, ami, la Mort, comme un voleur,
 À ta porte viendra, de sa main de squelette,
 Frapper. C'est le destin ! La vie est une fleur
 Qu'on voit s'épanouir dès l'aube violette,
 Mais, hélas ! qui se meurt même avant le midi.
25 Ta veuve et tes enfants sentiront la morsure
 De la faim. Ton foyer va s'éteindre à demi,
 Le loup viendra hurler au seuil de ta mesure...
 Il en est temps, fondons notre société !
 Contre les mauvais jours, forgeons-nous donc des armes !
 Pratiquons entre nous du moins la Charité.
30 Chassons de notre seuil les sanglots et les larmes.
 Les nôtres donneront chaque jour leur obole,
 Et se protégeront contre les mauvais temps.
 Nous avons adoré, de tant d'autres, l'idole !
 Il est temps d'en finir ! L'avenir nous attend !
35 L'univers, en son cœur, chante la Providence.
 Au vrai soldat Demain donnera l'abondance.
 Qu'une société soit nôtre ! Il en est temps !

Et de quatre.. !

40 Sans chefs, sans médecins, sans avocats, sans prêtres,
 Les nôtres pourront-ils jamais redevenir
 Dans leur propre pays enfin leurs propres maîtres ?
 L'éducation tient la clef de l'avenir.
 Seule la compétence a la place première ;
 Elle ordonne la vie et commande au Destin.
 45 Fondons à notre compte une caisse écolière
 Dont les subventions ne seront qu'un moyen
 D'éduquer nos enfants, gamins aux yeux de braise,
 Qui demain s'en iront, meneurs de légions,
 Sur les champs du combat, front haut, à la française,
 50 Défendre tant nos droits que nos traditions.
 Que la justice vraie illumine la terre !
 L'exploiteur et son règne, enfin, doivent finir !
 Contre ses guets-apens sachons nous prémunir.
 Ensemble recouvrons notre part de lumière.

55 *Et de cinq.. !*

Dans les sentiers du Vrai, sur les cimes du Bien,
 Sans elle l'homme n'est qu'un marin sans boussole ;
 Sans elle l'homme n'est qu'un pion de rien.
 La réelle valeur ne s'acquiert qu'à l'école
 60 Où l'homme sait comprendre, où l'homme sait vouloir,
 Selon l'enseignement, seul vrai, du Divin Maître.
 La société veut des hommes de devoir.
 Notre peuple, qui grâce au ciel vient de renaître,
 Défendra jusqu'au bout, en tout temps, en tout lieu,
 65 Son verbe, son pays et les droits de son Dieu.

Et de six..!

L'Histoire, au jour le jour, suit la marche du monde,
 Poursuit, de ses limiers, les détours du Passé,
 Sur le présent s'incline, et soucieuse sonde,
 70 Du regard, l'avenir. Sans jamais se lasser,
 Son œil profond domine et le Temps et l'Espace.
 Elle se plaît, sans bruit, à recueillir les faits,
 Dans l'évolution lente de ce qui passe,
 Et même de juger la cause à ses effets.
 75 Sur le riant berceau d'un peuple Elle se penche :

C'est Homère inscrivant, au pied de son autel,
Des héros les combats, ou des dieux la revanche,
Sur son feuillet d'argent, d'un burin immortel.

Et de sept.. !

80 Ne devons-nous donc pas connaître notre histoire ?
N'a-t-elle pas laissé sur tout ce continent
Le long rayonnement de son passé de gloire ?
Messieurs, rappelez-vous ce fait plus qu'étonnant :
85 Port-Royal recevait cent trente-cinq familles,
Il y a trois cents ans, sur ses penchants si beaux ;
Déjà, sous le regard de Dieu, ses fils, ses filles,
Parsèment les hauteurs de villages nouveaux ;
Leurs clochers, en plein ciel, jalonnent la presqu'île.
90 Malgré tant de combats, en un siècle et demi,
Toujours leur nombre augmente. Ils sont déjà dix mille.
Dix mille Acadiens ! - horreur de l'ennemi -

Le pays tout entier de leurs refrains s'anime ;
La Baie-Française chante, en berçant sur ses eaux,
Cent flottilles. L'espoir exalte chaque cime.
95 Un Empire s'ébauche au murmure des flots !

Et de huit .. !

Dans la confusion de la cité moderne,
Irons-nous renier le verbe des anciens ?
De ce passé de gloire allons-nous mettre en berne
100 Le cher drapeau ? Briserons-nous tous ces liens
Qui rattachent notre âme à l'âme des ancêtres ?
-Jamais ! les Acadiens ne seront pas des traîtres !

Et le neuvième, de conclure

105 Mon seul credo sera celui de nos aïeux,
Celui de nos aïeux venus de vieille France ;
De la France héroïque en des jours radieux,
Où les lys fleurissaient, où régnait l'espérance.

110 Notre Credo sera celui du Dieu vivant,
Dont le Fils incarné voulut bien apparaître
Dans une pauvre crèche en un coin d'Orient ;
L'univers vit alors l'Espérance renaître.

115 Notre Credo sera, malgré les contretemps,
Celui de l'Église, Une, Apostolique, Sainte,
Catholique et Romaine à travers tous les temps ;
Celle qui garde au front, ô Jésus, ton empreinte !

Nos pères de Grand-Pré chantaient près de la mer,
Ces paroles du Christ au rythme d'un vieux psaume :
« Toi, Pierre, tu seras le vainqueur de l'enfer.
Seul, Je te donnerai les clefs de mon royaume.

120 Dans l'espace et le temps, je bâtirai sur toi,
Comme sur un granit, la base de l'Église.
Va ! tu confirmeras tes frères dans la foi,
Tu seras mon Pasteur ! Va ! Marche ! Évangélise ! »

125 Le Pape n'est-il pas du Christ le nautonier ?
Ne demeure-t-il pas de Jésus le Vicaire ?
Des promesses du Christ n'est-il pas l'héritier ?
L'anneau de son doigt n'est-il pas celui de Pierre ?

130 Notre Credo sera comme aux temps des aïeux,
Celui qui nous arrive encore de Saint-Pierre ;
Le seul vrai qui se chante encor sous tous les cieux.
La Parole du Christ sera notre Lumière.

**POURQUOI NOS AÏEUX AIMAIENT
LA VIERGE**

5 Les hommes de chez nous, tous ces fiers paysans,
Dieu sait depuis combien de jours, de leurs prières,
Comme de leurs sillons, les plus beaux de leurs champs,
Ne vous font qu'un flambeau qui monte de la terre.

10 Vierge Sainte, Vous les avez vu[s] nos aïeux
Revenir de l'exil, égrenant le Rosaire ! ...
- Enfants, rappelez-vous ces temps mystérieux ! -
Je les revois encor priant dans la clairière.

Leurs radeaux en dérive, à la merci des flots,
Quand même triomphaient sous l'effort de la rame.
Si, de la grande nuit, s'échappaient des sanglots,
Quand même ils traversaient les flots sous votre flamme.

15 La forêt les vit ces revenants d'autrefois,
Passer et s'éclipser de rivage en rivage
Et troubler tes flots clairs, rivière Sainte-Croix¹.
Ô Vierge ! ils portaient dans leurs yeux, votre image !

20 Combien de ces passants n'eurent plus qu'à mourir
De peine, eux, tes enfants, les meilleurs, « douce France ! »
Ils furent, ces gens-là, confesseurs et martyrs ;
De leur sang, aujourd'hui, s'allume l'espérance.

25 Et voilà le grand jour de votre Assomption,
Où tout un monde acclame, aux refrains de l'Histoire,
Votre envol d'amour vers l'éternelle Sion
Et le Ciel, lui, jubile et chante votre gloire !

¹ Rivière Sainte-Croix, Maine, É.-U.

LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION¹

Creusez profondément l'argile. Faites-moi
 D'un quartier de granit une base éternelle.
 Je serai des aïeux un symbole de foi,
 5 Je serai du Seigneur une orante nouvelle ;
 Je veux mon piédestal stable et beau, pour toujours,
 Et que mon fier clocher, là-haut dans la lumière,
 Dise à l'Assomption son cantique d'amour,
 Et chante à notre Dieu sa plus tendre prière.
 10 Mais déjà mon cœur vibre à l'écho du passé.
 Dis ! quel est ce concert qui de si loin m'arrive ?
 Il me semble un appel dolent des trépassés !
 C'est peut-être les flots, qui, d'une à l'autre rive,
 Se cabrent en aval, dans le vaste entonnoir ...
 15 Non ! c'est, des vieux clochers, tombés dans la « tourmente »
 La voix qui se réveille et me revient ce soir,
 Comme une symphonie immense et triomphante ...
 Les vieux clochers martyrs chantent éperdument :
 « À la Reine du ciel notre cœur fut fidèle.
 20 « L'ennemi sans pitié, par un subtil serment,
 « Voulut voler notre âme, et nous détacher d'Elle !
 « Nous fûmes, sans broncher, fermes, jusqu'à la mort.
 « Le corps pouvait périr, mais - Grand Dieu - jamais l'âme !
 « Le droit du juste reste, après tout le plus fort... »
 25 Et voilà pourquoi Rome, ô Vierge, Vous proclame
 « Notre Sainte Patronne » en tous temps et tous lieux.
 Chantons : Gloire au Seigneur ! Rendons grâce au Vicaire,
 Le Pasteur « intrépide », et fort des droits de Dieu,
 Qui règne, au nom du Christ, sur le trône de Pierre !

¹ Ce poème fut écrit à la demande de Mgr A. Melançon, l'er archevêque de Moncton, N.-B.

PIE XI

L'HOMME des CIMES

Dédicace filiale à notre
Très Saint-Père, Pie XI

5 Le Mont-Rose, là-haut, se dresse éblouissant :
Son front royal et pur, qu'une flamme auréole,
Regarde le soleil qui se penche au couchant.
Le vent sonore et froid, de son aile le frôle ;
10 La glace le revêt d'un lustre clair-obscur ;
Un arc-en-ciel rutil et sur un pic se pose ;
Seul, l'aigle triomphal projette, de l'azur,
L'ombre de son vol noir, sur l'immensité rose.
Rêveur et solitaire au bord du firmament,
15 Le Mont virginal chante au Seigneur sa louange...
Mais voilà qu'il s'émeut : sent-il confusément
Pour la première fois quelque chose d'étrange !
C'est qu'un homme, à son flanc, se taille des gradins ;
- Une avalanche roule au loin comme un tonnerre...
20 Mais dites-nous ! Quel est ce nouveau paladin
Qui monte ainsi, d'un pas leste, vers la lumière ?
De quelle téméraire audace est-il donc pris ?
Tout un tremblement passe immense sur l'abîme ;
Quelle est donc cette voix qui l'appelle à grands cris ?
25 Dieu sait quel infini le tourmente et l'anime !
Il contourne un granit sur la pointe Dufour,
En face du Zumstein. - Un guide l'accompagne. -
Mais l'air se fait plus rare et plus pâle le jour ;
Et plus d'un cœur chavire au sein de la montagne !
30 Comme un oiseau d'une aile, abrite ses petits,
La nuit couvre les monts, du reflet de son ombre.
La grande Nuit s'en vient terrible en ses replis !
L'homme s'en va plus vif vers la cime plus sombre ;
On peut voir vaciller dans la brise un flambeau ;
Et cette ascension, dans le soir, continue.
35 - Comme il fait froid, Seigneur, sur les plus hauts plateaux ! -
L'homme en passant, regarde, au-dessus de la nue,
Le ciel s'agrandir pur et bleu comme la mer ! ...
Un ouragan lointain tout à coup se déchaîne,
Tourbillonne un moment, brise d'un trait ses fers,
40 Siffle, hurle aux parois d'un col, et hors d'haleine,
Dans un vaste couloir s'évade confondu...
L'homme « intrépide » aborde enfin la crête ultime,

La cime du Mont-Rose ! - Un cantique éperdu
 S'échappe de son cœur : « Qu'ils sont beaux dans l'abîme,
 45 Grand Dieu! tous vos sommets, qui de leur chaîne font,
 Tout autour du Mont-Blanc, leur éternelle ronde ! »
 Et penché, dans la nuit, sur l'espace sans fond,
 Le Ciel (aux coups rythmés du vieux cadran du monde)
 Qui fait, dans l'infini silence, sous ses yeux,
 50 Comme en procession défilier les étoiles,
 Lui chante : « Bénissez le Seigneur, Roi des cieux ! »
 Les cimes, là-haut, se dégagent de leurs voiles ;
 Et déjà l'aube étend, comme un ange qui rit,
 Sur le vitrail du ciel, plus d'un petit doigt rose.
 55 - Une cascade au loin, écume, plonge et bruit : -
 L'homme à regret, descend. Dans sa prunelle enclose
 Une image du ciel brille comme du feu....
 Cet immortel vainqueur du Mont-Rose, cet homme
 Reçut le nom d'Achille¹; il fut choisi de Dieu !
 60 C'est Lui le *Guide*, au cœur de l'Éternelle Rome !

¹ Le Père Achille Ratti, né le 31 mai 1857, à Désio (Italie), alors qu'il était jeune prêtre, fit l'ascension du Mont-Rose, du Cervin, du Mont-Blanc et finalement, à la suite du dernier conclave, de la cime du Vatican, la première au monde.

LA LUTTE CONTRE LES FLOTS

Contre les éléments et les ondes rebelles,
 Superbes modeleurs de terres les plus belles,
 Ces Acadiens, Normands, Bretons, Francs ou Gaulois
 5 Sans trêve, disputaient à l'Océan ses droits.
 Aux vents de l'équinoxe, aux remous de la lune,
 Malgré les contre-temps, malgré tant de fureurs,
 Le ciel, de ces combats, les proclamait vainqueurs ;
 10 L'Océan n'avait plus qu'à leur céder sa dune,
 Qu'à s'esquiver, au large, aux caprices des vents
 Et qu'à s'escrimer, fol, aux clameurs des courants.

Ce royaume-là fut du ravisseur la proie.
 Si l'âme du Bonheur chantait près de la mer,
 Ce pays-là, si beau, disait à Dieu sa joie,
 15 Mais survient le bandit et l'exil trop amer¹.

*
* *
*

Un nouvel univers, Seigneur, venait de naître ...
 Cet héroïsme sut, même, ravir les cieux !
 Que de tant de vertus, enfin, daigne renaître
 Ce peuple, le plus fier, gloire de nos aïeux !

¹ « No King of England shall drive you away from your homesteads,
 Burning your dwellings and barns and stealing your farms and your cattle. » - *Longfellow*.

Au moment de la Dispersion, les Acadiens possédaient au-delà de cent mille têtes de bétail et quelque 500 mille arpents, tant de « terre-haute » que de prairies salées.

MARCHE PATRIOTIQUE¹

5 Debout Jeunesse ! En avant ! Dieu t'appelle !
 Dans ton refrain le plus fier, le plus beau,
 Chante au soleil la mémoire immortelle
 De tes aïeux tombés sous le drapeau ;
 Leur sang, le plus pur, fredonne en ta veine,
 Et bon sang, tu le sais, ne peut mentir.
 Ils sont morts, tous, souriant à la peine,
 Mais leur cause à jamais ne peut mourir.

Refrain

10 De la mer jusqu'à nos montagnes,
 De nos sommets, de nos campagnes,
 Tous tes enfants,
 Par tous les temps,
 15 Ô terre la plus belle,
 Ô patrie immortelle,
 Défendront au nom du Christ-Roi,
 Tes sillons, ta langue et ta foi.

20 Ô Jeunesse ! l'avenir te regarde !
 L'avenir réclame de vrais soldats !
 Veux-tu pour les tiens monter la garde ?
 Rappelle-toi du passé les combats
 De Grand-Pré, Port-Royal et Carillon !
 L'avenir, d'un grand cœur, déjà t'acclame.
 25 Marche ! Va ! Chante, à l'appel du clairon,
 Ô mon pays, je défendrai ton âme !

CHANT DE CONGRÈS

5 Le jour nous revient souriant,
 Le ciel est beau, l'onde sonore,
 La voile file dans le vent
 Et le matelot chante encore.

¹ De Port-Royal à Grand-Pré, N.-B.

Refrain

10 Nous, les survivants, fils des preux,
Qu'on nous pardonne cette offense ;
Nous voulons toujours prier Dieu
Dans notre doux parler de France.

Que la hache abatte le bois !
Que le fer sillonne la terre !
Et que les blés, comme autrefois,
Disent dans leur chant de lumière :

15 Le chant des bois, la voix des flots
Nous font un concert grandiose ;
Dans un refrain, aux mille échos,
Tout acclame l'âme des choses !

20 Hissez le drapeau sans faillir ;
Il faut - ce sera votre gloire,
Nobles survivants des martyrs -
Vous battre jusqu'à la victoire.

ÉPITAPHE

Quand je ne serai plus, pas même un souvenir,
Enfants, rappelez-vous, de nos aïeux, l'histoire ;
Leurs gestes immortels réjouiront l'Avenir,
Et le Temps, à jamais, vous chantera leur gloire.

Notes

Corrections apportées par nos soins :

- a. L'auteur avait écrit : *martelle*.
- b. L'auteur avait écrit : *il*.
- c. L'auteur avait écrit : *Déclanche*.
- d. L'auteur avait écrit : *inonde*.
- e. L'auteur avait écrit : *gentilhommes*.
- f. L'auteur avait écrit : *dicordes*.
- g. L'auteur avait écrit : *grapin*.
- h. L'auteur avait écrit : *foux*.
- i. L'auteur avait écrit : *Banissons*.
- j. L'auteur avait écrit : *tranfigure*.
- k. L'auteur avait écrit : *teinte*
- l. L'auteur avait écrit : *ardement*.
- m. L'auteur avait écrit : *derrière*.
- n. L'auteur avait écrit : *crénaux*.

Appendices

I - « Ma première poésie »

Pour faire un tour au Père Landry, poète en 1944

Oh! Cher Père Landry
Ne soyez pas surpris
Si depuis que vous êtes parti
Vous voyez que j'ai appris
À faire de la poésie
Pour chasser mes ennuis.

Vous êtes parti pressé
Vous avez dû oublier
Un peu de vos idées
Moi quand j'ai balayé
Je les ai ramassées
Les voici rassemblées¹.

II - Description d'un rêve

Un Rêve

Quelle vision en rêve j'ai eu hier soir. D'un bord un petit chenal me reparaît du rivage, de l'autre s'étendait immense la mer. Avec un cousin mien, Henri, nous marchions sur les flots vers cette dune. Mais en arrivant voilà qu'une vague se met à courir vertigineuse, emportée par un souffle venu d'on ne sait où, en recourbant ses crêtes, comme une cavalerie éperdue passe. Phénomène des plus étranges! À ce moment-là, crainte d'être enfouis [sic] sous les flots, je me suis éveillé².

¹ Sara à Pierre [Girouard], *Moi, la fille du forgeron*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, p. 23.

² « Carnet de convalescence », Doc. 18.1-6, CÉA.

Variantes :

États du texte publiés : I - *Poèmes de mon pays* ; II - *l'Évangéline* ; III - *Le Fermier Acadien* ; IV - *Poèmes acadiens* (sans annotations)

Brouillons : i - manuscrits de « Notre Baie française » (a et b) ; ii - dactylogramme du « Dernier combat » avec variantes écrites à la main ; iii - manuscrits et dactylogramme de « La lutte contre les flots » en 6 versions de a-f (a étant le premier brouillon compréhensif, f étant la dernière version dactylographiée avant publication) ; iv - dactylogramme de « Nos églises d'autrefois »

Abréviations : A - ajout
D - déchiffré sous la surcharge
R - rature
S - surcharge
Sⁱ - surcharge inférieure au texte
S^s - surcharge supérieure au texte
Sup - suppression

p. 66 RÉSIGNATION

épigraphe I, II 1 [A « *Ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair, je l'achève pour son corps, qui est l'Église* » (S. Paul, Col. 2-24).]

p. 69 NOTRE ACADIE

épigraphe II 2 [A « *Home of the Happy* » - Longfellow.]

p. 69 LA TERRE ACADIENNE

épigraphe I 3 [A « *C'est grande fête en Acadie* » / S.E. Mgr. Antoniutti, *Délégué Apostolique.*]

16 III 4 fume. / *Le soleil du midi sur les collines fume.* / Le souffle

22 I 5 vers l'église

p. 70 LA VOIX DE LA TERRE ACADIENNE

épigraphe I 6 [A « *À la suite du Grand Dérangement.* »]

47 I 7 Dans *leur* procession, lente, vers

57 I 8 Mort, de son *drap noir*, recouvrait

p. 72 À NOTRE ACADIE

dédicace I 9 [A (*À la jeunesse de mon pays.*)]
 épigraphe I 10 [A «*Mourir oui, capituler jamais !* » (*Ste Thérèse d'Avila*)]

10 I 11 *Malgré tant de combats / Qui sans trêve se bat / Sois*

p. 73 APOSTROPHE DE LA CÔTE À LA MER

1 I 12 *Méditation / Apostrophe de la Côte à la Mer / À Caraquet, le 12 juillet 1939*

IV 13 *MÉDITATION À CARAQUET*

2 I 14 *Sur la Baie des Chaleurs, / Le soleil*

p. 75 LE PETITCODIAC

43 IV 15 *légion. / Ici, à*

61 IV 16 *Neptune ! / [Sup du vers 62] / Pêcheurs*

66 IV 17 *Se courbe, prend*

p. 79 RIVIÈRE DE MON PAYS

24 IV 18 *là-haut [Sup qu'] une*

p. 80 NOTRE BAIE FRANÇAISE

2 ia, ib 19 < ce vers est entièrement absent des brouillons >

3 ia 20 <Remplacement du vers entier> [A *Comme un trop fol coursier, [R écumant de] [A écume de] sueur,]*

ib 21 <Remplacement du vers entier> [R *Comme un fougueux coursier s'enfuit [A R file A file] blanc de sueur, [S^e Comme un fougueux coursier, [R vole] [A file] blanc de sueur] [Sⁱ Comme un coursier sauvage en son galop fait peur] < galop est encerclé et souscrit est le commentaire: Bien. Ce mot sera intégré dans le vers 3 pour la version finale.>*

4 ia, ib 22 *L'âme de ces flots là, s'en allaient d'une ardeur,*

5 ia 23 *A nulle autre pareille au monde.*

6 ia, ib 24 < le vers en entier est absent des brouillons >

8 ia 25 *Aux rafales d[Des S u S^e es] vent [R s S^e s] dans ce vaste entonnoir,*

ib 26 *Aux rafales des vents, dans [D ce S ton] vaste entonnoir,*

- 9 ia 27 [R *S'allumaient, fulgurants*] [S^s *S'exaspéraient, A R hurlants*] [Sⁱ *rageurs*] *dans les flammes* du soir,
 ib 28 S'exaspéraient, *rageurs*, [R *dans les*] *reflets* [A *aux tumultes du*] du soir.
- 10 ia 29 On croyait voir, par là, [R *dans ces flocons*] [A *sur des crêtes*] d'écume
 ib 30 On croyait [A *par là*] voir, [R *par là*], *sur ces crêtes* d'écume,
- 11 ia 31 Rejaillir d'[D *un S u S^s un*] volcan, [R *le A R un A le*] panache qui fume.

p. 83 NOS ÉGLISES D'AUTREFOIS

- sous-titre iv 32 [A (A l'occasion du Centenaire de notre église de Saint-Thomas de MEMRAMCOOK)]
- 13 iv 33 leurs *cloches* argentines,
 14 iv 34 et leurs *bruits* de fer,
 31 iv 35 ce pays *remonte* de l'Évangile.
 37 iv 36 D'antan, *leur* refrain
 44 iv 37 nord, / *S'éteignit* dans
 53 iv 38 De nouveaux foyers vont reparaître : <les vers 52 et 53 sont unis en un>
 58 iv 39 le *Ciel*, sans trêve,

p. 85 UN CRUCIFIX DE LA DISPERSION

- épigraphe I 40 [A « *Ceux que Dieu ne flagelle pas ne sont pas du nombre de ses enfants.* » / S. Thomas, *Comment. in Hebr. XII*]
- 2 I 41 souffrant en croix
 56 IV 42 refleurir. / [Sup *PRIÈRE* / *De ce ternel univers, Seigneur, détachez nous ? / Votre bonté sans borne au Banquet nous convie. / Guidez-nous par la main vers l'éternelle Vie, / Où toute âme, à jamais, n'aimera plus qu'en Vous !*]

p. 87 UN CIBOIRE DE VIEILLE ACADIE

- 18 II 43 deuil *dans* le pays

22	II	44	Comme <i>des oiseaux</i> de malheur,
23	II	45	Une <i>vaste</i> flottille
24	I, II	46	cœurs, / <i>Sillonnait</i> notre Baie-Française.
29	I	47	grises, / <i>D'un ciel énorme, plein</i> de feu,
	II	48	grises, / <i>Un ciel énorme, plein</i> de feu.
47	II	49	barbare, / <i>Au détour d'un coteau boisé</i> , / Alors
53	II	50	sans <i>bornes</i> , sur la Terre.
p. 89 DÉDICACE DE LA CATHÉDRALE			
1	IV	51	LA CATHÉDRALE
p. 91 FRESQUES DE NOTRE ÉPOPÉE			
1	IV	52	En relisant notre histoire acadienne
p. 92 IDELKA, héroïne indienne du Grand-Sault			
1	II	53	IDELKA ET LA LÉGENDE INDIENNE
11	II	54	hymne. / <i>Quoiqu'il fut fort</i> son cœur,
13	II	55	éolienne ... / <i>Raconte-nous, veux-tu</i> , tout en croisant
15	II	56	d'une <i>Vierge</i> indienne?
18	II	57	dans <i>Ses</i> yeux
19	II	58	sourire <i>enchantait du Matin</i> , la lumière.
20	II	59	Ce fait-là / <i>PRÉAMBULE</i>
21	II	60	forêt [<i>Sup nous</i>] le murmure
31	II	61	Grand-Sault, <i>lui</i> , d'horreur, se dardait <i>vers</i> l'abîme
43	II	62	coteaux <i>s'allumaient</i> de fleurs
49	II	63	éprouvait une <i>joie immortelle</i> . / Le Castor
61	II	64	flamme aussi <i>altière</i> . / Les flots

- 65 II 65 descendaient *sur les pas* de la Guerre,
- 66 II 66 dormait, *n'en firent* qu'un tombeau.
- 75 II 67 [Sup *L'ivresse de la victoire A La délibération des Mohawks jure « Mort aux Malécites »*]
- 77 II 68 délibérait : / « *Sur le bas du Saint-Laurent, s'étale* un village,
- 79 II 69 ennemi, *se disait-il*, de fait.
- 81 II 70 devons, *d'une nuit*,
- 83 II 71 notre faux ! / *Nous devons le surprendre et du coup le détruire !*
/ *L'héroïne indienne et sa revanche* < sous-titre qui sépare le texte >
/ *Des paillettes de feu s'embrasaient dans la nuit, / Le Destin*
regardait ces choses qu'on voit luire / Et prêtait, effaré, l'oreille à
tout ce bruit. / Le Grand-Chef
- 91 II 72 vague, *elle, étincelle* aux rafales des vents, / *Et reprend son* [Sup
fier]
- 92 II 73 d'écume / *La rive, elle*, n'est
- 96 II 74 flots, *s'en vont, pris* d'épouvante ; / *La fière Indienne, elle*,
indiquait de la main
- 98 II 75 L'entonnoir qui *s'en va* vers la fatale pente. / *Le grand ciel* d'un
linceul se couvrait, quand
- 105 II 76 Mohawks *se plonge* dans l'abîme.
- 108 II 77 flots, *s'en vont* dans leurs remous.
- 111 II 78 dans *ces flots*
- 112 II 79 chariés *vers leur sort*,
- 113 II 80 pente, / *À jamais, là*, dormir
- note en fin de texte II 81 [A (1) *Le Père Pacifique, le Dr. Webster, Ganong, l'abbé Albert et autres historiens font allusion à cette légende Indienne.]*

p.96 MAÎTRE LESCARBOT ET SA CANTILÈNE

1 IV 82 MAÎTRE LESCARBOT [Sup *ET SA CANTILÈNE*]2 IV 83 [Sup *à*] Port-Royal

p. 99 NOTRE IMMORTELLE HÉROÏNE

35 I 84 s'émeut. *D'Aulnay ourdit / son plan*. Partout ce n'est que *peine et désarroi*

80 I 85 France ! viendras-tu

132 I 86 *À Vous je veux la rendre. / Non, jamais, grâce à Vous - jamais - je veux la vendre ! / Alors*

p. 107 D'ENTREMONT, HÉROS ACADIEN

3 II 87 sa mémoire - / *Son ton au fur et à mesure s'animait -*7 II 88 Un groupe, *où chacun*, penché, l'oreille attentive, / Comme de grands enfants le *suivait* ébloui.24 II 89 nous / *Et sifflait,*28 II 90 bord ; [Sup *et*] nous n'étions32 II 91 Il *fallait* bien, hélas !33 II 92 quand s'*offrirait* la chance40 II 93 nuages La *Hève* au loin43 II 94 l'un, *voyez la fortune est* meilleure ! »46 II 95 de lui *sauter au* cou.

50 II 96 [Sup du vers entier]

74 II 97 bruit ne *nous arrive* d'elle76 II 98 ballote *la* voile99 II 99 [A *Le tribunal de la Hève les* condamne à mort]101 II 100 La *Hève* se moqua

- 111 II 101 jamais *parler* d'eux.
- 116 II 102 argente *les monts*, / À l'angle
- 117, 118 II 103 [déplacement complet de ces deux vers]
- p. 112 DU TRAITÉ D'UTRECHT À LA DISPERSION - 1755
3 IV 104 pouvait *pas* voir
- 4 IV 105 le *beau* drapeau
- p. 113 LE SIÈGE DE LOUISBOURG
21 IV 106 feu *des dernières* étoiles...
- 23 IV 107 volcan *crachant* sa
- 31 IV 108 et *s'embrassent* au
- 34 IV 109 l'Océan. / [Sup *En son dernier combat devant la mer qui roule,*] /
Dans
- p. 115 L'EXPÉDITION DE BEAUBASSIN À GRAND-PRÉ
1 IV 110 LE COMBAT DES MINES
- p. 120 BATAILLE NAVALE SUR LA BAIE FRANÇAISE
25 IV 111 sang *faisaient* pâlir
- 68 IV 112 France ? ... / *La proue de son bateau portait* un lys
- p. 123 PICHON, LE TRAITRE DE BEAUSÉJOUR
6 IV 113 Sur *notre continent entier* régnait la guerre.
- p. 128 LA BATAILLE DE CHIPOUDY
1 I 114 *UNE GALERIE DE NOS BATAILLES*
- sous-titre II 115 [A *INVOCATION*]
- 23 I 116 près *la* terre
II 117 près *de* terre
- 27 I, II 118 brûle *les villages* ! / Mort
- 46 I, II 119 déboucher *du* plateau,

- 51 I 120 vite ! *À la ronde ! et que l'on se démêle !* » / Voilà
 II 121 « Filez vite ! *À la ronde ! et que l'on se démêle !* » / Mais voilà
 qu'un toit flambe ! « Enfants,
- 68 II 122 pâle et *hagard*, fou de rage,
- p. 131 DERNIÈRE SÉPULTURE À CHIPOUDY
 1 I 123 *LE DERNIER ENTERREMENT À CHIPOUDY*
- 2 IV 124 [Sup *Le village en feu*]
- 6 IV 125 flammes, *c'est la ruine.*
- p. 131 LA MORT DE GRAND'MÈRE
 vers supplémentaires en début de poème IV 126 [A « *Vierge Sainte !
 Consolatrice ! / Aidez-moi !
 Ce dernier calice / Est
 amer. J'étouffe ! Mon cœur /
 N'en peut plus ! Oh pitié,
 Seigneur !* » / Et devant le
*village en flammes, /
 Grand'mère rend à Dieu son
 âme.*] / Sur la route
- 30 I 127 <nouveau poème intitulé : *LA SÉPULTURE*>
- p. 134 INVOCATION AU BLOMIDON
 8 II 128 l'exil, *doux* Seigneur, *est amer* !
- p. 135 L'AIGLE ET LA COLOMBE
 10 II, IV 129 Cria : « Regarde dans
- p. 136 CET AUTOMNE-LÀ EN ACADIE
 1 IV 130 *L'AUTOMNE EN ACADIE*
- p. 136 CETTE JARDINIÈRE
 1 IV 131 *LA JARDINIÈRE ACADIENNE*
 9 IV 132 rendez-vous / *Ses yeux*
- 12 IV 133 reflet *d'azur.*
- p. 138 AU FOND DU BASSIN DES MINES
 1 IV 134 *AU FOND DU BASSIN DES MINES À COBOQUIT*

- 25 IV 135 charité *qui* charme,
- 26 II 136 éteignait *la* faim.
- P. 139 LA PROCLAMATION FATALE
- 1 II 137 LA PROCLAMATION *AUX PORTES DE L'ÉGLISE*
- 13 IV 138 porcs et chèvre[Sup s] cornue[Sup s],
- p. 140 L'ÉPOUVANTE
- 3 II 139 remplit [Sup *tout*] le ciel
- 6 II, IV 140 déferle / *Et va s'épanouir*, au large
- p. 141 JUSTE CHÂTIMENT
- 1 II 141 Imprécations
- 7 II 142 ombre te fait-*il* peur ?
- p. 144 DERNIER COMBAT PRÈS DE BEAUSÉJOUR
- 1 II 143 *LE DERNIER COMBAT DE DIXON VERSUS BOISHÉBERT*
- 5 ii 144 rage [R à *mort en voulait* A *de mort s'en prenait*] même
II 145 Dans *sa* rage de mort,
- 7 ii 146 partout [R *le* A *que*] sifflement [R *des*] balles.
II 147 On [Sup *n*] entendait
- 8 ii 148 allait [R à A *vers*] sa fin.
- 16 ii, II 149 l'espoir *blasonnait* notre ciel
- 24 ii 150 du Nord [R *qui brûlait* A *éteignait*] les dernières
II 151 du Nord *brûlait de ses bises les fleurs.* / Et
- 25 ii 152 fuyant [R *nos* A *ces*] bords sauvages, / [R *Filtrait par un ciel gris*
A *N'y laissait plus filtrer*] que de pâles
- 35 ii, II 153 Alors / *L'Anglais* cria :
- 43 ii 154 Déroit / [R *Et rend à l'ennemi* A *Et ne rend aux Anglais*], de son
camp,

- 54 ii 155 loup ! / [A *Mais*] l'Hiver, [R *dans son horreur A par bonheur*],
met fin
- 57 ii 156 place, / [R *Sent bien A Sentant*] que la Mort
- 62 ii 157 Major [R *Dixon*] recommence
- 64 II 158 faut, *se dit-il*, chasser
- 70 ii 159 croix, [R *au fond d'un cimetière A en chantant leurs prières*], / De
vieux parents, [R *tombés d'une immense douleur A frappés
d'indicibles douleurs*] ? ... / Il ruminait
- 73 ii 160 l'Avenir, [R *à titre de voleur A ainsi que des voleurs*], / Nous
- 76 ii 161 sinon [R *les droits*] ! / Nôtres <le pluriel est supprimé>
- 76 ii 162 nôtres [R *sont*] leurs casemates !
- 80 ii 163 Qu'ils [R *oublie A rejettent*] leur langue
- 82 II 164 s'affirment *alors* protestants
- 86 ii 165 la porte et [R *clame de ses cris A du seuil pousse un cri*] ; /
« Major !
- 88 ii 166 nous arrive, / [R *Tous*] Nous l'avons vu, sous bois, comme un [R
loup A fauve] bondir !
- 89 ii 167 Il [R *nous revient du A traverse le*] Lac, [R *au bord de A il atteint*]
l'autre
- 90 ii 168 devant lui, [R *ne A ne*] s'apprêtent [R *qu'à fuir A à s'enfuir*] ! /
Dixon <Cette rature est effacée donc l'intention de l'auteur est de
garder le vers original.>
- IV 169 lui, [Sup *ne*] s'apprêtent à *s'enfuir* ! / Dixon
- 91 ii 170 rageur, [R *dit « Qu'on dit A répond : « Qu'on tende*] une
embuscade,
- 99 ii 171 près [R *verts un régiment rouge A tout un bataillon rouge*] / Qui
- 101 ii 172 Boishébert [R *commandait A alors dit*] : « Que

- 108 ii, II 173 mousquets font feu, *sans fin, ci, là*, partout,
- 114 ii 174 à leur [R *espoir* A *stupeur*]. - Au bord
- 115 ii 175 blessé, [R *fou*], hagard, [A *fou*], sent
- 116 ii 176 Râle et [R *d'un soupir dernier rend l'âme. La Mort* A *bientôt rend l'âme. - En le prenant la Mort*] / Le masque
- 121 II 177 [Sup du vers entier]
- 121 ii 178 sanglante, / [R *Déjà l'ombre du soir, allonge* A *Le soleil du matin en dardant*] ses lueurs, / [R *Et* A *Par*] delà Joli-Cœur, [R *teinte* A *baignent*] plus
- 127 II 179 embuscade, / *Oui*, rends-toi !
- 128 ii, II 180 ta ballade ! » / *Jeune homme du pays*, toi, qui viens *que* de naître, / [D *Ces vrais gestes de gloire* A *Ces gestes glorieux*] il te faut

p. 152 L'EXIL

- 2 I, II 181 « Exile without an example in *story*. »
- 13 II 182 vont, / *Égrenent* le Rosaire
- 15 II 183 dans *des* processions...
- 25 II 184 s'en vont, *frappent* de porte
- 34 II 185 j'ai vu [Sup *s*] tant souffrir,

p. 153 NOTRE-DAME DES DOULEURS

- 8 II 186 Bethléem voit [Sup *même*] égorger
- 30 II 187 compassion / *Est* le gage

p. 154 LA MESSE BLANCHE

- 0 II 188 [A - *Aux splendeurs éternelles* ! / Vous]
- 9 II 189 sans *prêtres*, ni
- 23 II 190 Rends *grâce* au divin

p. 158 LA SURVIVANCE

- 2-21 I 191 <Ces vers ne paraissent pas dans *Poèmes de mon pays*>
- 33 I 192 vénère. / *Se consacre* à Vous
- 37 I, II 193 Qu'il n' [Sup y] ait plus,
- p. 160 VERS NOTRE NORMANDIE
11 I 194 enfants *d'esprit* clair,
- 20 IV 195 triomphale, / *Et ton cœur* battait
- 21 I 196 d'Ariel. / *Et dès* lors
- 22 I 197 Évangéline, / *Et ton esprit conçoit le livre le plus beau.* / Le vent
- p. 162 GRATITUDE À LONGFELLOW
1 I, II 198 À LONGFELLOW : *Gratitude*
- épigraphe 1 II 199 [A « *Un poète qui ressuscite un peuple* » (Georges Goyau de l'Acad. F.)]
- épigraphe 2 I, II 200 [A « *Repeat Evangeline Story* ». Longf.]
- p. 162 TON DESTIN
8 I 201 en ce *pauvre* vieux monde,
- 12-15 I 202 <ces vers ne paraissent pas dans *Poèmes de mon pays*>
- p. 164 ÉVANGÉLINE
17 IV 203 faux / *Moissonnait* dans
- p. 165 LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE DES DOUZE
4 I 204 [A *1er DISCOURS* / M. le Président demande au premier orateur : / Monsieur, parlez-nous d'économie. / Réponse : / Messieurs,]
- 11 I 205 [A *2ième DISCOURS* / Monsieur le Président demande : / Monsieur, voulez-vous nous dire quel est le but de notre Société !]
- 18 I 206 [A *3ième DISCOURS* / Monsieur le Président : / Notre Société sera-t-elle pourvoyeuse contre la misère ?]
- 38 I 207 [A *4ième DISCOURS* / Monsieur le Président : / Que pensez-vous d'une caisse écolière ?]

- 55 I 208 [A 5ième DISCOURS / Le Président / *Que dites-vous encore de l'éducation ?*]
- 66 I 209 [A 6ième DISCOURS / Monsieur le Président : / *Monsieur, dites-nous un mot de l'Histoire ?*]
- 68 I 210 Poursuit, de ses *chercheurs*, les détours
- 76 I 211 au pied de ses autels,
- 79 I 212 [A 7ième DISCOURS / M. le Président : / *Monsieur, dites-nous un mot de notre Histoire ?*]
- 96 I 213 [A 8ième DISCOURS / M. le Président : / *Notre Société défendra-t-elle sa langue ?*]
- 101 I 214 ancêtres ? / [R -*Ah ! non ! A Jamais !*] les Acadiens
IV 215 ancêtres ? / -*Ah ! non !* les
- 103 I 216 [A 10ième DISCOURS / Monsieur le Président : / *Monsieur, dites-nous : / QUEL SERA NOTRE CREDO ?*]
- 104 II, IV 217 *NOTRE CREDO*
- 109 I, II 218 le Fils *descendu du ciel* voulut bien naître / Dans
IV 219 incarné a bien voulu paraître / Dans
- 110 I 220 d'Orient ; / *Où l'univers a vu l'Espérance*
II 221 d'Orient. / *De là, l'Univers vit [Sup alors] l'Espérance*
- p. 171 *POURQUOI NOS AÏEUX AIMAIENT LA VIERGE*
1 II 222 *La Sainte Vierge et le retour de nos pères de l'exil*
- p. 172 *LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION*
1 II 223 *LA CATHÉDRALE [Sup DE L'ASSOMPTION]*
- sous-titre I 224 [A (*Soliloque*)]
- 13 I, II 225 les flots, qui, *frôlant les deux rives*, / Se cabrent
- p. 173 *PIE XI*
15 II 226 s'émeut :- *Il sent* confusément
- 21 II 227 pris ? / *De son pas plus rapide il s'en va vers la cime ! / Quelle*

- 16 **iiia, iiib** 250 univers *venait enfin* de naître.
 iiic 251 univers *au ciel*, venait de naître.
- 17 **iiia** 252 Cet héroïsme [D fut S R fit S^a R fut Sⁱ fit S^a fut] *l'étonnement des dieux.*
 iiib 253 Cet héroïsme sut même ravir les [R dieux S^a R cieux] *dieux.*
- 18 **iiia, iiib** 254 tant de vertus, *daignent enfin* renaître
 iiic 255 tant de vertus [A enfin] daignent [R enfin] renaître
- 19 **iiia** 256 *Ces enfants, les* [R plus fiers, la fleur [S^a R gloire] de nos] aïeux !
 [S^a Un peuple toujours fiers et digne des [A digne]]
- iiib** 257 *Ces enfants, les plus fiers,* [R la fleur S^a gloire Sⁱ l'espoir] de nos aïeux !
- iiic** 258 [R <le vers entier est raturé> *Ces enfants, les plus fiers,* [R dignes S^a R gloire S^a la fleur] de nos aïeux !]
 [D Un S Ce] peuple, [R toujours S^a le plus] fier, [D digne S gloire] de [D nos S ses] aïeux
 Un peuple, [R toujours fiers, gloire de ses aïeux.]

Glossaire des noms propres

Noms de personnes

Bourg, Madeleine : André-T. Bourque fait le récit de cette acadienne et son fils, Philippe, qui se défendent contre un intrus anglais dans son volume, *Chez les anciens Acadiens. Causeries du grand-père Antoine* en 1911¹. Le poème écrit par Napoléon Landry s'en inspire sûrement, si on tient compte des liens étroits qui rapprochent les deux textes. Bourque, pour sa part, tire ce récit de « l'histoire orale² ». En plus de donner un exemple d'héroïsme féminin en Acadie, l'histoire de Madeleine Bourg, rapporté par André-T. Bourque fournit « d'importants détails sur la vie de la pré-déportation », y compris les relations amicales entre Micmacs et Acadiens. Quelques années plus tard, Laurent Tremblay écrit une pièce basée sur cette histoire³. Toutefois, à la suite des recherches effectuées dans des travaux généalogiques et après consultation avec un spécialiste dans le domaine, nous devons conclure que cette personne est probablement fictive. Bien que le nom apparaisse dans certains ouvrages, il n'existe aucune documentation qui fasse la mention d'une Madeleine, épouse de Jean Bourg de la Pré-des-Bourg. En plus, le nom Philippe était à peu près inconnu en Acadie avant la déportation. (Bourque, André-T., *Chez les anciens Acadiens. Causeries du grand-père Antoine*, Éd. critique par Lauraine Léger, Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1994, p. 193-201 ; Bourque Campbell, Joan, *La famille Bourg-Bourque : de Port-Royal à Sainte-Anne-du-Ruisseau, 1609-1969*, Yarmouth, Éditions Lescarbot, 1982, 114 p. ; Brun, Régis, *Un historique de la famille Bourgeois, 1641-1994*, Shédiac, Tours Placide-Gaudet, 1994, 36 p. ; Stephen White, le 29 septembre 1997, au CÉA, conversation.)

Brassard, Brossard ou Broussard, dit Beausoleil, Joseph (1702-1765) : Broussard est né à Port-Royal et a été toute sa vie, milicien. Reconnu pour sa résistance aux Anglais, ses exploits ont atteint le statut de légende en Acadie, ainsi qu'en Louisiane. Bien que certains de ces faits soient bel et bien documentés, il est fort probable qu'une part importante d'exagération a été ajoutée par la tradition orale. En 1725, il épouse Agnès Thibodeau et quelques années plus tard, s'établit à Chipoudy. Vers 1740, il part pour LeCran (maintenant Stony Creek). Broussard défend vigoureusement le fort Beauséjour en juin 1755, allant jusqu'à attaquer le camp anglais accompagné de seulement 60 hommes et n'en perdant qu'un seul. Il est probable qu'il s'est joint à Charles Deschamps de Boishébert en septembre 1755 pour résister aux Anglais à Chipoudy et à Petitcodiac. Sous les ordres de Pierre de Rigaud de Vaudreuil, il équipe un corsaire et, en compagnie de ses quatre fils, attaque les forces anglaises sans relâche pendant plusieurs années. Toutefois, Broussard et sa famille sont emprisonnés en 1762 au fort Lawrence jusqu'au traité de Paris de 1763. En 1765, Broussard avec un groupe d'Acadiens se rend en Louisiane où il termine ses jours en servant comme

¹ Publié à Moncton, par les Presses de l'Évangéline, 1911, 153 p.

² André-T. Bourque, *Chez les anciens Acadiens. Causeries du grand-père Antoine*, Éd. critique par Lauraine Léger, Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1994, p. 51. (collection Blomidon)

³ Laurent Tremblay, *l'Exploit de Madeleine*, Montréal, Le Théâtre Chrétien, 1955, 24 p.

capitaine de milice. Il fut inhumé près de la ville actuelle de Brossard, au sud de Lafayette. (*Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1991, Vol. III, p. 92-93.)

D'entremont, Benoni (1745-1841) : Parmi ses professions on retrouve celles de marin, de constructeur de navires, de fonctionnaire et de juge de paix. Né à Pobomcoup, maintenant Pubnico, il épouse Anne-Marguerite Pothier en 1783 et ils ont neuf enfants. En 1756, il est déporté avec sa famille au Massachusetts, à Marblehead, mais ils réussissent à construire un navire qui les ramène en Nouvelle-Écosse en 1766. De retour à Pubnico, D'entremont devient capitaine, transportant des marchandises sur les eaux encore troubles de l'époque. En 1778, revenant de Saint-Pierre-et-Miquelon, son bâtiment est pris par un corsaire américain et il le reprend avec l'aide de seulement deux hommes. Capable de lire le français et l'anglais, il est un chef pour sa communauté, ainsi qu'un fervent catholique qui assiste fréquemment l'abbé Sigogne dans ses tâches. Il reçoit la commission de juge de paix en 1791 et devient lieutenant dans la milice. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. VII, p. 297-298.)

Denys, Nicolas (1609-1687) : Bien que ses dates de naissance et de décès soient contestées par certains auteurs, nous adhérons aux dates établies par Clarence-Joseph d'Entremont (voir la référence à la fin de ce paragraphe pour plus de détails). La famille de Denys était originaire de Tours, en France. Nicolas quitte l'école à un assez jeune âge et ses écrits démontrent une pauvre maîtrise du style et de la grammaire. Toutefois, ses connaissances de la navigation lui serviront bien lors de ses voyages en Acadie où il persiste pendant de longues années à vouloir exploiter les ressources naturelles qui s'y trouvent. Son premier voyage en Acadie se fait en compagnie d'Isaac de Razilly en 1632. Il cherche à s'enrichir en y pratiquant le commerce de la pêche, et plus tard, de l'industrie forestière, mais non sans difficultés. La mort de Razilly en 1635 bouscule la colonie et Charles Menou d'Aulnay s'empare de celle-ci. Des conflits entre Denys et d'Aulnay lui causent des ennuis et il est contraint d'abandonner son commerce et de retourner en France. Denys ne reviendra en Acadie qu'une quinzaine d'années plus tard, suite à la mort de d'Aulnay. En attendant, il continue de pratiquer le commerce avec l'Acadie et maintient des contacts avec le frère de Razilly. Il épouse Marguerite Lafite à La Rochelle en 1642, et en 1650, il repart pour l'Acadie. Mais à sa mort, d'Aulnay s'était endetté envers Emmanuel Le Borgne et ce dernier voulut s'emparer de l'Acadie qu'il considérait comme la propriété de d'Aulnay. Denys est sans cesse harcelé par Le Borgne. Entre-temps, il accumule une dette envers ses associés de la France qu'il ne parvient jamais à rembourser. En 1671, de retour en France, il publie son ouvrage, *Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale*. C'est une accumulation de descriptions qu'il a compilées lors de ses multiples voyages (voir « Cocagne », *infra*, p. 2). Plusieurs lettres datées des années qui suivent montrent que Denys se trouve à Paris dans un état financier piteux. Il est décédé en 1687, vraisemblablement en France. Nepisiguit (maintenant Bathurst) avait été abandonné depuis longtemps et il est donc improbable que Nicolas Denys y est mort en 1688 malgré l'indication d'une plaque érigée sur les lieux par la Commission des Lieux et Monuments Historiques du Canada. (Clarence-Joseph d'Entremont, *Nicolas Denys, sa vie et son œuvre*, Yarmouth, L'imprimerie Lescarbot, 1982, p. 21-55.)

Deschamps de Boishébert et de Raffetot, Charles (1727-1797) : Né au Québec, Boishébert entre en service à la garnison de Québec en 1742. Parmi ses nombreuses expéditions figurent le siège d'Annapolis Royal en 1746 et l'attaque des troupes d'Arthur Noble à Grand-Pré en 1747, où il est blessé. Il est promu au rang de lieutenant en 1748. L'année suivante Boishébert part pour l'embouchure de la rivière Saint-Jean avec mission de rétablir le fort Menagouèche et de protéger cette région contre les invasions des Britanniques qui menacent les frontières de l'Acadie depuis 1713. Lors de la prise de Beauséjour par Monckton en 1755, Boishébert, qui occupe le Fort La Tour, le fait brûler avant l'arrivée de l'ennemi. Peu après il affronte des Britanniques attaquant Chipoudie, mais il est trop tard ; il se rend alors à Petitcodiac où il réussit à les faire fuir. Il ramène avec lui à la rivière Saint-Jean 30 familles acadiennes. En 1756, il est promu capitaine et l'année suivante, il établit un refuge sur la rivière Miramichi pour les Acadiens fuyant la déportation. Il doit se rendre à Louisbourg où on prévoit une attaque britannique en 1758, mais encore une fois, il arrive trop tard: les Anglais ont déjà pris possession du fort. Ses attaques sont inefficaces et Boishébert retourne à son poste sur la Miramichi y ramenant plusieurs autres réfugiés. En 1759 Boishébert et des volontaires acadiens participent à la défense de Québec et à la bataille des plaines d'Abraham. Après la chute du Canada, il se fait envoyer en France où il est accusé d'avoir participé aux complots de Bigot et profité de son poste en Acadie pour s'enrichir du commerce des pelleteries. Emprisonné à la Bastille pendant 15 mois, Boishébert est finalement acquitté et passe le reste de ses jours en France. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. IV, p. 230-232.)

Dixon, Maj. Thomas (1733-1809) : De descendance irlandaise, Thomas Dixon est né le 3 mai 1733. La graphie originale du nom est Dixson et on trouve également Dickson. Ses parents, William et Rebecca Dixson, vivaient alors à Colchester dans l'état du Connecticut. Son frère Charles et lui-même se joignent à l'expédition du Colonel Monckton lors de la capture du Fort Beauséjour en 1755. En juin 1759 il est envoyé du fort qui est maintenant connu sous le nom de Fort Cumberland afin d'attaquer un groupe d'Acadiens et d'autochtones qui se sont installés à une dizaine de milles du fort. Arrivés à l'encampement, Dixson et ses 25 hommes le trouvent vide. Après avoir détruit ce qui avait été laissé par les Acadiens, l'expédition se remet en route pour Cumberland. Toutefois, elle est attaquée et Dixson est le seul survivant de la bataille. Blessé à l'épaule, il est conduit à travers la forêt jusqu'à Trois-Rivières où il est emprisonné. Le 21 novembre 1759 Dixson est relâché en compagnie des autres prisonniers anglais lors de la reddition de Québec. Il se joint aussitôt à la compagnie du Général Amherst et continue à lutter contre le pouvoir français. En 1763 il demande une concession de terre près du Fort Cumberland où il demeurera pendant plusieurs années. En 1776 l'expédition du Colonel Jonathan Eddy de Machias, Maine se rendit au Fort Cumberland en vue de le capturer au nom de la Révolution Américaine. Dixson s'allie au Colonel Gorham, qui est commandant du fort à l'époque et se rend à Halifax où il alerte les autorités britanniques. Des renforts importants sont immédiatement envoyés et les rebelles sont repoussés. Après sa carrière militaire active, il est élu membre de la législature de Nouvelle-Écosse de 1777 à 1785 et de celle du Nouveau-Brunswick de 1792 à 1802. D'après W.C. Milner, Dixson épousa Catherine Weatherhead et ils eurent douze enfants. Thomas Dixson est mort le 9 novembre 1809 à l'âge de 77 ans et est enterré

au cimetière de Joli-Cœur. Sa dépouille fut transportée au Fort Beauséjour en 1938 où elle repose sous un monument érigé en son honneur. (Clyde Dixson, non-publié, 1994, 27 p. dactylographiées.)

Idelka : La légende de cette jeune Malécite qui se sacrifie pour sauver son peuple, portant généralement le nom de Malobiannah, peut être retrouvée sous plusieurs formes. Un livret publié par A. A. MacFarlane Brown en fait le récit et comprend un poème écrit par le Dr. James Hannay en anglais. Composé de 20 strophes, le poème raconte comment les Mohawks capturent la jeune fille et lui ordonnent de les conduire au village de son père. Elle dirige les canots par-dessus les chutes de Grand Sault, les menant tous à leur mort et sacrifiant sa propre vie. L'abbé Thomas Albert en fait également le récit avec quelques variations dans son *Histoire du Madawaska* en 1920. Une version de William O. Raymond raconte comment elle s'échappe du canot et nage jusqu'à la rive avant que le canot des Mohawks s'écrase en bas des chutes. Toutefois, l'origine du nom Idelka n'a pu être retrouvée malgré les recherches effectuées. (Albert, l'abbé Thomas, *Histoire du Madawaska*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1920, p. 13-15. ; Brown, A. A. MacFarlane, *The Maiden's Sacrifice*, 8 p., Centre d'études acadiennes, AB 314. ; Raymond, William O., *The River Saint-John*, Dr. J. C. Webster, ed, Sackville, Tribune Press, 1950, p. 27-28 ; conversation téléphonique avec Andrea Bear Nicolas, juillet 1997.)

LaTour, Dame Marie de (vers 1610 - 1645): Dame LaTour est considérée comme héroïne par plusieurs auteurs et historiens. Huguenote, native de la Rochelle, en France, elle épouse Charles de Saint-Etienne, Sieur de LaTour en 1625. Le couple demeure à Port LaTour, près du Cap Sable jusqu'en 1635, date à laquelle Charles de LaTour s'établit à l'embouchure de la rivière Saint-Jean. Ce site est très favorable au contrôle du commerce important de la rivière et provoque l'envie de Charles de Menou, Sieur d'Aulnay de Charnisay qui se trouve de l'autre côté de la Baie française, à Port Royal. En peu de temps, d'Aulnay dépose des charges de rébellion et d'hérésie contre les LaTour auprès du roi de France. Par conséquent, en février 1641, LaTour reçoit un ordre du roi de se rendre immédiatement en France pour se défendre des accusations portées contre lui. Toutefois, LaTour refuse de s'y rendre et d'Aulnay obtient la permission du roi de prendre possession de son fort à tout prix. En 1643, Dame LaTour est envoyée en France pour demander de l'aide et de l'approvisionnement pour le Fort LaTour qui commence à souffrir de la présence de d'Aulnay dans la Baie française. Arrivée en France, elle doit fuir les autorités car on l'accuse de trahison. Elle se rend en Angleterre, où des amis protestants lui viennent en aide et elle réussit à s'embarquer pour le Fort LaTour en 1644 avec d'amples provisions. Toutefois, le navire est intercepté à l'embouchure de la Baie française par d'Aulnay et elle se voit forcée de repartir pour Boston. Elle réussit néanmoins à transporter son chargement au Fort LaTour. Pendant l'hiver 1644-45, Charles de LaTour se rend à Boston pour approvisionner son fort. D'Aulnay prend connaissance de l'absence de celui-ci et en profite pour attaquer le fort en février 1645. Il est repoussé vigoureusement par Dame LaTour et une cinquantaine d'hommes. Son vaisseau gravement endommagé, il doit se retirer. Toutefois, il tentera le coup à nouveau et cette fois, après trois jours et trois nuits de bombardement constant, Dame LaTour et ses hommes sont contraints d'abandonner la bataille le quatrième jour, le

dimanche de Pâques. Dame LaTour se rend à condition que tous ses hommes soient libérés, mais d'Aulnay ne tient pas la promesse et il pend chacun d'eux à l'exception d'un homme qui doit exécuter tous les autres et de Dame LaTour qui doit se tenir debout, la corde autour du cou. Environ trois semaines après cet événement traumatisant, Dame LaTour meurt sur les côtes de l'embouchure de la rivière Saint-Jean, laissant quelques enfants en Acadie et en France. Le sort des La Tour est renversé cinq ans plus tard, à l'occasion de la mort accidentelle de d'Aulnay. La Tour épouse la veuve de celui-ci et entre en possession de toute sa fortune et de son territoire. (Hannay, James, *History of Acadia*, Saint-John, N.B., J. & A. McMillan, 1879, 440 p. ; Pepper, Mary Sifton, *Maids and Matrons of New France*, Boston, Little, Brown and Company, 1901, p. 50-55. ; Rumilly, Robert, *L'Acadie française (1497-1713)*, Montréal, Fides, 1981, 253 p.)

Lawrence, Charles (1709-1760) : Sauf le fait qu'il est né en Angleterre, très peu de choses sont connues au sujet de la vie de Lawrence avant son arrivée en Nouvelle-Écosse en 1749. C'est en décembre de cette année qu'il est nommé commandant d'une compagnie dans l'ancienne Acadie. En automne 1750 il construit le fort Lawrence en face du fort Beauséjour d'où il peut surveiller de près les soldats français. Entre temps, des colons protestants venus de l'Europe s'impatientent et demandent des terres. Lawrence les installe à Lunenburg. En 1754, William Shirley, gouverneur du Massachusetts, propose à Lawrence de déloger les Acadiens de la région de Chignectou. On recrute des hommes du Massachusetts et on met en charge le lieutenant-colonel Monckton et John Winslow en vue d'une attaque du fort Beauséjour. Le 16 juin 1755, le fort capitule. Les actions de Lawrence, qui étaient souvent spontanées et non autorisées, ne furent pas unanimement approuvées puisque le Conseil de la Nouvelle-Écosse n'avait pas encore pris la décision de chasser les Acadiens de ces terres. On leur avait permis de rester sur leurs terres à condition qu'ils signent le serment d'allégeance. Toutefois, la résistance des Acadiens persiste et le 25 juin on résout de placer des immigrants sur les terres de l'isthme et de pousser vers le nord pour coloniser le reste de la région qui est maintenant le Nouveau-Brunswick. En juillet, une délégation d'Acadiens des Mines présente une pétition devant le conseil au sujet de la confiscation de leurs armes et de leurs bateaux. Lawrence leur demande de signer le serment d'allégeance sans réserve. Les Acadiens refusent d'abandonner leur position de neutralité et les Anglais s'exaspèrent de plus en plus. Le 25 juillet on rassemble à nouveau des délégués des Mines et d'Annapolis pour les aviser qu'on ne tolère plus leur résistance au serment. Trois jours plus tard, l'ordre est donné : on arrêtera tous les Acadiens qui refusent de prêter serment. Pendant les mois qui suivent, on rassemble et déporte une grande partie de la population acadienne de la Nouvelle-Écosse. Cela n'empêche pas que Lawrence soit fortement critiqué par plusieurs. Il n'avait pas prédit la réaction des colonies de la Nouvelle-Angleterre à la suite de cette charge inattendue. Lawrence devient gouverneur de la Nouvelle-Écosse l'année suivante et continue agressivement son travail de colonisation. Lawrence meurt subitement en octobre 1760. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. IV, p. 390-395.)

LeLoutre, Jean-Louis (1709-1772) : L'abbé LeLoutre est natif de Saint-Mathieu de Morlaix, en France. Il vit le jour le 26 septembre 1709. À l'âge de 21 ans, il entre au séminaire du Saint-Esprit à Paris comme orphelin. En 1737 il s'embarque pour l'Acadie.

LeLoutre passe quelques mois sur l'île Royale afin d'apprendre la langue des Micmacs et l'année suivante il se rend à la mission de Shubenacadie où il entreprend la construction d'églises pour les Indiens. Il devient un agent important du gouvernement français, étant le seul lien entre celui-ci et les Indiens en Acadie. Emprisonné plus d'une fois par les Britanniques, il s'échappe en cachant son identité. La question des frontières est débattue et à Paris on adopte une ligne de conduite qui consiste à inciter les Indiens à harceler les Britanniques qui s'établiraient au-delà des régions de Missaguash et sur l'île Saint-Jean. De plus, on encourage les Acadiens à quitter les terres ennemies pour aller vivre dans la région sous domination française. Les attaques continuelles des autochtones contre les Britanniques amènent le gouverneur de la Nouvelle-Écosse, Edward Cornwallis, à offrir une récompense de £50 pour la capture de l'abbé LeLoutre. De l'autre côté de la frontière, les Acadiens en territoire ennemi ne sont pas aussi déterminés à demeurer sous l'autorité française que l'avait cru LeLoutre. Ils ne veulent pas laisser leurs terres fertiles et défrichées pour des terres nouvelles sans l'assurance que ces nouvelles terres demeureront sous l'autorité française. Lorsque les promesses de logement et de nourriture sont insuffisantes, l'abbé LeLoutre les menace de représailles de la part des Indiens, ainsi que d'excommunication. En 1752, l'abbé LeLoutre confie ses Micmacs à l'abbé Jean Manach et se rend en France pour solliciter de l'aide à la cour. Il demande des fonds pour venir en aide aux Acadiens et veut savoir ce qu'il peut faire contre les récalcitrants. En avril 1753, LeLoutre est de retour en Acadie et commence par inciter les Micmacs à rompre la paix avec les Britanniques qui avait été signée pendant son absence. On menace les Acadiens qui refusent encore de se déplacer de leur retirer le service des prêtres, d'enlever leurs femmes et leurs enfants et de donner l'ordre aux Indiens de les attaquer. En juin 1755 le fort Beauséjour capitule sous le commandement de Vergor et on commence à déporter les Acadiens. L'abbé se voit en danger et se sauve au Québec. L'été suivant il s'embarque sur un vaisseau en route pour la France, mais il est capturé par les Britanniques et retenu prisonnier pendant huit ans. De retour en France en 1763 il s'occupe des Acadiens déportés en France, surtout de l'établissement de Belle-Île. Toutefois, les terres ne sont pas suffisamment fertiles et LeLoutre est à la recherche de nouvelles terres. En 1772, il se prépare pour un voyage au Poitou où le marquis de Pérusse Des Cars a offert des terres aux Acadiens dans la région de Châtelleraut. Toutefois, il meurt le 30 septembre 1772, avant de pouvoir s'y rendre. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. IV, p. 489-494.)

Lescarbot, Marc (1570-1642) : Né à Vervins, en Thiérache, avocat de profession, Lescarbot visite l'Acadie en juillet 1606. Jean de Biencourt de Poutrincourt, client de Lescarbot, l'invite à Port-Royal sous l'autorité du sieur Du Gua de Monts. Il y passe un an et se voit forcé de rentrer en France à la suite de la révocation du privilège de de Monts. Dès son retour en France, Lescarbot se met à écrire des textes inspirés de son séjour en Acadie. En 1607, son poème épique *La Défaite des sauvages armouchiquois* est publié et deux ans plus tard paraît *l'Histoire de la Nouvelle-France*. Les entreprises de de Monts en Acadie font le sujet de ses recherches suivantes. Deux éditions successives de *l'Histoire de la Nouvelle-France* comprennent en surplus le récit du rétablissement de la colonie de Sainte-Croix par Poutrincourt, ainsi qu'une section importante sur les autochtones de la région. Il demeure longtemps célibataire, atteignant près de cinquante ans lorsqu'il épouse une veuve

de famille noble, Françoise de Valpergue, et dépense ressources et énergie à tenter de reconstituer le patrimoine de sa femme, ruinée par des créanciers. Il ne réussit guère et meurt dans la pauvreté. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. I, p. 480-482.)

Longfellow, Henry Wadsworth (1807-1882) : Poète américain, il est un des premiers écrivains à s'intéresser aux thèmes et traditions de l'Amérique. Né à Portland, Maine, il est admis à Bowdoin College, dans la ville de Brunswick à 40 km de Portland où il termine ses études à l'âge de 18 ans. Pendant les trois années suivantes il voyage en Europe et se marie en 1831. En 1834 il accepte un poste à Harvard, au Massachussetts, comme professeur de belles-lettres. Vingt ans plus tard il quitte son poste afin de se consacrer à son métier d'écrivain. Parmi ses oeuvres les plus reconnues figurent une traduction anglaise de la *Divine Comédie* de Dante, *Song of Hiawatha*, *The Courtship of Miles Standish* et *Evangeline*. Cette dernière épopée en vers publiée en 1847 fit connaître le peuple acadien et son histoire tragique au monde entier. Le poème fut traduit en français maintes fois et avec le temps, la figure de cette jeune femme devint le symbole iconique des descendants de déportés. Longfellow aurait entendu le récit du couple séparé lors de la dispersion par l'entremise d'un ami de longue date, Nathaniel Hawthorne. L'épouse d'un oncle de Thomas Chandler Haliburton l'avait racontée au Rév. Horace Lorenzo Conolly à Boston qui en fit part au jeune Hawthorne. Pour décrire les Acadiens, Longfellow s'est inspiré des écrits de l'abbé Raynal et de Haliburton, mais il est aussi possible qu'il ait consulté le journal de Winslow qui était conservé au Massachussetts. (Fergusson, C. Bruce, introduction de *Evangeline: A Tale of Acadia*, Halifax, Nimbus, 1951, p. 5-7.)

Pichon, Thomas (1700-1781) : Né en France, Pichon est fonctionnaire et espion pour les Britanniques. Voulant étudier la médecine à Paris, Pichon est amené à abandonner ce rêve par manque de soutien financier. Ses parents qui veulent le voir devenir prêtre, lui refusent leur aide et il est obligé de travailler comme commis ou secrétaire pendant de nombreuses années. Il se rend à Louisbourg en 1751 à titre de secrétaire de Jean-Louis de Raymond qui avait été nommé gouverneur du fort. En 1753, il est envoyé au fort Beauséjour. Son voisin d'en face, George Scott, invite Pichon au fort Lawrence, proposant un échange de renseignements sur le fort français contre la promesse d'améliorer son sort dans la colonie. Le résultat est désastreux : des plans détaillés des forts Beauséjour et Gaspereau, des copies de documents officiels et même des avertissements d'attaques prévues sont livrées par Pichon à Scott et à son successeur, John Hussey. Lors de l'attaque des forts de l'isthme de Chignectou en 1755, le colonel Monckton a en main un schéma des étapes à suivre afin d'en prendre possession. Pichon transmet de faux messages de la part des Anglais et encourage le commandant du fort Beauséjour, Louis Du Pont Duchambon de Vergor, à capituler ; ce qu'il fait. Il poursuit son activité d'espionnage à Halifax pendant un court temps et se rend à Londres à la fin de 1755. Jouissant d'une généreuse pension, il peut rédiger ses notes et publie en 1760 ses *Lettres et mémoires pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du Cap Breton, depuis son établissement jusqu'à la reprise de cette isle par les anglais en 1758*. Pichon est habituellement vu par les historiens acadiens, et même britanniques, comme un traître. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. IV, p. 682-684.)

Sigogne, Jean-Mandé (1763-1844) : Prêtre catholique, l'abbé Sigogne possède un caractère rigoureux et résolu ; c'est un homme cultivé et lettré. Né en France en 1763, il est persécuté à partir de 1791 pour son refus de prêter serment à la Constitution civile du clergé, il se sauve en Angleterre. Les prêtres francophones étant en grande demande en Acadie, il est se rend à Halifax en 1799. Après avoir juré fidélité à la couronne, il part pour sa mission : la paroisse de Sainte-Marie dans le district de Clare. Dévoué aux Acadiens, il fait de nombreux voyages pour servir les habitants de Sainte-Anne-du-Ruisseau, dans le district d'Argyle, et s'occupe de son mieux des catholiques vivant le long de la baie Sainte-Marie entre Sissiboo (Weymouth) et Digby. Il trouve le peuple dans une condition piteuse de pauvreté et d'ignorance et se démène pour sauver les âmes de ces Acadiens, passant une grande partie de sa carrière sacerdotale à la construction de nouvelles églises pour les paroisses de Sainte-Anne et de Sainte-Marie. Cette construction s'achève en 1809 et il élève en plus la première église de Pubnico en 1815 et celle de Meteghan en 1817. Il érige plusieurs autres églises jusqu'en 1841. Malgré sa dévotion, l'abbé Sigogne est un sujet de controverse pour les Acadiens. Il n'hésite pas à condamner leurs débauches, imposant de dures pénitences et menaçant fréquemment ses paroissiens d'excommunication. Parce qu'il est trop rigoureux, ses supérieurs lui conseillent de se modérer. Néanmoins, il dépasse son rôle assez considérable de prêtre pour être nommé juge de paix en 1806. Ayant appris l'anglais lors de son séjour en Angleterre, il agit également comme avocat et notaire pour les Acadiens, dirigeant des délégations à Halifax et obtenant des concessions de terre dans la région de Salmon River. Il se préoccupe grandement du manque d'instruction des Acadiens et tente de réunir chez lui quelques jeunes hommes prometteurs. Bien qu'il souffre depuis longtemps d'une faible santé, il continue son travail jusqu'en 1844, année de sa mort. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. VII, p. 867-871.)

Du Pont Duchambon de Vergor, Louis (1713-1775) : Né en France, Vergor est officier de la Marine. Il épouse Marie-Joseph Riverin à Québec en 1752. Il entre dans l'armée en 1730 au Cap Breton. De 1730 à 1745, il passe de l'Île Saint-Jean à Port-Dauphin (maintenant Englishtown, N.-É.), Canseau, Annapolis Royal, et finalement Louisbourg, où il est blessé ; il est alors ramené en France pour quelque temps. Il est promu au grade de lieutenant en 1749 et à celui de capitaine en 1750. En août 1754 il est nommé commandant du fort Beauséjour. Toutefois, d'après Pichon, Vergor ne possède pas les qualités nécessaires pour commander dans l'armée. Selon lui, Vergor est d'une intelligence insuffisante ne sachant même pas lire. D'autre part, Bigot, qui est ami de Vergor depuis longtemps et reconnu pour son avidité, semble avoir encouragé Vergor à profiter de son poste à Beauséjour pour s'enrichir. Vergor se retrouve dans une situation assez inconfortable lorsque le colonel Monckton débarque en face de lui, au fort Lawrence. Le fort Beauséjour étant d'après Vergor dans un piteux état, il se voit forcé de l'abandonner lorsque Monckton commence à le bombarder en juin. Les troupes françaises sont démoralisées par les dures privations et plusieurs Acadiens veulent invoquer le serment de neutralité par lequel ils avaient promis de ne pas prendre les armes contre les Britanniques. Le lendemain de la prise de Beauséjour, le fort Gaspereau est livré aux Anglais par le commandant Villeray avant même d'être attaqué. À la suite de la publication de rapports britanniques que les forts avaient été fort mal défendus, Vergor et Villeray doivent comparaître devant un conseil de

guerre. Mais, protégés par Bigot, ils sont acquittés. Vergor fait un court service au Québec en 1759 pendant lequel son poste est infiltré par les Anglais sous les ordres de Wolfe et il doit capituler encore une fois, atteint d'une blessure à la jambe. Il est revenu en France en 1760. Sa blessure le laisse souffrant et incapable de continuer son service ; il meurt dans la pauvreté. (*Dictionnaire biographique...*, Vol. IV, p. 268-271.)

Noms géographiques

Blomidon : Ce cap de la Nouvelle-Écosse qui se trouve dans le comté de Kings était connu sous le nom de « Owbogegechk » par les autochtones. Champlain le nomme Cap Poutrincourt, mais les colons acadiens l'appelaient Cap Baptiste. Il semblerait que les Anglais le nommèrent Cape Porcupine, mais d'après William Francis Ganong, les vents qui le fouettaient lui méritent finalement l'appellation Blow me down, qui fut raccourcie à son nom présent : Blomidon. (Brown, Thomas J., *Place-Names of the Province of Nova Scotia*, [s. l.], [s. édit.], 1922, p. 20-21 ; Hamilton, William B., *Place Names of Atlantic Canada*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1996, p. 302 ; [collectif], *Place-Names and Places of Nova Scotia*, Halifax, Public Archives of Nova Scotia, 1967, p. 73.)

Baie-des-Chaleurs : Cette baie qui sépare le nord du Nouveau-Brunswick de la Gaspésie (Québec) fut nommée par Jacques Cartier lors de son premier voyage au continent. Venu en plein juillet 1534 il trouva la région si riche et le climat si chaud qu'il l'appela Baie des Chaleurs. (De Grâce, Éloi, *Noms géographiques de l'Acadie*, la Société historique acadienne, 1974, NB p.2 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 45.)

Baie française : Aujourd'hui Baie de Fundy, cette baie aux grandes marées était visitée par des pêcheurs européens dès le début du 16^e siècle. Plusieurs graphies du nom « Fundy » apparaissent sur les cartes de l'époque, mais depuis le 18^e siècle la graphie actuelle est la plus commune. (Brown, *Place-Names...*, p. 16 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NÉ p. 5 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 10 ; Webster, John Clarence, *Acadia at the End of the Seventeenth Century*, Sackville, The Tribune Press, 1934, p. 225.)

Baie Verte : Sur le côté est de la péninsule reliant les provinces du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, cette baie se trouve au sud du cap Tourmentine. Le nom aurait possiblement été inspiré par les algues vertes flottant à la surface de l'eau, lui donnant l'apparence d'une prairie. Afin de défendre l'isthme de Chignectou, les Acadiens érigent le Fort Gaspereau à l'est du village appelé Baie Verte. (Brown, *Place-Names...*, p. 17 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p. 3 ; Hamilton, *Place Names...*, p.46.)

Bancs de Terre-Neuve : Dès le début du seizième siècle, des pêcheurs basques, bretons, normands et portugais fréquentaient ces eaux qui entourent la province actuelle de Terre-Neuve car elles étaient reconnues pour leur abondance de morues. Lescarbot décrit l'abondance de poissons lorsque l'expédition de Poutrincourt atteint « le grand banc aux morues » le 22 juin 1606. (Hamilton, *Place Names...*, p.11-13.)

Bassin-des-Mines : Lors de ses premiers voyages en Amérique, Champlain était à la recherche de minéraux et de pierres précieuses ce qui mérita à ce bassin de la Nouvelle-Écosse son nom. Bien que ses recherches fussent infructueuses, le nom resta non seulement au bassin, mais également à la région longeant le bassin, appelée Les Mines. Les paroisses de Canard et de Grand-Pré faisaient partie de cette région. (Brown, *Place-Names...*, p. 95 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NÉ p. 6 ; Hamilton, *Place Names...*, p.362.)

Beaubassin : Aujourd'hui le bassin de Cumberland, au fond de la baie de Fundy. Le nom fut donné à cette région par le Seigneur Michel Leneuf de La Vallière et de Beaubassin qui était commandant et gouverneur de l'Acadie de 1678 à 1684. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p. 3, NÉ p. 6 ; Hamilton, *Place Names...*, p.50.)

Beaumont, Beaux-Monts : Un hameau portant ce nom se situait près de l'entrée de la rivière Petitcodiac, et fut nommé en l'honneur de Jacquo Bonnevie dit Beaumont qui s'y établit. Voir **Cap des Beaumonts**. (Surette, Paul, *Atlas de l'établissement des Acadiens aux trois rivières du Chignectou (1660-1755)*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1996, 234 p., p. 79.)

Beauséjour (fort) : Sur le côté néo-brunswickois de la frontière entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, près du Bassin de Cumberland actuel, ce fort fut établi en 1751 par les Acadiens et capturé par le Colonel Robert Monckton en 1755. Le nom fut probablement inspiré par l'ancienne région qui correspond au site du fort : Pointe à Beauséjour, qui fut nommée en l'honneur de Laurent Chatillon, Sieur de Beauséjour. Lors de sa capture le fort fut renommé Fort Cumberland, mais il repris son nom d'origine depuis 1926, date à laquelle le fort Beauséjour est officiellement désigné comme parc national historique. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB, p. 8 ; Hamilton, *Place Names...*, p.75-76.)

Cap-Breton : Également connu sous le nom d'Île Royale au 18^e siècle, ce site du fort Louisbourg fut officiellement annexé à la Nouvelle-Écosse en 1820. D'après William Francis Ganong, le nom « Breton » se réfère à l'appellation commune des Britanniques entre-eux au 16^e siècle. Il cite le *Concise Oxford Dictionary* qui spécifie que les Anglais s'identifiaient comme « Bretons, Brytons, or Bretones ». Toutefois, une autre théorie suggère que le nom est plutôt d'origine basque. Des pêcheurs basques fréquentaient les côtes du Cap Breton et de Terre-Neuve même avant le 16^e siècle et se souvenaient de la dernière terre qu'ils avaient vu : un village nommé Cap Breton au sud-est de la France. Bien que ce soit fortement contesté par Terre-Neuve, les habitants du Cap-Breton maintiennent que cette île est le site de la première arrivée de Cabot au Nouveau Monde. (Brown, *Place-Names...*, p. 28 ; Hamilton, *Place Names...*, p.302-303.)

Cap des Beaumonts : La description de ce cap dans le poème : «Bataille navale sur la Baie Française » nous porte à croire que l'auteur donne ce nom au Cap des Demoiselles, maintenant Lower Cape dans le comté d'Albert (N.-B.) : « C'est à cet endroit que se détachent de curieuses formations rocheuses appelées les filles de Glooscap, par les Indiens, et les Demoiselles, par les Acadiens. » (Surette, *Atlas...*, p. 79.)

Cap-Enragé : Cap qui s'avance dans la Baie de Chignectou actuelle dans le comté d'Albert (N.-B). Le nom évoque les vents et les conditions généralement orageuses qui fouettent le cap. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p. 5 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 58.)

Cap-Rouge : Indiqué par Champlain sur une carte de 1612, c'est le site actuel de Red Head, à l'entrée de la rivière St-Jean. L'adjectif se réfère à la couleur de la terre qui se trouve communément dans cette région. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB, p.6 ; *Place-Names and Places of Nova Scotia*, p. 109 ; Hamilton, *Place Names...*, p.121-122.)

Cap-Sable : Situé à l'extrême sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, ce fut l'emplacement du premier fort de Charles de La Tour en 1625. D'après Ganong, cette appellation apparaît pour la première fois en 1550. Le nom réapparaît sur les cartes de Champlain et est probablement le plus ancien nom de lieu de la Nouvelle-Écosse. En 1861, le premier phare fut construit au Cap Sable. (Brown, *Place-Names...*, p. 30 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NÉ p. 8 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 306-307.)

Caraquet : Dans le comté de Gloucester, N.-B., Caraquet fut établi officiellement en 1831 et colonisé par les Acadiens pour ses eaux poissonneuses. L'origine du nom est indéterminée, mais Ganong suggère une déformation de *Ka-la-gue*, mot mi'kmaq qui désigne l'endroit où deux rivières se rencontrent. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB, p. 30 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 59.)

Chéboutou : Du nom mi'kmaq, *Chebookt* signifie « baie principale ». C'est le site actuel de la ville de Halifax (N.-É). En 1604 Samuel de Champlain note son importance et déclare que Chéboutou est « une baie fort saine ». (Brown, *Place-Names...*, p. 63-64 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NÉ p. 13 ; Hamilton, *Place Names...*, p.309 ; Webster, *Acadia...*, p. 225 ; *Place-Names and Places of Nova Scotia*, p. 272 .)

Chignectou (Baie de) : Baie séparant le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse d'après les cartes de Biard (1611), de LaValière (1676) et de Bellin, mais se référant au bassin de Cumberland actuel sur la carte d'Anville de 1755. (Brown, *Place-Names...*, p. 34 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p. 7 ; Hamilton, *Place Names...*, p.62-63.)

Chipoudy : Cette colonie, portant habituellement la graphie *Chipoudie*, fut fondée par Pierre Thibodeau vers 1698. Depuis 1779 l'appellation Shepody est devenue constante et s'applique également à la rivière et à la montagne qui se trouvent à proximité. Cette région marécageuse se trouve dans le comté d'Albert, le long de la Baie de Chipoudie (Shepody Bay). (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB, p.7 ; Hamilton, *Place Names...*, p.137-138.)

Cobequid, Coboquit : Dérivé du mot mi'kmaq : *Wakobetgitk* qui signifie « fin d'un cours d'eau » d'après Silas T. Rand, c'est la région actuelle de Truro. Dans une concession de terre à Mathieu Martin en 1689, on retrouve la graphie : *Cocobequy* ; et plus tard l'abbé Le Loutre écrit : *Gobetk*. (Brown, *Place-Names...*, p. 37 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NÉ p.14 ; Hamilton, *Place Names...*, p.312.)

Cocagne : Originellement nommé *Cockaigne*, signifiant « utopie », cette région fait partie du comté de Kent (N.-B.). Nicolas Denys se réfugia dans la rivière qui porte ce nom pendant

une tempête lors d'une expédition en 1634 et nomma la région « Cocagne » pour son abondance de poissons et de gibier :

J'ai nommé cette rivière la rivière de Cocagne, parce que j'y trouvai tant de quoi y faire bonne chère pendant huit jours que le mauvais temps m'obligea d'y demeurer et tout mon monde était tellement rassasié de gibier et de poisson qu'ils n'en voulaient plus ; soit d'outardes, canards, sarcelles, pluviers, bécassines, tourtres, lapins, perdrix, perdreaux, saumons truites, maquereaux, éperlans, huîtres et d'autres sortes de bons poissons.¹

La graphie actuelle fut fixée par DesBarres en 1799. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB, p.32 ; Hamilton, *Place Names...*, p.64 ; Maillet, *Anthologie...*, p. 50.)

Fort Latour : Fort établi à l'embouchure de la Rivière Saint-Jean par Charles de La Tour en 1635. (Brown, *Place-Names...*, p. 52 ; De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p.8.)

Gaspereau : Ce hameau se trouvait le long de la rivière Gaspereau actuelle et son nom fut inspiré par une espèce de poisson commune en Acadie. Le fort Gaspereau fut érigée en 1751 à l'embouchure de la rivière. En 1755, il fut capturé par Monckton et renommé en l'honneur de celui-ci. (Brown, *Place-Names...*, p. 55-56 ; Hamilton, *Place Names...*, p.78-79 ; *Place-Names and Places of Nova Scotia*, p. 228.)

Grand-Pré, Grand'Pré : Établi en 1680 par deux habitants de Port-Royal : Pierre Melanson et Pierre Thériault. Cœur de la première Acadie, l'église Saint-Charles de Grand-Pré fut le site du rassemblement des Acadiens et de la proclamation de l'expulsion. Longfellow y situa l'héroïne de son poème *Evangeline*. Bien que la région soit demeurée largement inhabitée depuis la déportation, l'église Saint-Charles fut reconstruite et une statue d'Évangéline fut érigée sur les lieux. (Brown, *Place-Names...*, p. 61 ; Hamilton, *Place Names...*, p.329-330 ; *Place-Names and Places of Nova Scotia*, p. 254-255.)

Habitants (Rivière des) : Cette rivière se vide dans le Bassin des Mines. Occupée par des Acadiens avant la déportation, la région fut peuplée ensuite par des immigrants de la Nouvelle-Angleterre (surtout de l'état du Connecticut) à partir de 1760. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NE p. 45 ; Hamilton, *Place Names...*, p.332.)

Île du Camp Boisbert : Île qui se trouve au confluent des rivières Miramichi Sud-ouest et Nord-ouest. Nommée pour Boishébert qui y établit un camp et lieu de refuge pour les Acadiens vers 1757, elle porte encore le nom de Beaubears Island, corruption de Boishébert. (Hamilton, *Place Names...*, p.50.)

¹ Marguerite Maillet, Gérard LeBlanc et Bernard Émont, *Anthologie...*, p. 50.

Île Saint-Jean : Aujourd'hui Île-du-Prince-Édouard dans le Golfe Saint-Laurent. (de Bonnault, Claude, *Histoire du Canada français*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950, Carte I ; Hamilton, *Place Names...*, p.18.)

Joli-Cœur : Devenue Jolicure lors de l'établissement d'un bureau de poste en 1838, cette communauté se trouve dans le comté de Westmorland près de la frontière entre les provinces du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. (Hamilton, *Place Names...*, p.88.)

Lac : Sur la carte Franquet datant de 1754 apparaît la graphie *Le Lac* pour désigner un village situé le long de la rivière qui portait le même nom. Maintenant portant le nom d'« Aulac », cette rivière se jette dans le bassin de Cumberland. (Hamilton, *Place Names...*, p.45.)

La Have : Dans la région de Lunenburg, la rivière et le cap de La Have ont été nommés en l'honneur du Cap de la Hève, en France, par de Monts, lors de son voyage en compagnie de Champlain. En 1632, le Fort Sainte-Marie-de-Grâce y fut érigé par Isaac de Razilly. (Hamilton, *Place Names...*, p.45.)

Louisbourg (fort) : Établi au Cap-Breton en 1713 et nommé en l'honneur de Louis XIV, ce fort fut capturé par des soldats de la Nouvelle-Angleterre en 1745. Cédé à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, Louisbourg est capturé par les forces britanniques en 1758 et détruit en 1760. Une reconstruction historique a été entreprise en 1961 par Parcs Canada. (Hamilton, *Place Names...*, p.351.)

Memramcook : Dans le comté de Westmorland (N.-B.), la vallée fertile de Memramcook fut peuplée d'Acadiens lors de leur retour de l'exil. Le 10 octobre 1864 le Collège Saint-Joseph de Memramcook y fut fondé, marquant le début de la Renaissance acadienne. L'abbé Camille LeFebvre est considéré comme le fondateur de cette institution qui devint l'Université de Moncton en 1963. En son honneur fut érigé le Monument LeFebvre à Memramcook qui trace l'évolution du peuple acadien à partir de ses premières colonies en Amérique jusqu'à ce jour. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p. 20 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 100.)

Pré-des-Bourg : Dans la région actuelle d'Upper Sackville, anciennement Tintamarre. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB p. 29.)

Petitcodiac, le « Coude » : Région du Petitcodiac actuel. Dérivé de l'expression mi'kmaq : *Pet-koot-koy-ek* qui peut être traduit comme : « rivière qui se retourne sur elle-même ». Cette rivière se jette dans la baie de Chipoudy. Parmi les premières références connues sont la mention de *Petcoucoyek* sur la carte Franquelin-Demeulles de 1686 ; ainsi que *Petitcodiak* en 1760. La graphie actuelle est la plus répandue depuis le 19^e siècle. (De Grâce, *Noms géographiques...*, NB, p. 24 ; Hamilton, *Place Names...*, p. 117.)

Pubnico : Établi en 1651 par Philippe Mius d'Entremont qui obtint la concession de Charles de La Tour. Les Acadiens qui s'y établirent furent déportés en 1758-59, mais ils y retournent

vers la fin des années 1760 puisque les terres ne sont pas occupées. Une large portion de la région fut concédée à Bénoni d'Entremont qui revenait de la Nouvelle-Angleterre en compagnie d'un groupe d'Acadiens en 1784. L'appellation Pubnico semble être dérivée du mot autochtone *Pogomkook*, ou « lieu où on a coupé les arbres afin de cultiver la terre. » (Hamilton, *Place Names...*, p. 389.)

Rivière-aux-Canards : Aujourd'hui Canard ou Canard River, cette rivière se vide dans le Bassin des Mines. La région était le site d'une paroisse comptant environ 150 familles avant la Déportation. (Hamilton, *Place Names...*, p. 301.)

Rivière Sainte-Croix : Découverte en 1604 par de Monts et Champlain, cette rivière mérite son nom pour les deux ruisseaux qui l'alimentent, formant une croix. L'île qui porte le même nom, maintenant connue sous le nom de Dochet's Island, fait aujourd'hui partie de l'État du Maine, et fut le site du premier emplacement acadien. Sur 79 hommes, 35 meurent du scorbut durant l'hiver 1604-1605; au printemps, on transfère la colonie dans la région qui sera Port-Royal. (Hamilton, *Place Names...*, p. 127-128.)

Saint-Léolin : Près de Caraquet, ce village acadien fut établi sous le nom de Saint-Joseph en 1878 et pris le nom de Saint-Léolin vers le tournant du siècle. (Hamilton, *Place Names...*, p. 145.)

Tintamarre : Cette région près du Sackville actuel (N.-B.) est largement constituée de marais. Environ 500 kilomètres carrés de terre fertile furent cultivés par les Acadiens au XVII^e siècle à l'aide d'un système de digues et d'aboiteaux. Le nom fut inspiré, semble-il, par le bruit qui résultait du nombre imposant d'espèces d'oiseaux migrateurs qui s'y arrêtent annuellement. (Hamilton, *Place Names...*, p. 140-141.)

Bibliographie¹

A. ÉCRITS DE NAPOLEÓN-P. LANDRY

1. Livres

Poèmes de mon pays, Montréal, École industrielle des sourds-muets, 1949, 166 p.

Poèmes acadiens, Montréal, Fides, 1955, 143 p.

2. Publication dans les journaux

« Un ciboire de vieille Acadie » et autres poèmes, *l'Évangéline*, le 25 février 1937, p. 8

« Le salut de l'Acadie au rocher du Québec », *l'Évangéline*, le 8 juillet 1937, p. 3.

« À la veille du Congrès... », *l'Évangéline*, le 5 août 1937, p. 10.

« La cathédrale », *l'Évangéline*, le 24 mars 1938, p. 1.

« Nuit d'adoration », *l'Évangéline*, le 23 juin 1938, p. 1.

« L'homme des cimes », *l'Évangéline*, le 22 septembre 1938, p. 3.

« Cantate à l'Université St-Joseph », *l'Évangéline*, le 22 juin 1939, p. 3.

« La bataille de Chipoudy », *l'Évangéline*, le 10 août 1939, p. 7.

« À Notre Dame du Congrès », *l'Évangéline*, le 7 août 1947, p. 6.

« La marche héroïque », *l'Évangéline*, le 3 août 1951, p. 4.

« Idelka et la légende indienne », *l'Évangéline*, le 7 octobre 1953, p. 5.

« Notre Crédo acadien », *l'Évangéline*, le 23 octobre 1953, p. 4.

« La terre acadienne », *le Fermier acadien*, septembre-octobre 1954, p. 4.

¹ Les ouvrages qui n'ont été consultés qu'en partie sont indiqués par des crochets autour des numéros de page.

- « D'Entremont un héros acadien », *l'Évangéline*, le 12 août 1954, p. 4.
- « La Sainte Vierge et le retour de nos pères de l'exil », *l'Évangéline*, le 14 août 1954, p. 5.
- « Le dernier combat de Dixon versus Boishébert », *l'Évangéline*, le 28 décembre 1954, p. 4.
- « Poèmes à l'occasion du bicentenaire de la dispersion », *l'Évangéline*, le 15 août 1955, p. 66-71 ; et le 22 août 1955, p. 5.
- « Longfellow et son Évangéline », *l'Évangéline*, le 14 août 1956, p. 3.

3. Inédits

Brouillons de poèmes, coupures de journaux des poèmes imprimés dans *L'Évangéline*, dactylogrammes avec corrections à l'encre, quelques poèmes non-publiés dans ses recueils : « La messe de minuit », « Nos églises d'autrefois », « Vaillance de nos pionniers acadiens », « Le dernier combat de Dixon versus Boishébert », « Marche patriotique », etc. Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-4, CÉA.

Manuscrits de poèmes : « À Notre-Dame de l'Assomption », « Ave Marie - Stella Maris », « Votre Assomption », « Complainte du père captif », « L'évasion du Fort Lawrence 1755 », « La lutte contre les flots », « Notre Baie française », etc. Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-5, CÉA, 21 f. ms.

Trois carnets de notes : I - « Notes Littéraires » : Prose poétique, poèmes recopiés, plusieurs noms de poètes et peut-être quelques vers originaux, « Recueil de mots », poème « L'Acadien exilé » de sa main, 25 strophes avec variantes ; II - « À Jeanne D'arc » : Poème « À Jeanne D'Arc », notes personnelles, pensées philosophiques ou sermons, extraits de l'Évangile, discours, brouillons de lettres, notes religieuses ; III - « Carnet de convalescence » [notre titre] : notes médicales au sujet de sa condition, journal intime daté du 20 janvier, 1955, brouillons de lettres, « Un rêve ». Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-6, CÉA, 98 f. ms.

Cahiers de discours, de lettres et poésies : « Holy Heart Seminary » (1912-1915) et autres sans titre. Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-7, CÉA, 140 f. ms.

« Notes Littéraires » (1904-1905) : Lettres, fragments de textes littéraires recopiés, sermons, notes historiques sur l'Espagne et la France, « Hymne National Acadien », exercices de composition corrigés d'une autre main, notes personnelles insérées datant de 1934 et 1935, poèmes en alexandrins corrigés, « Mots choisis »,

« Pages choisies », « Recueil de Proverbes Maximes Pensées et Figures », poème « Le soleil couchant », « La mort de l'aigle » corrigé par lui-même au crayon et à la plume, « À Nelligan », « Les arbres », copie de son certificat de baptême. Fonds Napoléon Landry, Doc. 18.1-10, CÉA, 200 f. ms.

B. ÉTUDES SUR NAPOLEON-P. LANDRY

1. Anthologies

COGSWELL, Fred et Jo-Anne Elder, *Rêves inachevés. Poésie acadienne contemporaine*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1990, 216 p.

LEBLANC, Raymond et Jean-Guy Rens, *Acadie/Expérience. Choix de textes acadiens : plaintes, poèmes et chansons*, Montréal, Éditions Parti-pris, 1977, [p. 69-71].

MAILLET, Marguerite, *Histoire de la littérature acadienne: de rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, [p. 173-176] (collection Universitaire).

MAILLET, Marguerite, Bernard Emont et Gérard Leblanc, *Anthologie de textes littéraires acadiens*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1979, [p. 429-435].

BEAUSOLEIL, Claude et Gérard Leblanc, *La Poésie acadienne de 1948 à 1988*, Trois-Rivières/Paris, Les Écrits des Forges/Castor astral, 1988, [p. 22-23].

2. Articles

BÉGIN, Émile, « N.-P. Landry, ptre, *Poèmes de mon pays* », *Revue de l'Université Laval*, vol. 7, n° 6, fév. 1953, p. 566-567.

BOLDUC, Yves, « La poésie acadienne », dans *Langues et littératures au Nouveau-Brunswick*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1986, p. 137-162.

BOUDREAU, Eddy, « Poèmes de mon pays », *l'Évangéline*, le 19 novembre 1949, p. 3.

COGSWELL, Fred, « Modern Acadian Poetry », *Canadian literature/Littérature canadienne*, n° 68-69, Spring-Summer 1976, p. 63-68.

DESILET, Alphonse, « Les *Poèmes de mon pays* », *l'Évangéline*, le 25 novembre 1949, p. 3.

GROULX, Lionel, « Landry, Abbé N.-P., *Poèmes de mon pays* », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 3, n° 2, sept. 1949, p. 279.

MASSON, Alain, « Sur la production poétique au Nouveau-Brunswick », *Revue de l'Université de Moncton*, n° 1, jan. 1972, 172 p., p. 68-79.

MICHAUD, Marguerite, « Un poète se révèle », *l'Évangéline*, le 21 septembre 1949, p. 7.

MORIN, Louis, « Landry (N.-P.) », *Lectures*, vol. 9, n° 5, jan. 1953, p. 217.

ROY, L.-P., « Poèmes de mon pays », *l'Évangéline*, le 4 avril 1950, p. 3.

ROY, Pierre et Gérard LeBlanc, « Bilan des 20 dernières années », *la Revue de l'Université de Moncton*, 5e année, n° 1, jan. 1972, p. 6-12.

C. AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

1. Histoire, généalogie et géographie

ALBERT, l'abbé Thomas, *Histoire du Madawaska*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1920, 448 p.

BOURQUE, André-T., *Chez les anciens Acadiens. Causeries du grand-père Antoine*, Éd. critique par Lauraine Léger, Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1994, 290 p. (collection Blomidon)

BOURQUE CAMPBELL, Joan, *La famille Bourg-Bourque : de Port-Royal à Sainte-Anne-du-Ruisseau, 1609-1969*, Yarmouth, Éditions Lescarbot, 1982, 114 p.

BROWN, Thomas J., *Place-Names of the Province of Nova Scotia*, [s. l.], [s. é.], 1922, 158 p.

BRUN, Régis, *Un historique de la famille Bourgeois, 1641-1994*, Shédiac, Tours Placide-Gaudet, 1994, 36 p.

DE GRÂCE, Éloi, *Noms géographiques de l'Acadie*, Moncton, la Société historique acadienne, 1974.

D'ENTREMONT, Clarence-Joseph, *Nicolas Denys, sa vie et son œuvre*, Yarmouth, L'imprimerie Lescarbot, 1982, 623 p.

GANONG, William F., *A Monograph of Historic Sites in the Province of New Brunswick*, Transactions of the Royal Society of Canada, V, 1899, section II.

HAMILTON, William B., *Place Names of Atlantic Canada*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1996, 502 p.

HANNAY, James, *History of Acadia*, Saint-John, N.B., J. & A. McMillan, 1879, 440 p.

MACDONALD, M. A., *Fortune and La Tour*, Agincourt, Methuen, 1983, 228 p.

MILNER, W. C., *History of Sackville, N.B.*, Sackville, The Tribune Printing Co., 1934, 185 p.

NADON, Pierre, *The Isthmus of Chignecto, an Archeological Site Survey of Acadian Settlements (1670-1755)*, Parks Canada, Department of Indian and Northern Affairs, 1968, 85 p.

PEPPER, Mary Sifton, *Maids and Matrons of New France*, Boston, Little, Brown and Company, 1901, 286 p.

RAYBURN, Alan, *Geographical names of New Brunswick*, Ottawa, Dept. of Energy, Mines and Resources, 1975, 304 p.

RAYMOND, William O., Dr. J. C. Webster, éd., *The River Saint-John*, Sackville, Tribune Press, 1950, 280 p.

RUMILLY, Robert, *Histoire des Acadiens*, 2 vol., Montréal, Presses de l'Imprimerie Saint-Joseph, 1955, 1038 p.

SURETTE, Paul, *Atlas de l'établissement des Acadiens aux trois rivières du Chignectou (1660-1755)*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1996, 234 p.

TREMBLAY, Laurent, *L'Exploit de Madeleine*, Montréal, Le Théâtre Chrétien, 1955, 24 p.

WEBSTER, John Clarence, *Acadia at the end of the seventeenth century*, Sackville, The Tribune Press, 1934, 232 p.

Dictionnaire biographique du Canada, Québec et Toronto, les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1991, vol. I à VII.

Place-Names and Places of Nova Scotia, Halifax, Public Archives of Nova Scotia, 1967, 751 p.

2. Langue et linguistique

DOPPAGNE, Albert, *Majuscules, abréviations, symboles et sigles*, Paris, Duculot, 1979, 103 p.

———, *La Bonne ponctuation*, Paris, Duculot, 1978, 112 p.

POIRIER, Pascal, *Glossaire acadien*, Édition critique par Pierre M. Gérin, Moncton, Les Éditions d'Acadie/CÉA, 1995, 500 p.

3. Littérature

ABÉCASSIS, Armand, « Bible et Histoire » *la Bible, images, mythes et traditions*, Paris, Albin Michel, p. 23-32.

AMOSSY, Ruth, *les Idées reçues*, Paris, Nathan, 1991, 215 p.

ARCAND, Pierre-André, Gérald Leblanc et Pierre Roy, « Une poésie militante » et « Entrevue avec Raymond LeBlanc », dans *la Revue de l'Université de Moncton*, 5^{ème} année, n° 1, janvier 1972, p. 97-98 et p. 115-118.

BEAUSOLEIL, Claude, *le Motif de l'identité dans la poésie québécoise 1830-1995*, Ottawa, Groupe de création Estuaire, 1996, 262 p.

BÉNICHOU, Paul, *les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, 553 p.

BONY, Jacques, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992, 232 p.

BOUCHER, Monique, « Éros contre Thanatos: l'émergence de l'imaginaire acadien dans le journal *l'Évangéline* (1887-1920) », thèse de maîtrise, Moncton, Université de Moncton, 1992, 132 f.

BOUDREAU, Eddy, *La Vie en croix*, Québec, Ateliers de l'Institut de St-Jean-Bosco, 1948, 111 p.

———, *Vers le triomphe*, Québec, Le Quotidien Ltée, 1950, 99 p.

BOURASSA, André-G., *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1986, 615 p.

CAMBRON, Micheline, « Du *Canadien errant* au *Salut aux exilés* : l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction », *Études françaises*, vol. 27, n° 1, 1991, p. 75-86.

CASTILLO DURANTE, Daniel, *Du Stéréotype à la littérature*, Montréal, XYZ, 1994, 160 p.

CHAUVIN, Danièle, « Préface », *la Bible, images, mythes et traditions*, Paris, Albin Michel, p. 9-11.

CHIASSEON, Herménégilde, [intervention dans une table ronde] dans *Congrès mondial acadien*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, p. 246.

DAIGLE, Raymond, « Le nationalisme acadien dans le journal *l'Évangéline*, 1949-1960 », thèse de maîtrise, Québec, Université Laval, 1978.

DE FINNEY, James, « Le journal *l'Évangéline* et l'émergence de l'institution littéraire acadienne », *Francophonies d'Amérique*, n° 1, 1991, p. 43-56.

DUBOIS, Jacques, *l'Institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor, 1986, 188 p.

DURAND, Gilbert, *les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992, 550 p.

ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, 247 p.

GIBERT, Pierre, « Mythe et réalisme historique : les enjeux d'une tension », *la Bible, images, mythes et traditions*, Paris, Albin Michel, p. 15-21.

GRAMMONT, Maurice, *Petit traité de versification française*, Paris, Librairie Armand Colin, 1965, 153 p.

GUIRAUD, Pierre, *la Versification*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, 127 p.

HAUTECŒUR, Jean-Paul, « L'Acadie : idéologies et sociétés », thèse de Ph. D., Québec, Université Laval, 1972, 717 f.

LANTEIGNE, F.-M., *Lyre d'Acadie*, Montréal, École industrielle des sourds-muets, 1951, 138 p.

LAUFER, Roger, *Introduction à la textologie : vérification, établissement, édition des textes*, Paris, Larousse, 1972, 159 p.

LEBLANC, Raymond, *Cri de terre*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1972, 58 p.

LEMIRE, Maurice (dir.), *le Romantisme au Canada*, Québec, Nuit Blanche, 1993, 341 p.

LONGFELLOW, Henry Wadsworth, *Evangeline : a tale of Acadie*, introduction de Dr. C. Bruce Fergusson, Halifax, Nimbus Publishing, 1951, 127 p.

—————, *Évangéline : poème*, trad. par Pamphile LeMay, Moncton, Perce-Neige, 1994, 104 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *la Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, 389 p.

L'HÉRAULT, Pierre, « Pour une cartographie de l'hétérogène: dérives identitaires des années 1980 », dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, 185 p.

MAILLET, Marguerite, *Bibliographie des publications d'Acadie, 1609-1990 ; Sources premières et sources secondes*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1992, [p. 152-153].

MASSON, Alain, *Lectures acadiennes*, Moncton, Perce-Neige, 1994.

MORGAN, Jean-Louis (dir.), *le Devoir : reflet du Québec au 20e siècle*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1994, 504 p. (collection Communications).

PERRON, Judith, « Théâtre, fêtes et célébrations en Acadie (1880-1980) », thèse de Ph. D., Moncton, Université de Moncton, 1995, 267 f.

PARÉ, François, *Littératures de l'exiguïté*, Hearst/Ottawa, Nordir, 1992, 175 p.

PROULX, Bernard, *le Roman du territoire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1987, 327 p.

RAJOTTE, Pierre, *les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots*, Montréal, l'Hexagone, 1991, 211 p.

—————, « Un pèlerinage au pays d'Évangéline: l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction », *Présence francophone*, n° 49, 1996, p. 71-92.

RICHARD, Camille, « L'idéologie de la première convention nationale acadienne », thèse de maîtrise, Québec, Université Laval, 1960, 124 f.

RICHARD, Jean-Pierre, *Études sur le romantisme*, Paris, Seuil, 1970, 283 p.

ROBIDOUX, Ferdinand J., *les Conventions nationales des Acadiens*, Shédiac, Imprimerie du *Moniteur Acadien*, 1907, 231 p.

ROY, Michel, *l'Acadie perdue*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1978, 203 p.

RUMILLY, Robert, *l'Acadie française (1497-1713)*, Montréal, Fides, 1981, 253 p.

SIMON, Sherry, «Espaces incertains de la culture» dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 15-52.

SARA à Pierre [Girouard], *Moi, la fille du forgeron*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, 94 p.

THIBODEAU, Serge Patrice, *Nous, l'étranger*, Trois-Rivières/Echternach, Écrits des Forges/Éditions Phi, 1995, 84 p.

4. Autres Sources

a) Inédites

BROWN, A. A. MacFarlane, *The Maiden's Sacrifice*, 8 p., Centre d'études acadiennes, AB 314.

DIXSON, Clyde, [s. l.], [s. édit.], 1994, 27 p.

Fonds Placide Gaudet, Doc. 1. 76-2, CÉA.

l'Évangéline, microfilms du CÉA, 1927-1960.

Registre de la paroisse de Memramcook, S 21, microfilm F-1900, CÉA.

b) Orales

Andrea Bear Nicolas, juillet 1997, conversation téléphonique.

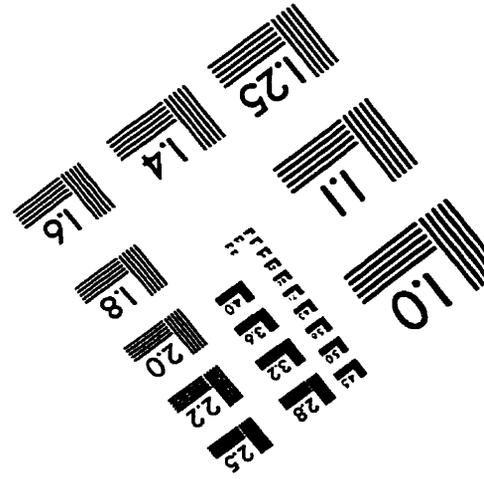
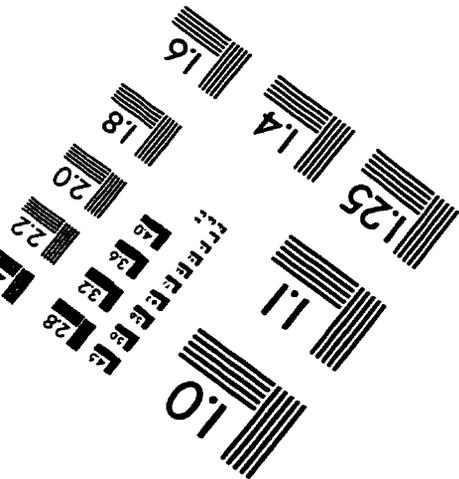
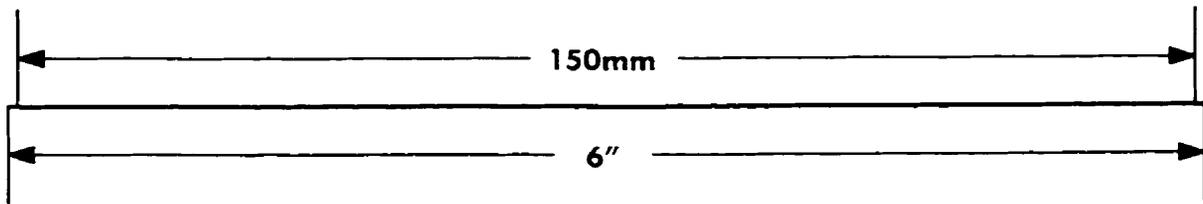
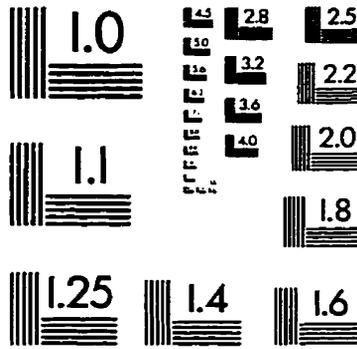
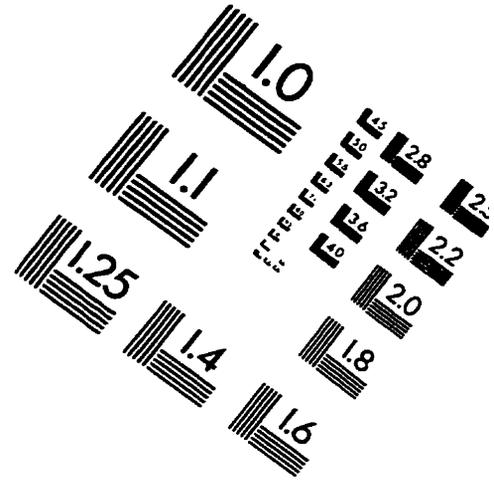
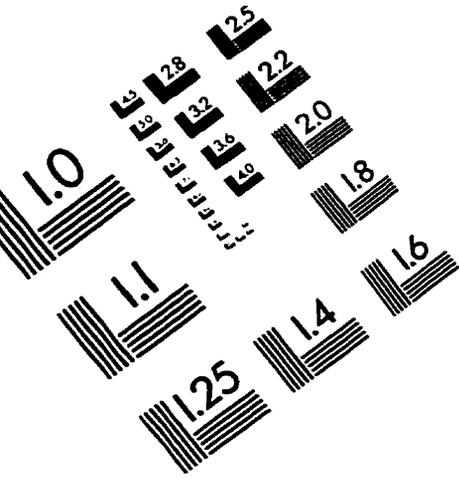
Père Oscar Bourque, juillet 1996, conversation à Moncton.

L'hon. sén. Louis J. Robichaud, le 10 septembre 1996, conversation à Saint-Antoine.

Sara à Pierre [Girouard], le 10 septembre 1996, conversation à Saint-Antoine.

Stephen White, le 29 septembre 1997, conversation au CÉA.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved